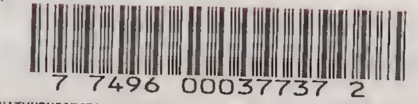


RBR D00034


NNM BIBLIOTHEEK
7 7496 00037737 2
NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

TABLE.

TABLE.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS n'entreprenons pas de donner ici une Hiſtoire des Oiſeaux auſſi complète, auſſi détaillée que l'eſt celle des Animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impoſſible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents eſpèces, dont plus du tiers ſe trouve dans nos contrées ou dans les climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien connus des Voyageurs, d'après leſquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions eſpérer, avec des ſoins & du temps, de nous les procurer preſque tous pour les examiner; & l'on voit que nos eſpérances ont été remplies, puiſqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous ſont arrivés depuis, & que nous donnerons par ſupplément, nous avons fait l'hiſtoire & la deſcription de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage eſt le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches;

& quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux, & pour nous en procurer toutes les espèces rares; que nous ayons même réussi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuse & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre : à la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux, pouvons-nous espérer de les rassembler toutes! & cela n'est encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a plusieurs autres obstacles dont nous avons surmonté quelques-uns, & dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés; cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux, sont non-seulement

en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens; c'est aussi une règle que la Nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie, car les grands animaux qui ne produisent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'espèces voisines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & sont sujets, dans chaque espèce, à varier beaucoup; & les oiseaux paroissent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiseaux sont plus nombreux, plus petits, & qu'ils produisent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cause générale, il y en a de particulières pour les variétés dans plusieurs espèces d'oiseaux. Le mâle & la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences assez légères, elles sont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiseaux; souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une espèce diverse: plusieurs de nos Naturalistes, deux même des plus habiles, s'y sont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même espèce, comme deux espèces distinctes & séparées; aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainſi, pour connoître exactement tous les oiſeaux; un ſeul individu de chaque eſpèce ne ſuffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiſeaux ſont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on ſe repréſente donc que s'il exiſte deux mille eſpèces d'oiſeaux, il faudroit en raſſembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impoſſibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, ſi l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque eſpèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il eſt même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des eſpèces; le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diverſités qui réſultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domeſticité, la captivité, le tranſport, les migrations naturelles & forcées; toutes les cauſes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en ſe réuniſſant ici & ſe multipliant, multiplient les obſtacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la conſidérer même que du côté de la nomenclature, c'eſt-à-dire, de la ſimple connoiſſance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit

s'agit d'en donner la deſcription & l'hiſtoire! Ces deux parties bien plus eſſentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais ſéparer en Hiſtoire Naturelle, ſe trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop ſenties, par le deſir que nous avions de les ſurmonter. L'une des principales eſt de donner, par le diſcours, une idée des couleurs, car malheureuſement les différences les plus apparentes entre les oiſeaux, portent ſur les couleurs encore plus que ſur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon deſſin rendu par une gravure noire, ſuffit pour la connoiſſance diſtincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes, n'étant qu'en petit nombre & aſſez uniformes, on peut aiſément les dénommer & les indiquer par le diſcours; mais cela ſeroit impoſſible, ou du moins ſuppoſeroit une immenſité de paroles, & de paroles très-ennuyeuſes pour la deſcription des couleurs dans les oiſeaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs ſont ici des caractères eſſentiels, & ſouvent les ſeuls par leſquels on puiſſe reconnoître un oiſeau & le diſtinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-ſeulement graver, mais peindre les oiſeaux à meſure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiſeaux, repréſentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un ſeul

coup-d'œil que ne pourroit le faire une longue description auſſi faſtidieuſe que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obſcure.

Pluſieurs perſonnes ont entrepris, preſqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiſeaux : en Angleterre, on vient de donner, ſous le titre de *Zoologie Britannique,* les animaux quadrupèdes & les oiſeaux de la grande Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiſeaux étrangers; ces deux ouvrages ſont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaiſe peinture, que l'on appelle *enluminure.* Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, & qui ſont déjà au nombre de près de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même aſſurer que la collection de nos planches coloriées l'emportera ſur

* Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M.rs Edwards, Briſſon, &c..... On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & diſtincte de ſon original. L'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet, qui a deſſiné & gravé tous ces oiſeaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, ſeul, a conduit cette grande entrepriſe; je dis grande, par le détail immenſe qu'elle entraîne, & par les ſoins continuels qu'elle ſuppoſe : plus de quatre-vingts artiſtes & ouvriers ont été employés continuellement, depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons reſtreint à un petit nombre d'exemplaires; & c'eſt bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'Hiſtoire Naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, ſans compter les éditions étrangères, c'eſt avec une ſorte de peine que nous nous ſommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'hiſtoire des oiſeaux; mais tous les gens d'art ſentiront bien l'impoſſibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en ſimple gravure; & lorſque nous avons vu qu'il n'étoit pas poſſible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été néceſſaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus aſtreindre au format des animaux

quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiseaux leur grandeur réelle; tous ceux dont les dimensions n'excèdent pas celles du format des planches, y sont représentés de grandeur naturelle; les oiseaux plus grands ont été réduits sur une échelle ou module tracé au-dessus de la figure : ce module est par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiseau, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; si le module a trois pouces de longueur, l'oiseau aura trois pieds; s'il n'est que de deux pouces, l'oiseau sera de deux pieds de longueur; & lorsqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiseau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter ensuite sur la partie de l'oiseau que l'on veut mesurer. Nous avons cru cette petite attention nécessaire pour donner, du premier coup-d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puisse les comparer exactement avec ceux qui sont représentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-seulement la représentation exacte d'un très-grand nombre d'oiseaux, mais encore les indications de leur grandeur, & de leur grosseur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une description aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne seroit possible de la faire par le discours, & nous renverrons

souvent

ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur, de couleur, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires; que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires, qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences: j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premières difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolument tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable; nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe. Nous

avons pensé qu'il falloit nous borner à six ou sept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents espèces d'oiseaux différens; ce n'est pas avoir tout fait, mais c'est déjà beaucoup: d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'exposer sur la nomenclature & sur la description des oiseaux, il s'en présente d'autres encore plus grandes sur leur histoire: nous avons donné celle de chaque espèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le sujet exige; il ne nous est pas possible de faire ici de même : car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit sur les oiseaux que sur les animaux quadrupèdes, leur histoire n'en est pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des descriptions, & souvent se réduisent à une simple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits historiques à leur description, on ne trouve guère que des choses communes, aisées à observer sur les oiseaux de chasse & de basse-cour. Nous ne connoissons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays, & point du tout celles des oiseaux étrangers: à force d'études & de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés, pour faire leur histoire particulière:

la diviſion des animaux naturels & propres à chaque continent, a ſouvent été notre bouſſole dans cette mer d'obſcurité, qui ſembloit environner cette belle & première partie de l'Hiſtoire Naturelle; enſuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de néceſſité, & les lieux où ils paroiſſent conſtamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renſeignemens pour être plus inſtruits : tout cela nous manque dans les oiſeaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & ſe tranſportent en ſi peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques eſpèces d'oiſeaux peſans ou ſédentaires, il eſt à croire que les autres peuvent paſſer d'un continent à l'autre; de ſorte qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reconnoître les oiſeaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent ſe trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'exiſte aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède eſt forcé de ſubir les loix du climat ſous lequel il eſt né, l'oiſeau s'y ſouſtrait & en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très-grands, il n'obéit qu'à la ſaiſon; & cette ſaiſon qui lui convient ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement; en ſorte que pour ſavoir leur hiſtoire entière, il faudroit les ſuivre par-tout,

& commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, & les observer dans tous ces endroits éloignés: ce n'est donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complétement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, & fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle & assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence, on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au sujet de leurs migrations; les uns assurent qu'elles voyagent & se transportent dans les pays chauds pour y passer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées: comment tirer la vérité du sein de ces contradictions! comment la trouver au milieu de ces incertitudes! j'ai fait

fait ce que j'ai pu pour la démêler; & l'on jugera par les ſoins qu'il faudroit ſe donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce ſeul fait, combien il ſeroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit beſoin pour faire l'hiſtoire complète d'un ſeul oiſeau de paſſage, & à plus forte raiſon l'hiſtoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des eſpèces dont le ſang ſe refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'eſt ce refroidiſſement de leur ſang qui cauſe l'état de torpeur & d'engourdiſſement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver; je n'ai pas eu de peine à me perſuader qu'il devoit auſſi ſe trouver parmi les oiſeaux, quelques eſpèces ſujettes à ce même état d'engourdiſſement cauſé par le froid, il me paroiſſoit ſeulement que cela devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces eſpèces ſujettes à l'engourdiſſement; & pour ſavoir ſi l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps, elles ne s'y ſont point engourdies, la plupart y ſont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du ſoleil: les autres qui n'avoient ſouffert le froid de la glacière que pendant

peu de temps, ont conſervé leur mouvement & en ſont ſorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette eſpèce d'hirondelle n'eſt point ſujette à l'état de torpeur ou d'engourdiſſement, que ſuppoſe néanmoins & très-néceſſairement le fait de leur ſéjour au fond de l'eau pendant l'hiver: d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord ſur le paſſage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanſon m'a poſitivement aſſuré que pendant le ſéjour aſſez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu conſtamment les hirondelles à longue queue, c'eſt-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il eſt ici queſtion, arriver au Sénégal dans la ſaiſon même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps : on ne peut donc guère douter que cette eſpèce d'hirondelle ne paſſe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au printemps; par conſéquent, elle ne s'engourdit pas ni ne ſe cache dans des trous, ni ne ſe jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me ſuis aſſuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'eſt point ſujette à l'engourdiſſement par le froid, & qu'elle en peut ſupporter la rigueur juſqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car ſi l'on obſerve ces oiſeaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle ſaiſon voler en famille, le père,

la mère & les petits; enſuite pluſieurs familles ſe réunir & former ſucceſſivement des troupes d'autant plus nombreuſes que le temps du départ eſt plus prochain, partir enfin preſque toutes enſemble en trois ou quatre jours à la fin de ſeptembre ou au commencement d'octobre: mais il en reſte quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois ſemaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, ſont celles dont les petits ne ſont pas encore aſſez forts pour les ſuivre. Celles dont on a détruit pluſieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconſtruire & à pondre une ſeconde ou une troiſième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux ſouffrir l'intempérie de la ſaiſon que de les abandonner; ainſi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles reſtent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée paſſent ſucceſſivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y paſſer l'hiver; & que par conſéquent elles ne s'engourdiſſent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on oppoſer aux témoignages aſſez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & ſe jeter dans

les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de dessous la glace avec des filets! que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution! je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissent & ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissent pas; cette erreur est assez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc qu'il y a en effet une espèce d'oiseau, voisine de celle de l'hirondelle, & peut-être aussi ressemblante à l'hirondelle que le loir l'est au rat, qui s'engourdit en effet; & c'est vraisemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire sur ces espèces, pour reconnoître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites sur l'hirondelle de cheminée; ces recherches

recherches ne demandent, à la vérité, que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus : quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe devoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux : car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné; nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne ſavons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſéjour, ſont également ignorées, en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que

non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très-difficiles à ſavoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart ſont petites, inutiles ou de peu de conſéquence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux de celui que je me ſuis propoſé, & que j'ai tâché de remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes : au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles ſéparés. Tous les autres oiſeaux, ſur-tout

les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, & présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines & assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la succession du temps qui amène toutes les combinaisons possibles & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus instruits que nous ne le sommes, & que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces & sur leur produit dans les oiseaux; car, indépendamment des variétés naturelles &

accidentelles qui, comme nous l'avons dit, ſont plus nombreuſes, plus multipliées dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cauſe qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des eſpèces. Les oiſeaux ſont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'uniſſent plus fréquemment, & lorſqu'ils manquent de femelles de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les eſpèces voiſines & produiſent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets ſtériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art peut ſe faire, & s'eſt fait mille & mille fois par la Nature; il eſt donc ſouvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & ſur-tout parmi les oiſeaux qui, ſouvent, faute de leur femelle ſe ſervent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente : le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſe-cours, un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule, on voit dans les volières

volières le serin & le chardonneret, le tarin & le serin, le linot rouge & la linotte commune se chercher pour s'unir: & qui sait tout ce qui se passe en amour au fond des bois! qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes! qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, assigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puissances de la Nature pour la multiplication, toutes ses ressources dans le besoin, tous les supplémens qui en résultent, & qu'elle sait employer pour augmenter le nombre des espèces en remplissant les intervalles qui semblent les séparer!

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on sait des oiseaux, & néanmoins ce ne sera comme l'on voit qu'un sommaire ou plutôt une esquisse de leur histoire; seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*histoire des Oiseaux,* ne contiennent presque rien d'historique; toute imparfaite que sera notre histoire, elle pourra servir à la postérité pour en faire une plus complète & meilleure; je dis à la postérité, car je vois clairement qu'il se passera bien des années avant que nous soyons aussi instruits sur les oiseaux que nous le sommes aujourd'hui sur les quadrupèdes. Le seul moyen d'avancer l'Ornithologie historique seroit de faire l'histoire particulière des oiseaux de chaque pays; d'abord de ceux d'une seule province, ensuite de ceux d'une province voisine,

puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces hiſtoires particulières pour compoſer celle de tous les oiſeaux d'un même climat; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer enſuite ces hiſtoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps ! quand y aura-t-il des Obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie ! qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa ! & comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent ! Ce que nous donnons ici ſervira donc long-temps comme une baſe ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Hiſtoire naturelle, les faits ſe multiplieront, les connoiſſances augmenteront; notre eſquiſſe hiſtorique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, ſe remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'eſt tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'eſt peut-être trop eſpérer encore & en même temps trop nous étendre ſur ſon peu de valeur.

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
SUR LA NATURE DES OISEAUX.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes : l'une suppose un sens actif & général ; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers : l'autre acception ne présente qu'un sens passif & particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiseaux, ce mot signifie, ou plutôt indique & comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la Nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiseaux, &c. Ainsi la Nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel,* leur *instinct* & toutes leurs autres *habitudes & facultés naturelles.* Nous avons déjà traité de la nature de l'homme *(a)* & de celle des animaux quadrupèdes *(b),* la nature des oiseaux demande des

(a) Histoire naturelle, générale & particulière, *tome II, page 430 & suivantes.*
(b) Idem, *tome IV, page 1 & suivantes.*

considérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, & de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire, avec les traits caractéristiques & généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, & le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé & même produit par le sentiment, ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général, & en particulier de celle des sens, & elles sont relatives, non-seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection : mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, & au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, & que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées & les sensations, la connoissance & le sentiment, la raison & l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous, *raisonnement, discernement, jugement,* & nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment, & à rechercher les causes de la diversité de l'instinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroît néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net & plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hibous, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'est un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que si ces oiseaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, & que ce n'est que par un excès de sensibilité dans l'organe, qu'ils cessent de voir à une grande lumière: cela même vient à l'appui de notre assertion, car la perfection d'un sens dépend principalement du degré de sa sensibilité; & ce qui prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'oiseau, c'est que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on sait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiseaux, qui ne se trouvent pas dans l'homme; la première *(c)*, c'est-à-dire, la plus extérieure de ces membranes est placée dans le grand angle de l'œil, c'est une seconde paupière plus transparente que la première, dont les mouvemens obéissent également à la volonté, dont l'usage est de nétoyer & polir la cornée, & qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux; la seconde *(d)* est située au fond de l'œil, & paroît être un épanouissement

(c) Nota. Cette paupière interne se trouve dans plusieurs animaux quadrupèdes; mais, dans la plupart, elle n'est pas mobile comme dans les oiseaux.

(d) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit situé fort à côté, après avoir percé la sclérotique & la choroïde, s'élargissoit & formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit plusieurs filets noirs qui s'unissoient pour former une membrane, que nous avons trouvée *dans tous les oiseaux.* — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant

du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impressions de la lumière, doit dès-lors être plus aisément ébranlé, plus sensible qu'il ne l'est dans les autres animaux, & c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des oiseaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiseaux, & choisit ceux sur lesquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le sens de la vue, est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-souple & très-sensible, l'œil se renfle ou s'aplatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, & prend aisément, promptement & alternativement toutes les formes nécessaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus; & les oiseaux étant, de tous les animaux, les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui le guide plus parfait & plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très-petit

percé la sclérotique & la choroïde, se dilatoit & formoit une espèce d'entonnoir d'une substance semblable à la sienne; cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au-dedans de l'œil: de cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe. Cette bourse, qui étoit large de six lignes par le bas, à la sortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'est celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de sa couleur, & dont la surface étoit solide. *Mém. pour servir à l'Hist. des animaux, pages 175 & 303.*

temps

temps un grand eſpace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités euſſent été contraires, l'oiſeau n'auroit jamais oſé ſe ſervir de ſa légèreté, ni prendre un eſſor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des réſiſtances imprévues. La ſeule vîteſſe avec laquelle on voit voler un oiſeau, peut indiquer la portée de ſa vue, je ne dis pas la portée abſolue, mais relative; un oiſeau dont le vol eſt très-vif, direct & ſoutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins ſe meut plus lentement & plus obliquement; & ſi jamais la Nature a produit des oiſeaux à vue courte & à vol très-rapide, ces eſpèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-ſeulement empêche l'exercice de l'autre, mais expoſe l'individu à des riſques ſans nombre, d'où l'on doit préſumer que les oiſeaux dont le vol eſt le plus court & le plus lent, ſont ceux auſſi dont la vue eſt la moins étendue : comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Pareſſeux* (l'unau & l'aï) qui ne ſe meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue baſſe.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîteſſes relatives, de la grandeur des eſpaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des ſurfaces, ſont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiſeau que dans celle du quadrupède; & il ſemble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a miſe entre la grandeur de l'œil & celle de la tête : car dans les oiſeaux, les yeux ſont proportionnellement beaucoup plus

grands *(e)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils ſont plus grands, plus organiſés, puiſqu'il y a deux membranes de plus, ils ſont donc plus ſenſibles; & dès-lors ce ſens de la vue plus étendu, plus diſtinct & plus vif dans l'oiſeau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion ſur l'organe intérieur du ſentiment, en ſorte que l'inſtinct des oiſeaux ſera par cette première cauſe modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une ſeconde cauſe qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'inſtinct de l'oiſeau différent de celui du quadrupède, c'eſt l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir ſans toucher à la terre. L'oiſeau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la réſiſtance de l'air, de ſa température à différentes hauteurs, de ſa peſanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres & nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages *(f)*

(e) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour ſervir à l'Hiſt. des animaux, partie II, page 257.* — Le globe de l'œil de l'ibis avoit ſix lignes de diamètre . . . . . . L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Idem, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le caſoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

(f) Nota. On peut démontrer que l'aigle, & les autres oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'échelons; car, on les voit s'élever ſi haut qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cents trente-ſix fois ſon diamètre, & que par conſéquent ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendicu-

peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, & planant au-deſſus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiſeau, qui ſont ſi longs, ſi difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des ſurfaces qu'ils repréſentent: l'oiſeau qui a la puiſſance de ſe placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & ſucceſſivement en tout ſens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en eſtimer, en juger par nos raiſonnemens, même appuyés de toutes les combinaiſons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainſi dire, à la motte de terre ſur laquelle il eſt né, ne connoît que ſa vallée, ſa montagne ou ſa plaine; il n'a nulle idée de l'enſemble des ſurfaces, nulle notion des grandes diſtances, nul deſir de les parcourir; & c'eſt par cette raiſon que les grands voyages & les migrations ſont auſſi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles ſont fréquentes dans les oiſeaux; c'eſt ce deſir, fondé ſur la connoiſſance des lieux éloignés, ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord: dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits,

laiement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cents ſoixante-trois toiſes, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celles des nuages, ſur-tout de ceux qui produiſent les orages.

& leur communiquer ce defir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis.

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire, en automne & au printemps, eſt une eſpèce de beſoin ſi preſſant, qu'il ſe manifeſte dans les oiſeaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'obſervations à ce ſujet, par leſquelles on verra que ce deſir eſt l'une des affections les plus fortes de l'inſtinct de l'oiſeau ; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour ſe mettre en liberté, & que ſouvent il ſe donne la mort par les efforts qu'il fait pour ſortir de ſa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la ſupporter tranquillement, & même chérir ſa priſon s'il s'y trouve renfermé avec ſa femelle dans la ſaiſon des amours : lorſque celle de la migration approche, on voit les oiſeaux libres, non-ſeulement ſe raſſembler en famille, ſe réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reſte, les circonſtances de ces migrations varient dans les différentes eſpèces; tous les oiſeaux voyageurs ne ſe réuniſſent pas en troupes, il y en a qui partent ſeuls, d'autres avec leurs femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le

le détail que ce ſujet exige *(g)*, continuons nos recherches ſur les cauſes qui conſtituent l'inſtinct, & modifient la nature des oiſeaux.

L'homme, ſupérieur à tous les êtres organiſés, a le ſens du toucher, & peut-être celui du goût, plus parfait qu'aucun des animaux, mais il eſt inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres ſens ; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiſeaux; car quoiqu'on diſe de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il eſt fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiſeaux qui n'ont point de narines, c'eſt-à-dire, point de conduits ouverts au-deſſus du bec, en ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(h)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs

(g) Nota. Nous donnerons dans un autre Diſcours les faits qui ont rapport à la migration des oiſeaux.

(h) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sc. tome I, page 430.*

déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiſeaux retiennent & répètent des ſons & des ſuites de ſons, & même la parole; on le voit par le plaiſir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller ſans ceſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont le plus heureux, c'eſt-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus ſouples & plus puiſſans, ils s'en ſervent auſſi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci ſont fort ſilencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, eſt preſque toujours déſagréable & rude; dans celle des oiſeaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques eſpèces dont, à la vérité, la voix paroît inſupportable, ſur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces eſpèces ſont en aſſez petit nombre, & ce ſont les plus gros oiſeaux que la Nature ſemble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un ſeul ou pluſieurs cris qui paroiſſent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, ſe fait entendre de plus loin; un roſſignol peut remplir de ſes ſons tout autant d'eſpace qu'une grande voix humaine: cette prodigieuſe étendue, cette force de leur voix

dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur ſilence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce ſont deux choſes qu'il faut conſidérer à part.

L'oiſeau a d'abord les muſcles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'eſt par cette raiſon qu'il fait agir ſes ailes avec beaucoup plus de vîteſſe & de force que l'homme ne peut remuer ſes bras; & en même temps que les puiſſances qui font mouvoir les ailes ſont plus grandes, le volume des ailes eſt auſſi plus étendu, & la maſſe plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiſeau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue ſouvent double, triple & quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiſeau qui n'a beſoin que de la réaction de l'air pour ſoulever le corps, & de légers mouvemens pour le ſoutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ſes différens degrés de rapidité, ſa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaiſon de tous les réſultats de cette conformation. Les oiſeaux dont l'aile & la queue ſont plus longues & le corps plus petit, ſont ceux qui volent le plus vîte & le plus long-temps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le caſoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muſcles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, ſont les cauſes phyſiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer ſi peu la poitrine de l'oiſeau, que c'eſt ſouvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir ſa voix par des cris continus; c'eſt que dans l'oiſeau le

thorax, avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, eſt plus fort & plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'eſt dans les autres animaux; de même que les muſcles pectoraux placés à l'extérieur ſont plus gros, la trachée-artère eſt plus grande & plus forte, elle ſe termine ordinairement au-deſſous en une large cavité qui multiplie le volume du ſon. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont pluſieurs appendices qui forment des poches, des eſpèces de réſervoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiſeau plus léger, en même temps qu'ils fourniſſent aiſément & abondamment la ſubſtance aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine *(i)*, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(k)*. Il

(i) Voy. Hiſtoire naturelle, générale & particulière, *volume XV, page 6 & ſuivantes.*

(k) Dans la plupart des oiſeaux de rivière, qui ont la voix très-forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page 496.* — Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de rivière, les organes de la voix conſiſtent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère; en deux anches membraneuſes, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée; en pluſieurs membranes ſémilunaires, diſpoſées les unes au-deſſus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne rempliſſent que la moitié de leur cavité, laiſſant à l'air un libre

Il me ſemble qu'on peut démontrer, par des faits combinés, que la voix des oiſeaux eſt non-ſeulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même abſolument, & ſans y faire entrer ce rapport de grandeur: communément les cris de nos quadrupèdes domeſtiques ou ſauvages ne ſe font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri ſe fait dans la partie de l'atmoſphère la plus denſe, c'eſt-à-dire, la plus propre à propager le ſon; au lieu que la voix des oiſeaux qui nous parvient du haut des airs, ſe fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On ſait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le ſon diminue à meſure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une obſervation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai ſouvent paſſé des jours entiers dans les forêts où l'on eſt obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le ſon du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'eſt-à-dire, depuis dix heures juſqu'à quatre, on ne peut entendre que d'aſſez près les mêmes voix, les mêmes ſons, que l'on entend de loin le matin, le ſoir & ſur-tout la nuit dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit

libre paſſage par l'autre demi-cavité; en d'autres membranes diſpoſées en différens ſens, ſoit dans la partie moyenne, ſoit dans la partie inférieure de la trachée; enfin, en une membrane plus ou moins ſolide, ſituée preſque tranſverſalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui ſe rencontre conſtamment à la partie ſupérieure & interne de la poitrine. *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1753, page 290.*

plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre saison. Tout le monde peut s'assurer de la vérité de cette observation, qui ne demande, pour être bien faite, que la simple attention de choisir les jours sereins & calmes, pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du son; il m'a souvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le soir ou le matin; & puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse & la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures où l'air devient plus rare à mesure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour! Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, & souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparoîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toises; & si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus

grande, puiſque la troupe, pour peu qu'elle ſoit ſerrée, forme un objet dont le diamètre eſt bien plus grand. Ainſi l'oiſeau en ſe faiſant entendre d'une lieue du haut des airs, & produiſant des ſons dans un milieu qui en diminue l'intenſité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conſéquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut ſe faire entendre à une demi-lieue ſur la ſurface de la terre; & cette eſtimation eſt peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'expoſer, il y a encore une conſidération qui vient à l'appui de nos concluſions, c'eſt que le ſon rendu dans le milieu des airs, doit en ſe propageant remplir une ſphère dont l'oiſeau eſt le centre, tandis que le ſon produit à la ſurface de la terre, ne remplit qu'une demi-ſphère, & que la partie du ſon qui ſe réfléchit contre la terre, aide & ſert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'eſt par cette raiſon qu'on dit que la voix monte, & que de deux perſonnes qui ſe parlent du haut d'une tour en bas, celui qui eſt au-deſſus eſt forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix & de l'agrément du chant des oiſeaux, nous obſerverons que c'eſt une qualité en partie naturelle & en partie acquiſe; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les ſons, fait que non-ſeulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que ſouvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos inſtrumens. N'eſt-il pas ſingulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages,

il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat? l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe eſt variée & empreinte de couleurs oppoſées, ſemée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, ſont tous des animaux des climats les plus chauds; preſque tous les oiſeaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes ſont plus foibles, plus nuancées, plus douces: ſur trois cents eſpèces d'oiſeaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, ſont preſque les ſeuls que l'on puiſſe citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature ſemble avoir épuiſé ſes pinceaux ſur le plumage des oiſeaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe eſt ſi belle, ces oiſeaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & ſans inflexions, les ſons rauques & diſcordans, le cri déſagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne ſoit la cauſe principale de ces effets, mais ne doit-on pas y joindre, comme cauſe ſecondaire, l'influence de l'homme? Dans tous les animaux retenus en domeſticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroiſſent ne varier que pour ſe dégrader, ſe nuancer & ſe radoucir; on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en eſt de même dans les oiſeaux domeſtiques;

les coqs, & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme ſur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine ; il influe directement & preſque immédiatement ſur le naturel, ſur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'eſt ſoumis; il influe médiatement & de plus loin ſur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour ſa plus grande utilité, dans chaque pays, la ſurface de la terre; les animaux qui y ſont attachés, & qui ſont forcés d'y chercher leur ſubſiſtance, qui vivent, en un mot, ſous ce même climat & ſur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer auſſi & ſe modifier; ils ont pris par néceſſité pluſieurs habitudes qui paroiſſent faire partie de leur nature; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à meſure qu'ils en étoient plus ou moins ſuſceptibles; le chien s'eſt prodigieuſement perfectionné par le commerce de l'homme, ſa férocité naturelle s'eſt tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoiſſance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant ſa ſubſiſtance, l'homme a ſatisfait à ſes beſoins: dans cet animal les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux ſens qu'on pourroit réunir en un ſeul, qui produit les ſenſations dominantes du chien & des autres animaux carnaſſiers, deſquels il ne diffère que par un point de ſenſibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout auſſi véhémens, s'eſt néanmoins modifié, ramolli par les impreſſions douces du commerce des hommes dont l'influence n'eſt

pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles ou trop défians ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que nous appelons *domestiques,* ne sont que prisonniers, ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie, ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, & que nous immolons sans regret & avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inspirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif, nous ne pouvons influer que sur la machine, & eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise pour saisir & retenir une suite de sons & même de paroles, & dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, & ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les oiseaux quelques puissances physiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé sur les qualités intérieures.

On en instruit quelques-uns à chaſſer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoiſe quelques autres aſſez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur priſon, de reconnoître auſſi la perſonne qui les ſoigne; mais tous ces ſentimens ſont bien légers, bien peu profonds en comparaiſon de ceux que nous tranſmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de ſuccès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaiſon y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un ſerin, entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiſeaux, ſoit parce que l'autruche eſt en effet l'éléphant des oiſeaux par la taille, & que le privilége de l'air ſenſé eſt, dans les animaux, attaché à la grandeur, ſoit qu'étant moins oiſeau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes!

Maintenant, ſi l'on conſidère la voix des oiſeaux, indépendamment de l'influence de l'homme; que l'on ſépare dans le perroquet, le ſerin, le ſanſonnet, le merle, les ſons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur ſont naturels; que ſur-tout on obſerve les oiſeaux libres & ſolitaires, on reconnoîtra que non-ſeulement leur voix ſe modifie ſuivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, ſe fortifie, s'altère, ſe change, s'éteint ou ſe renouvelle ſelon les circonſtances & le temps: comme la voix eſt de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en ſervent au point de paroître en abuſer, & ce ne ſont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abuſent le plus de cet organe: elles ſont, dans les oiſeaux, bien plus ſilencieuſes que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris

de douleur ou de crainte; elles ont des expreſſions ou des murmures d'inquiétude ou de ſollicitude, ſur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'eſt l'une des qualités qui fait le plus de ſenſation. Le chant eſt le produit naturel d'une douce émotion, c'eſt l'expreſſion agréable d'un deſir tendre, qui n'eſt qu'à demi ſatisfait: le ſerin dans ſa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits ſons de pur conſentement; dans quelques eſpèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un ſemblable chant, mais toujours moins fort & moins plein; le roſſignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit apparié; ſon chant eſt d'abord aſſez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore ſûr de ſa conquête, & ſa voix ne devient pleine, éclatante & ſoutenue jour & nuit, que quand il voit déjà ſa femelle chargée du fruit de ſes amours, s'occuper d'avance des ſoins maternels; il s'empreſſe à les partager, il l'aide à conſtruire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-ſeulement il pourvoit à ſa ſubſiſtance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ſes careſſes, en redoublant ſes accens amoureux; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'eſt qu'il ceſſe avec elles: dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle ſe tait auſſi, ou ne ſe fait entendre que par quelques ſons rauques, ſemblables au coaſſement d'un reptile, & ſi différens des

des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse & se renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite & s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération & ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise, & des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes, elle se renforce & devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante, la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale dans le mâle, l'accroissement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent assez la correspondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiseaux, les changemens sont encore plus grands; non-seulement ces parties sont irritées, altérées ou changées par ces mêmes causes, mais elles paroissent même se détruire en entier pour se renouveler: les testicules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, sont à peu près les mêmes en tout temps, se flétrissent dans les oiseaux, & se trouvent pour ainsi dire réduits à rien après la saison des amours, au retour de laquelle ils renaissent, prennent une vie végétative, & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps: le

chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature, il semble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiseaux qu'il retient en domesticité; les oiseaux de basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres, à une seule saison, à un seul temps de rut; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que la seule influence de la Nature, sont bornés à une ou deux saisons, & ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiseaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme sur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui & sur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui semblent être toujours en mouvement & ne

ſe repoſer que par inſtans; pluſieurs ſe joignent, ſe choquent, ſemblent s'unir dans l'air; tous ſaiſiſſent leur proie en volant ſans ſe détourner, ſans s'arrêter; au lieu que le quadrupède eſt forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour ſe joindre, & que l'inſtant où il atteint ſa proie eſt la fin de ſa courſe: l'oiſeau peut donc faire dans l'état de mouvement pluſieurs choſes qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos; il peut auſſi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il ſe meut avec plus de vîteſſe, plus de continuité, plus de durée: toutes ces cauſes réunies influent ſur les habitudes naturelles de l'oiſeau, & rendent encore ſon inſtinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiſeaux, & auſſi de la proportion du temps & des eſpaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîteſſe avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courſes naturelles ou forcées; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente *(l)*, & peut ſoutenir ce même mouvement pluſieurs jours de ſuite: le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours *(m)*; le cheval élevé pour la courſe & choiſi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en ſix ou ſept minutes, mais bientôt ſa vîteſſe ſe ralentit, & il ſeroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité: nous avons cité l'exemple de la courſe d'un Anglois *(n)*, qui fit en onze heures trente-deux minutes, ſoixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de

(l) Hiſtoire naturelle, générale & particulière, *tome XII.*
(m) Idem, *tome II, page 223.*
(n) Idem, *tome IV, page 233.*

cheval; ainſi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande; car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cents cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure: il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui ſuppoſe pluſieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiſeaux voyageurs, peuvent donc ſe rendre de notre climat ſous la Ligne en moins de ſept ou huit jours. M. Adanſon *(o)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'eſt-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perſe *(p)*, le pigeon meſſager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en ſix. On connoît l'hiſtoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries *(q)*, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalouſie à l'île de Ténériffe en ſeize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues. Hans Sloane *(r)* aſſure qu'à la Barbade, les mouettes vont ſe promener en troupes à plus de deux cents milles de diſtance, &

(o) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon.

(p) Voyage de Pietro della Valle, *tome I, page 416.*

(q) *Obſerv. de Sir Edmund Scoty.* Voy. *Purchaſſ.* pag. 785.

(r) *A voyage to the iſlands . . . . . . With the natural Hiſtory by Sir Hans Sloane, London*, tome I, page 27.

qu'elles

qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique aſſez la poſſibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaiſon de tous ces faits, qu'un oiſeau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiſeau, d'abord les plumes dont la ſubſtance eſt très-légère, la ſurface très-grande, & dont les tuyaux ſont creux; enſuite l'arrangement *(ſ)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en deſſus & concave en deſſous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des muſcles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus maſſives, telles que les os, ſont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oiſeaux ſont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités ſont plus minces & ont moins de poids. « Le ſquelette *(t)* de l'onocrotale, diſent les Anatomiſtes de l'Aca- « démie, eſt extrêmement léger, il ne peſoit que vingt-trois « onces quoiqu'il ſoit très-grand ». Cette légèreté des os diminue conſidérablement le poids du corps de l'oiſeau, & l'on reconnoîtra, en peſant à la balance hydroſtatique, le ſquelette d'un quadrupède & celui d'un oiſeau, que le premier eſt ſpécifiquement bien plus peſant que l'autre.

Un ſecond effet très-remarquable, & que l'on doit rapporter à la nature des os, eſt la durée de la vie des oiſeaux, qui en

(ſ) Voyez ſur la ſtructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obſervations de M.[rs] de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

(t) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article du* Pélican.

général eſt plus longue & ne ſuit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie eſt toujours proportionnelle au temps employé à l'accroiſſement du corps, & en même temps nous avons obſervé qu'en général, ils ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement. Dans les oiſeaux l'accroiſſement eſt plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiſeau peut ſe ſervir de ſes pieds en ſortant de la coque, & de ſes ailes peu de temps après; il peut marcher en naiſſant & voler un mois ou cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte & produiſent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, & néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car, la durée totale de la vie étânt dans l'homme & dans les quadrupèdes, ſix ou ſept fois plus grande que celle de leur entier accroiſſement; il s'enſuivroit que le coq ou le perroquet qui ne ſont qu'un an à croître ne devroient vivre que ſix ou ſept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes priſonnières & néanmoins âgées de quatorze & quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je ſuis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(u)*, & je ſuis perſuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans

(u) Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu ſans le concours d'aucun mâle, au moins de ſon eſpèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau paſſent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiſeau*. — Aldrovande

des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reſte plus long temps poreuſe; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes; cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle: le terme en eſt d'autant plus éloigné que les os ſont moins ſolides, c'eſt par cette raiſon qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux, parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légère, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons pluſieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature; il y a dans les oiſeaux, comme dans les quadrupèdes, des eſpèces carnaſſières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes ſuffiſent pour ſe nourrir. La même cauſe phyſique qui produit dans l'homme & dans les animaux la néceſſité de vivre de chair & d'alimens très-ſubſtanciels, ſe retrouve dans les oiſeaux; ceux qui ſont carnaſſiers n'ont qu'un eſtomac & des inteſtins moins étendus que ceux qui ſe nourriſſent de grains ou de fruits *(x)*; le jabot dans ceux-ci, &

rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit ceſſé d'engendrer que les ſix dernières années de ſa vie. — Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

(x) En général, aux oiſeaux qui ſe nourriſſent de chair, les inteſtins ſont courts, &

qui manque ordinairement aux premiers, correſpond à la panſe des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en rempliſſant leur jabot, & compenſer ainſi la qualité par la quantité; ils ont deux *cæcum* & un géſier qui eſt un eſtomac très-muſculeux, très-ferme, qui leur ſert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent; au lieu que les oiſeaux de proie ont les inteſtins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni géſier, ni jabot, ni double *cæcum.*

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiſeaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux eſt le lion; que le vautour, cruel, inſatiable, eſt le tigre; le milan, la buſe, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, ſont les hyænes, les loups & les chacals; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiſeaux chaſſeurs, ſont les chiens, les renards, les onces & les lynxs; les chouettes qui ne voient & ne chaſſent que la nuit, ſeront les chats; les hérons, les cormorans qui vivent de poiſſons, ſeront les caſtors & les loutres; les pics ſeront les fourmillers, puiſqu'ils ſe nourriſſent de même en tirant également la langue pour la charger de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiſeaux à jabot repréſentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établiſſant une échelle des appétits, & préſentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiſeaux les mêmes rapports & les mêmes

ils n'ont que très-peu de *cæcum.* Dans les oiſeaux granivores, les inteſtins ſont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a auſſi ſouvent pluſieurs *cæcum. Voyez les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, aux articles des* Oiſeaux.

différences

différences que nous avons obſervées dans les quadrupèdes, & même les nuances en ſeront peut-être plus variées; par exemple, les oiſeaux paroiſſent avoir un fonds particulier de ſubſiſtance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les inſectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poiſſon, les amphibies, les reptiles, les inſectes, les fruits, les grains, les ſemences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils ſont aſſez indifférens ſur le choix, & que ſouvent ils ſuppléent à l'une des nourritures par une autre. Le ſens du goût dans la plupart des oiſeaux eſt preſque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la langue, ſont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus ſenſibles & moins durs que les oiſeaux dont la langue eſt preſque cartilagineuſe; car, de tous les oiſeaux, il n'y a guère que ceux qui ſe nourriſſent de chair dont la langue ſoit molle & aſſez ſemblable, pour la ſubſtance, à celle des quadrupèdes. Ces oiſeaux auront donc le ſens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroiſſent auſſi avoir plus d'odorat, & que la fineſſe de l'odorat ſupplée à la groſſièreté du goût; mais, comme l'odorat eſt plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiſeaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des ſaveurs; auſſi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, ſans jamais ſavourer; la maſtication qui fait une grande partie de la jouiſſance de ce ſens, leur manque; ils ſont, par toutes ces raiſons, ſi peu délicats ſur les alimens, que quelquefois ils s'empoiſonnent en voulant ſe nourrir *(y)*.

(y) Nota. Le perſil, le café, les amandes amères, &c. ſont un poiſon pour les poules; les perroquets & pluſieurs autres oiſeaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

C'eſt donc ſans connoiſſance & ſans réflexion, que quelques Naturaliſtes *(z)* ont diviſé les genres des oiſeaux par leur manière de vivre; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus ſenſible, leurs appétits ſont plus décidés, quoique l'on puiſſe dire avec raiſon des quadrupèdes comme des oiſeaux, que la plupart de ceux qui ſe nourriſſent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient auſſi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiſeaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les inſectes, les parcelles de viande, encore plus ſoigneuſement qu'ils ne cherchent les graines; on nourrit avec de la chair hachée le roſſignol qui ne vit que d'inſectes; les chouettes qui ſont

(z) Nota. M. Friſch, dont l'ouvrage eſt d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards *, diviſe tous les oiſeaux en douze claſſes, dont la première comprend *les petits oiſeaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales*; la ſeconde contient *les petits oiſeaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers*; la troiſième, *les merles & les grives*; la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets*; la cinquième, *les geais & les pies*; la ſixième, *les corbeaux & corneilles*; la ſeptième, *les oiſeaux de proie diurnes*; la huitième, *les oiſeaux de proie nocturnes*; la neuvième, *les poules domeſtiques & ſauvages*; la dixième, *les pigeons domeſtiques & ſauvages*; la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans*; la douzième, *les oiſeaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques*. On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puiſque dans cette même claſſe il y a des oiſeaux, comme les méſanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiſeaux de cette première claſſe, qui ſont ſuppoſés ne ſe nourrir que de graines, mangent auſſi des inſectes & des vers comme ceux de la ſeconde: il valoit donc mieux réunir ces deux claſſes en une, comme l'a fait M. Linnæus *; ou bien, M. Friſch, qui prend pour caractère de la première claſſe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conſéquence une claſſe particulière des méſanges & des autres oiſeaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une ſeule claſſe des poules & des pigeons qui les avalent également ſans les percer ni les ouvrir en deux; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux claſſes ſéparées.

* Hiſtoire des Oiſeaux, avec des planches coloriées, par M. Friſch, en Allemand, deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

* Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I, page 85*.

naturellement carnaſſières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-ſouris, ſe rabattent ſur les papillons-phalènes qui volent auſſi dans l'obſcurité: le bec crochu n'eſt pas, comme le diſent les gens amoureux des cauſes finales, un indice, un ſigne certain d'un appétit décidé pour la chair, puiſque les perroquets & pluſieurs autres oiſeaux dont le bec eſt crochu, ſemblent préférer les fruits & les graines à la chair; ceux qui ſont les plus voraces, les plus carnaſſiers, mangent du poiſſon, des crapauds, des reptiles lorſque la chair leur manque. Preſque tous les oiſeaux qui paroiſſent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des inſectes. Ainſi rien n'eſt plus gratuit & moins fondé que cette diviſion des oiſeaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture; jamais on ne déterminera la nature d'un être par un ſeul caractère ou par une ſeule habitude naturelle, il faut au moins en réunir pluſieurs, car plus les caractères ſeront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'hiſtoire & la deſcription de chaque eſpèce en particulier.

Comme la maſtication manque aux oiſeaux, que le bec ne repréſente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut ſuppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(a)*, qu'ils ſont forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concaſſées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conſéquent ſe nourrir, ſi leur eſtomac eût été conformé comme celui des animaux qui

(a) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiſeaux, la partie ſupérieure du bec eſt mobile comme l'inférieure; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui ſoit mobile.

ont des dents; les oiseaux gravinores ont des gésiers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance assez ferme & assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement *(b)* est bien plus grande que dans les quadrupèdes & même dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple & assez semblable à celui des autres animaux : on a observé que ce seul frottement dans le gésier, avoit rayé profondément, & usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(c)*.

(b) De tous les animaux il n'y en a point dont la digestion soit plus favorable au système de la trituration, que celle des oiseaux; leur gésier a toute la force & la direction de fibres nécessaires, & les oiseaux voraces qui ne se donnent pas le loisir de séparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen desquelles leur gésier, en se contractant fortement, casse ces écorces; c'est-là une vraie trituration, mais ce n'est que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; seulement elle est transposée dans ceux-ci & remise à leur estomac, ce qui n'empêche pas ses liqueurs de dissoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres: avant cet estomac il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, p. 37.*

(c) On trouva dans l'estomac d'une autruche jusqu'à soixante-dix doubles, la plupart consumés presque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux; & non pas par aucune dissolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & bossus de l'autre étoient tellement usés & luisans du côté de la bosse, qu'il n'y paroissoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-usée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il est certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un esprit dissolvant. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome I, pages 139 & 140.* — Une pistole d'or d'Espagne avalée par un canard, avoit perdu seize grains de son poids lorsqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

De

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ſerrés, plus épais; de même tous les oiſeaux aquatiques & ceux des terres du nord, ſont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en ſorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiſeaux d'eau ſont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des groſſes glandes, des eſpèces de réſervoirs d'une matière huileuſe dont ils ſe ſervent pour luſtrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaiſſeur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que gliſſer ſur leur ſurface; les oiſeaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiſeaux preſque nus, tels que l'autruche, le caſoar, le dronte, ne ſe trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids ſont bien fourrés & bien couverts; les oiſeaux de haut vol ont beſoin de toutes leurs plumes pour réſiſter au froid de la moyenne région de l'air. Lorſqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de ſe perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop ſenſible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiſeaux, en général, ſont ſujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & ſe renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement ſont bien plus ſenſibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiſeaux ſont ſouffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie ceſſe alors de pondre, la nourriture organique qui

auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière croissance. Communément, c'est vers la fin de l'été & en automne que les oiseaux muent *(d)*; les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager, & au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rougettes & les chauve-souris, qui volent & ne marchent pas; d'autres qui, comme les phoques, les morses & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors & les loutres,

(d) Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'est avant la fin de l'été que les faisans & les perdrix entrent dans la mue : ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme le pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner. De même dans les oiſeaux on trouve l'autruche, le caſoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne nagent que quand ils y ſont forcés par la crainte ou par le beſoin de nourriture; au lieu que dans les oiſeaux, il y a une grande tribu d'eſpèces qui ne ſe plaiſent que ſur l'eau, & ſemblent n'aller à terre que par néceſſité & pour des beſoins particuliers, comme celui de dépoſer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux animaux terreſtres, c'eſt qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiſeaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieuſement à cette plus grande facilité; l'homme eſt peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de ſon corps eſt abſolument oppoſée à cette eſpèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont pluſieurs eſtomacs ou de gros & longs inteſtins nagent, comme plus légers, plus aiſément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps ſpécifiquement moins peſant; les oiſeaux dont

les pieds ſont des eſpèces de rames, dont la forme du corps eſt oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume eſt ſi léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour ſe ſoutenir, ſont, par toutes ces cauſes, preſqu'auſſi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager ſe développe la première, car on voit les petits canards s'exercer ſur les eaux, long-temps avant que de prendre leur eſſor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, ſur-tout dans ceux qui ne peuvent rien ſaiſir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le ſens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'eſt la ſeule partie qui ſoit diviſée, & par laquelle ils puiſſent ſaiſir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur ſurface la langue, le palais & les dents, cette partie eſt le principal ſiége de leur toucher, ainſi que de leur goût. Dans les oiſeaux, le toucher de cette partie eſt donc au moins auſſi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais ſont moins ſenſibles; mais il paroît qu'ils l'emportent ſur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal ſiége de ce ſens y réſide; car, en général, ils ſe ſervent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, ſoit pour ſaiſir *(e)*, ſoit pour palper les corps; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiſeaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuſe, le tact ne peut en être délicat, & les ſenſations qu'il produit doivent être aſſez peu diſtinctes.

(e) Nota. Nous avons vu dans l'Hiſtoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiſeaux ſe ſervent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec; quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puiſque n'ayant que deux pieds ils ſont obligés de ſe ſoutenir avec effort ſur un ſeul pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède eſt alors appuyé ſur les trois autres pieds ou aſſis ſur les parties poſtérieures de ſon corps.

Voici

Voici donc l'ordre des ſens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous conſidérons. Dans l'homme, le toucher eſt le premier, c'eſt-à-dire, le plus parfait; le goût eſt le ſecond, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier des ſens. Dans le quadrupède, l'odorat eſt le premier, le goût le ſecond, ou plutôt ces deux ſens n'en font qu'un, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiſeau, la vue eſt le premier, l'ouïe eſt le ſecond, le toucher le troiſième, le goût & l'odorat les derniers. Les ſenſations dominantes, dans chacun de ces êtres, ſuivront le même ordre; l'homme ſera plus ému par les impreſſions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiſeau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces ſenſations dominantes; celles des autres ſens étant moins fortes & moins nombreuſes, ſeront ſubordonnées aux premières, & n'influeront qu'en ſecond ſur la nature de l'être. L'homme ſera auſſi réfléchi que le ſens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiſeau des ſenſations plus légères & auſſi étendues que l'eſt le ſens de la vue.

Mais il y a un ſixième ſens qui, quoiqu'intermittent, ſemble, lorſqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les ſenſations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'eſt le ſens de l'amour: rien n'égale la force de ſes impreſſions dans les animaux quadrupèdes, rien n'eſt plus preſſant que leurs beſoins, rien de plus fougueux que leurs deſirs; ils ſe recherchent avec l'empreſſement le plus vif, & s'uniſſent avec une eſpèce de fureur. Dans les oiſeaux il y a plus de tendreſſe, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique

le fonds phyſique en ſoit encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chaſteté conjugale, & encore moins du ſoin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiſeaux, ce ſont les exemples contraires qui ſont rares, puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter; les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt, de ne pas laiſſer refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de ſoins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte ſa ſubſiſtance; quelquefois même il la remplace, ou ſe réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de ſa ſituation; l'attachement qui vient de ſuccéder à l'amour, ſubſiſte dans toute ſa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naiſſance des petits; c'eſt une autre jouiſſance, mais en même temps ce ſont de nouveaux liens; leur éducation eſt un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiſeaux nous repréſentent donc tout ce qui ſe paſſe dans un ménage honnête; de l'amour ſuivi

d'un attachement ſans partage, & qui ne ſe répand enſuite que ſur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la néceſſité de s'occuper enſemble de ſoins indiſpenſables & de travaux communs; & ne voit-on pas auſſi que cette néceſſité de travail ne ſe trouvant chez nous que dans la ſeconde claſſe, les hommes de la première pouvant s'en diſpenſer, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées!

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour phyſique & point d'attachement, c'eſt-à-dire nul ſentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne ſuppoſe aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni ſoins ſubſéquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, ſe ſépare de la femelle, ſoit pour paſſer à d'autres, ſoit pour ſe refaire; il n'eſt ni mari, ni père de famille, car il méconnoît & ſa femme & ſes enfans; elle-même s'étant livrée à pluſieurs, n'attend de ſoins ni de ſecours d'aucun, elle reſte ſeule chargée du poids de ſa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ſes petits, & ce ſentiment dure ſouvent plus long-temps que dans l'oiſeau, comme il paroît dépendre du beſoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de ſa propre ſubſtance, & que ſes ſecours ſont plus long-temps néceſſaires dans la plupart des quadrupèdes qui croiſſent plus lentement que les oiſeaux, l'attachement dure auſſi plus long-temps; il y a même pluſieurs eſpèces d'animaux quadrupèdes, où ce ſentiment n'eſt pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & ſoigner ſes petits de deux ou trois portées. Il y a auſſi quelques eſpèces de quadrupèdes dans leſquelles la ſociété du mâle & de la femelle, dure & ſubſiſte pendant le temps de l'éducation des petits; on

le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, fur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale: il y a, au contraire, quelques efpèces d'oifeaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les befoins de l'amour *(f)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de conftance en amour aux oifeaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'eft produit dans les oifeaux que par la néceffité d'un travail commun, c'eft que ceux qui ne font point de nid ne fe marient point, & fe mêlent indifféremment: on le voit par l'exemple familier de nos oifeaux de baffe-cour, le mâle paroît feulement avoir quelques attentions de plus pour fes femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la faifon des amours n'eft pas limitée, qu'il peut fe fervir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes eft plus long, qu'elles font plus fréquentes; qu'enfin comme on enlève les œufs, les temps d'incubation font moins preffés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puiffances pour la génération fe trouvent amorties & prefque épuifées: ajoutez à toutes ces caufes, le peu de befoin que ces oifeaux domeftiques ont de conftruire un nid pour fe mettre en fûreté & fe fouftraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui difpenfent ces oifeaux des travaux, des foins & des inquiétudes que les autres reffentent & partagent en commun; & vous

(f) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laiffe chargée feule de l'éducation des petits; les mâles qui ont fervi leurs femelles fe raffemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chaffes de Sa Majefté, à Verfailles.*

retrouverez

retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence, *libertinage & pareſſe.*

Au reſte, dans ces oiſeaux dont nous avons gâté les mœurs en les ſervant, comme dans ceux qui les ont conſervées parce qu'ils ſont forcés de travailler enſemble & de ſe ſervir eux-mêmes, le fonds de l'amour phyſique (c'eſt-à-dire, l'étoffe, la ſubſtance qui produit cette ſenſation, & en réaliſe les effets) eſt bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq ſuffit aiſément à douze ou quinze poules, & féconde par un ſeul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours *(g)*; il pourroit donc abſolument parlant devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une ſeule ſaiſon, depuis le printemps juſqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il ſemble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiſeaux, ſe convertiſſant en liqueur ſéminale, ne ſerve qu'à leurs plaiſirs, & tourne toute entière au profit de la propagation; ce ſont des eſpèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieuſement le nombre en les tenant enſemble, en les nourriſſant largement & en les diſpenſant de tout travail, de tous ſoins, de toute inquiétude pour les beſoins de la vie; car, le coq & la poule ſauvages ne produiſent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles: & quoique de tous les oiſeaux, les gallinacés ſoient les plus féconds, leur produit ſe réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une ſeule ſaiſon lorſqu'ils ſont dans l'état de nature: à la vérité, il pourroit y avoir deux ſaiſons & deux pontes dans des climats plus heureux; comme

(g) Hiſt. nat. gén. & part. *tome II, pages 375 & 376.*

l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux & même trois fois dans un été, mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, & le temps de l'incubation est plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet;* les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; & si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, & exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes & de crainte, ils n'usent pas, à beaucoup près, autant qu'il se pourroit, de toutes leurs puissances pour la génération; ils semblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonstances de leur situation. Un oiseau après avoir construit son nid & fait sa ponte que je suppose de cinq œufs, cesse de pondre, & ne s'occupe que de leur conservation; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autre ponte; mais si par hasard on brise les œufs, on renverse le nid, il en construit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & si on détruit ce

ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſième ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau: lorſque la première réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux autres affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au dehors; mais ſi la mort a moiſſonné ſa famille naiſſante ou prête à naître, il ſe livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit, que ſes puiſſances pour la génération n'étoient que ſuſpendues & point épuiſées, & qu'il ne ſe privoit des plaiſirs qui la précèdent, que pour ſatisfaire au devoir naturel du ſoin de ſa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici ſur la paſſion, & l'attachement ſur l'amour; l'oiſeau paroît commander à ce dernier ſentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'eſt que par la force qu'il ſe départ de l'attachement pour ſes petits, & c'eſt volontairement qu'il renonce aux plaiſirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiſeaux, les mœurs ſont plus pures en amour, de même auſſi les moyens d'y ſatisfaire ſont plus ſimples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une ſeule façon de s'accoupler *(h)*, au lieu que nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les ſituations *(i)*; ſeulement il y a des eſpèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaiſſe

(h) Genus avium omne eodem illo ac ſimplici more conjungitur; nempe, fœminam mare ſupergrediente. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. VIII.

(i) Nota. La famille du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant ſe renverſe ſur le dos. Les hériſſons s'accouplent face à face, debouts ou couchés; & les ſinges de toutes les façons.

en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, & demeure droite sur ses pieds *(k)*. Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, & plus court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure *(l)* & la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux *(m)*. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées & les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux

(k) Coitus avibus duobus modis, fœmina humi considente ut in gallinâ, aut stante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut passeres. Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. 11.

(l) Nota. La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus; elle le porte au-dessus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, &c.

(m) Voyez sur cela l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1715, page 11.*— Les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie I, page 230; partie II, pages 108, 134, 164; partie III, page 71.*—La Collection Académique, partie étrangère, *tome IV, pages 520, 522, 525; & tome V, page 489.*

distances,

diſtances, aux eſpaces; que voyant une province entière auſſi aiſément que nous voyons notre horizon, il porte dans ſon cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, eſt l'une des cauſes déterminantes de ſes fréquentes promenades & de ſes migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-ſuſceptible d'être ébranlé par le ſens de l'ouïe, les bruits ſoudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des ſons doux, & le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiſeau ne peut manquer de s'en ſervir pour exprimer ſes ſenſations, tranſmettre ſes affections & ſe faire entendre de très-loin; qu'il peut auſſi ſe mieux exprimer que le quadrupède, puiſqu'il a plus de ſignes, c'eſt-à-dire, plus d'inflexions dans la voix; que pouvant recevoir facilement & conſerver long-temps les impreſſions des ſons, l'organe de ce ſens ſe monte comme un inſtrument qu'il ſe plaît à faire réſonner; mais que ces ſons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ſes affections intérieures; que le ſens du toucher ne lui donnant que des ſenſations imparfaites, il n'a que des notions peu diſtinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la ſurface; que c'eſt par le ſens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il eſt averti de loin de la préſence des choſes qui peuvent lui ſervir de nourriture; qu'il a plus de beſoin que d'appétit, plus de voracité que de ſenſualité ou de délicateſſe de goût. Nous verrons que pouvant aiſément ſe ſouſtraire à la main de l'homme, & ſe mettre même hors de la portée de ſa vue, les oiſeaux ont dû conſerver un naturel ſauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domeſticité; qu'étant plus

libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers, & que la plupart ont un instinct décidé pour la société; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille, & même de travailler d'avance à la construction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & se répand ensuite sur leurs petits; que ce sentiment doux tempère les passions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs; qu'enfin cette classe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES
OISEAUX DE PROIE.

ON pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putois, mouffettes, ſurets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes, ſurikates, gloutons, pékans, viſons, ſouſliques; & des ſarigues, marmoſes, cayopollins, tarſiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-ſouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres ſe dévorent eux-mêmes : tout cela forme un nombre bien plus conſidérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buſes, creſſerelles, émérillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux, qui ſont les ſeuls oiſeaux dont l'appétit pour la chair ſoit bien décidé; & encore y en a-t-il pluſieurs, tels que les milans, les buſes & les corbeaux, qui ſe nourriſſent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en ſorte qu'il n'y a pas une quinzième partie

du nombre total des oiſeaux qui ſoient carnaſſiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiſeaux de proie étant moins puiſſans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnaſſiers, font auſſi beaucoup moins de dégât ſur la terre; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte une grande tribu d'oiſeaux qui font une prodigieuſe déprédation ſur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores; ils ſont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poiſſon avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont auſſi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiſeaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & ſéparant encore pour un inſtant les oiſeaux de nuit des oiſeaux de jour, nous les préſenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel; nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buſes; nous continuerons par les éperviers, les gerſauts, les faucons; & nous finirons par les émérillons & les pie-grièches: pluſieurs de ces articles contiennent un aſſez grand nombre d'eſpèces & de races conſtantes, produites par

par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiſeaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-ſeulement tous les oiſeaux du pays, mais encore tous les oiſeaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les eſpèces nouvelles que nos correſpondances nous ont procurées, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre.

Tous les oiſeaux de proie ſont remarquables par une ſingularité dont il eſt difficile de donner la raiſon; c'eſt que les mâles ſont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiſeaux, ce ſont, comme l'on ſait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force: à la vérité, dans les inſectes & même dans les poiſſons, les femelles ſont un peu plus groſſes que les mâles, & l'on en voit clairement la raiſon; c'eſt la prodigieuſe quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce ſont les organes deſtinés à cette immenſe production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiſeaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'eſt tout le contraire; car, dans ceux qui produiſent des œufs en grand nombre, les femelles ne ſont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faiſanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produiſent dix-huit ou vingt œufs, ſont plus petites que leur mâle; tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buſes, qui n'en produiſent que trois ou quatre, ſont d'un tiers plus groſſes que les mâles; c'eſt par cette raiſon qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les eſpèces d'oiſeaux de proie: ce mot eſt un nom générique & non pas ſpécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit; & ce nom générique

indique ſeulement que le mâle ou tiercelet eſt d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiſeaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chaſſe & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête groſſe, la langue charnue, l'eſtomac ſimple & membraneux, les inteſtins moins amples & plus courts que les autres oiſeaux; ils habitent de préférence les lieux ſolitaires, les montagnes déſertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou ſur les plus hauts arbres; l'on en trouve pluſieurs eſpèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paroiſſent pas avoir de climat fixe & bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux & commun le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien ſéparés; mais on diſtinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un ſimple duvet, & on les diſtinguera tous deux des éperviers, buſes, milans & faucons par un autre caractère qui n'eſt pas difficile à ſaiſir, c'eſt que le bec de ces derniers oiſeaux commence à ſe courber dès ſon inſertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque diſtance de ſon origine.

Les oiſeaux de proie ne ſont pas auſſi féconds que les autres oiſeaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiſeaux produiſoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la creſſerelle & l'émerillon, qui en

(a) Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I, page 81.*

ſont juſqu'à ſept; il en eſt, à cet égard, des oiſeaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération eſt en raiſon inverſe de leur grandeur; les grands oiſeaux produiſent moins que les petits, & en raiſon de ce qu'ils ſont plus petits, ils produiſent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante; cependant on pourroit m'oppoſer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'eſt-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produiſent que deux œufs, & des plus petits oiſeaux qui n'en produiſent ordinairement que cinq; mais il faut conſidérer le produit abſolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une ſeule couvée, fait ſouvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne; & que dans les petits oiſeaux, il y en a auſſi pluſieurs qui pondent pluſieurs fois pendant le temps de ces mêmes ſaiſons; de manière qu'à tout prendre & tout conſidérer, il eſt toujours vrai de dire que toutes choſes égales d'ailleurs, le nombre, dans le produit de la génération, eſt proportionnel à la petiteſſe de l'animal dans les oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiſeaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiſeaux; non-ſeulement ils ſont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore preſque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chaſſer leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des ſoins & des ſecours pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même & la néceſſité. Tous

les animaux qui, par la conformation de leur estomac & de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils seroient nés doux, deviennent bientôt offensifs & méchans par le seul usage de leurs armes, & prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, & affoiblit même la tendresse maternelle; trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment & sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; si la chasse se trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquise est l'insociabilité; les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & solitaire; le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous après celui de la nécessité de subsister, réunit le mâle & la femelle; & comme tous deux sont en état de se pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, & ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu; mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même se réunir en famille, & ceux qui, comme les aigles, sont les plus grands, & ont par cette raison besoin de plus de subsistance, ne souffrent pas même que leurs petits

petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent, tandis que tous les oiseaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, & se mettent en bandes & en troupes nombreuses, & n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans presque tous les animaux même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques, qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie; nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres : les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces : & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'est plus fautif & plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'espèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira

de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur après le premier âge est assez général dans la Nature, & s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée,* & qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il n'est pas étonnant que les Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé & l'autre suivi la mue: après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, & souvent encore un à la troisième mue; en sorte que par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières; la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des espèces qui dans le même climat,

varient indépendamment même de l'âge & du sexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connoissance des oiseaux, & sur-tout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs & leur distribution; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondées sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.



LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigle;* nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le jean-le-blanc; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans: car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions & de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité; il suffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Histoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle & séparée de toutes les autres; mais malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par

par une nomenclature arbitraire, ſouvent fauſſe, toujours particulière, & qui ne ſaiſit jamais l'enſemble des caractères; tandis que c'eſt de la réunion de tous ces caractères, & ſur-tout de la différence ou de la reſſemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & auſſi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diverſité ou l'unité des eſpèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre eſpèces d'aigles étrangers dont nous nous réſervons de parler dans la ſuite, & rejetant de la liſte l'oiſeau qu'on appelle *jean-le-blanc,* qui eſt ſi différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à ſix les onze eſpèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-deſſus, & que dans ces ſix eſpèces il n'y en a que trois qui doivent conſerver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiſeaux aſſez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois eſpèces d'aigles ſont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle;* 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle;* les trois autres ſont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pygargue,* de ſon nom ancien, pour le diſtinguer des aigles des trois premières eſpèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que j'appellerai *balbuzard,* de ſon nom anglois, parce que ce n'eſt point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'eſpèce, & que par cette raiſon j'appellerai *orfraie,* de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt compoſée de deux variétés; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à

queue blanche & l'aigle à tête blanche : je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartienne à une eſpèce déterminée; ce n'eſt à mon avis qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal : on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſurtout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun : que l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne ſont auſſi que des variétés dans l'eſpèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche; & que l'aigle blanc n'eſt qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les eſpèces; ainſi des onze prétendues eſpèces d'aigles, il ne nous en reſte plus que trois, qui ſont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle; les quatre autres; ſavoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiſeaux aſſez différens des aigles pour être conſidérés chacun ſéparément, & porter par conſéquent un nom particulier. Je me ſuis déterminé à cette réduction d'eſpèces, avec d'autant plus de fondement & de raiſon, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes ſe mêlent volontiers & produiſent enſemble, & que d'ailleurs cette diviſion ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Ariſtote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui ſéparent les eſpèces : il dit qu'il y en a ſix dans le genre des aigles; mais dans ces ſix eſpèces, il comprend un oiſeau qu'il

avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes :* ainsi reste à cinq espèces qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir ; & ensuite à la quatrième & à la cinquième, qui sont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiseaux, & c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne ; car, du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées, & je pense comme lui, que l'orfraie, *ossifraga* ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc,* duquel il ne fait pas mention, & qui est si différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.

(a) *Quartum genus (aquilæ) percnopterus ab alarum notis appellatum ; capite albicante ; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ* (PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) *hæc est : sed brevioribus alis ; caudâ longiore.* VULTURIS *speciem hæc refert, subaquila & montana ciconia cognominatur : incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers est ; quippe quæ a corvo, cæterisque id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur : gravis est enim, victu iners ; exanimata fert corpora ; famelica semper est, & querula clamitat & clangit.* Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.



LE
GRAND AIGLE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 410.

LA première eſpèce eſt le grand Aigle que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiſeaux;* c'eſt en effet l'aigle d'eſpèce franche & de race noble, appelé par cette raiſon Α'ετὸς γνήσιος par Ariſtote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs ſous le nom d'*aigle doré (c);* c'eſt le plus grand de tous les aigles, la femelle a juſqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité

(a) En Grec, Α'ετὸς γνήσιος; Ariſtot. Χρυσάετος, Oppian. En Arabe, *Zummach*, ſelon pluſieurs Auteurs; *Néſir*, ſelon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans ſon petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue Syriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion*, en langue latine; mais cette dernière dénomination eſt françoiſe, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'eſt le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion*. Geſner & Aldrovande diſent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neſer;* les Chaldéens, *Niſra;* les Arabes, *Neſer, Achal gagila, Zummach, Aukeb, Haukeb;* les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Perſans, *An ſi muger;* en Latin, *Aqüila fulva;* en Eſpagnol, *Aquila coronada;* en Allemand, *Adeler quaſi Adel, Aar;* en Polonois, *Orzelprzedni;* en Anglois, *Golden Eagle;* en François, *le grand Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux;* l'*Aigle fauve.*

(b) Sextum genus (aquilæ) *gneſium, id eſt verum, germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, eſſe veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiſcua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum omnium hæc eſt, major etiam quam oſſifraga. Sed cæteras aquilas vel ſeſqui-altera portione excedit. Colore eſt rufa, conſpectu rara.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Briſſon, *tome I, page 431.*

des

des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèſe ſeize *(d)* & même dix-huit livres *(e)*, le mâle eſt plus petit & ne pèſe guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand, qui eſt celui de derrière, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze; le cryſtallin qui eſt ſec & ſolide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œſophage ſe dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'eſtomac qui eſt au-deſſous n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi grand que cette première poche, mais il eſt à peu-près également ſouple & membraneux. Cet oiſeau eſt gras, ſur-tout en hiver, ſa graiſſe eſt blanche, & ſa chair, quoique dure & fibreuſe, ne ſent pas le ſauvage comme celle des autres oiſeaux de proie *(f)*.

(d) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes obſervations ſur les oiſeaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occaſion de citer avec reconnoiſſance. J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey de deux eſpèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, *planche A)*; il étoit très-fort & très-méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie: l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Genève, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin, qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey; car, on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

(f) Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 216.

On trouve cette espèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silésie *(h)*, dans les forêts de Dantzic *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve aussi dans l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu-près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous

(g) Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(h) Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 214.

(i) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(k) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(l) Barrère, *Ornithol.* Class. III, gen. IV, sp. 1.

(m) *Britisch. Zoology*, pag. 61.

(n) *Fulvam aquilam Jovis nuntiam.* Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis.* Ovid. lib. V. — *Fulvusque tonantis armiger.* Claudian.

(o) Majores (aquilæ) *Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edoctæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *part. II, pag. 767.*

les autres animaux auxquels le grand froid eſt contraire, & qui par cette raiſon n'ont pu paſſer dans le nouveau.

L'aigle a pluſieurs convenances phyſiques & morales avec le lion; la force, & par conſéquent l'empire ſur les autres oiſeaux comme le lion ſur les quadrupèdes; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & mépriſent leurs inſultes; ce n'eſt qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle ſe détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange preſque jamais ſon gibier en entier, & il laiſſe comme le lion les débris & les reſtes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il ſoit, il ne ſe jette jamais ſur les cadavres. Il eſt encore ſolitaire comme le lion, habitant d'un déſert dont il défend l'entrée & l'uſage de la chaſſe à tous les autres oiſeaux; car il eſt peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils ſe tiennent aſſez loin les uns des autres pour que l'eſpace qu'ils ſe ſont départi leur fourniſſe une ample ſubſiſtance; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chaſſe. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur *(p)* que le lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout auſſi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam ſplendore intermicantem; qualem in leonum oculis conſpicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre; or, l'on ſait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainſi dire, nus en comparaiſon du lion: il en eſt de même du vautour, il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

pour le combat & la proie, ils ſont également ennemis de toute ſociété, également féroces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiſer qu'en les prenant tout petits. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dreſſer à la chaſſe un jeune aigle de cette eſpèce; il devient même dangereux pour ſon maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en ſervoit en Orient pour la chaſſe du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il eſt trop lourd pour pouvoir, ſans grande fatigue, le porter ſur le poing; jamais aſſez privé, aſſez doux, aſſez ſûr pour ne pas faire craindre ſes caprices ou ſes momens de colère à ſon maître; il a le bec & les ongles crochus & formidables; ſa figure répond à ſon naturel, indépendamment de ſes armes, il a le corps robuſte & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens bruſques & le vol très-rapide. C'eſt de tous les oiſeaux celui qui s'élève le plus haut, & c'eſt par cette raiſon que les Anciens ont appelé l'aigle, l'*oiſeau céleſte*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le meſſager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaiſon du vautour; il ne chaſſe donc qu'à vue; & lorſqu'il a ſaiſi ſa proie il rabat ſon vol comme pour en éprouver le poids, & la poſe à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de ſoupleſſe dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, ſur-tout lorſqu'il eſt chargé; il emporte aiſément les oies, les grues; il enlève auſſi les lièvres & même les petits agneaux,

(r) On prétend que les plumes de l'aigle ſont ſi rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiſeaux, elles les uſent par le frottement.

les

les chevreaux; & lorſqu'il attaque les faons & les veaux, c'eſt pour ſe raſſaſier ſur le lieu de leur ſang & de leur chair, & en emporter enſuite les lambeaux dans ſon *aire;* c'eſt ainſi qu'on appelle ſon nid, qui eſt en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiſeaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu ſec & inacceſſible. On aſſure que le même nid ſert à l'aigle pendant toute ſa vie; c'eſt réellement un ouvrage aſſez conſidérable pour n'être fait qu'une fois, & aſſez ſolide pour durer long-temps; il eſt conſtruit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou ſix pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traverſés par des branches ſouples recouvertes de pluſieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid eſt large de pluſieurs pieds & aſſez ferme, non-ſeulement pour ſoutenir l'aigle, ſa femelle & ſes petits, mais pour ſupporter encore le poids d'une grande quantité de vivres; il n'eſt point couvert par le haut & n'eſt abrité que par l'avancement des parties ſupérieures du rocher. La femelle dépoſe ſes œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve ſouvent d'inféconds, & il eſt rare de trouver trois aiglons dans un nid *(ſ)*, ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On

(ſ) Un ami m'a aſſuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, ſuſpendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornithologie de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'eſt qu'en général qu'il a dit que les oiſeaux de proie produiſoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syſt. nat. edit. x, *tome I, page 81.* Il eſt donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'eſpèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte eſt en effet de trois ou quatre œufs.

prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siécle, & l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile: cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, & que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, &c. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant & lamentable, & d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excrémens sont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiseaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter le passage

de Léon-l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'accordent à dire que cet oiſeau enlève non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & moleſtation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, *liv. II, page 56.*



L'AIGLE COMMUN (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 409.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun eſt moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle; elle eſt compoſée de deux variétés, l'aigle brun *(b)* & l'aigle noir *(c)*: Ariſtote ne les a pas diſtingués nommément, & il paroît les avoir réunis ſous le nom de Μελαινάετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raiſon de ſéparer cette eſpèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant

(a) En Grec, Αἐτὸς, Μελαινάετος; en Eſpagnol, *Aquila conocida;* en Allemand, *Adler, Arn, Aar;* en Suède, *Orn;* en Anglois, *Eagle.*

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I, planche 1.* — L'aigle. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 419. — *Aquila fulva ſeu chryſætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synopſ. avi.* page 6, n.° 2. — *Chryſætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol.* page 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chryſætos* à cet aigle qui eſt brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. — Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudſon, tome I, page 54.* — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I, page 1. Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche*, parce que cela fait confuſion avec le *Pygargue*, qui eſt le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome III, page 89.*

(c) Voyez la planche enluminée de Friſch, *numéro LXIX.* — L'aigle noir. Briſſon, *tome I, page 434.* — Voyez auſſi la deſcription de cet oiſeau dans Schwenckfeld, *page 218.* — Aigle noir. Belon, *Hiſtoire des oiſeaux*, page 92.

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *ſed viribus omnium præſtantiſſima* (præſtantior) *colit montes ac ſilvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus ſuos alit atque educit: pernix, concinna, polita, apta, intrepida, ſtrenua, liberalis, non invida eſt; modeſta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

toujours

toujours plus petit que le grand aigle; 2.° par les couleurs qui ſont conſtantes dans le grand aigle, & varient comme l'on voit dans l'aigle commun; 3.° par la voix, le grand aigle pouſſant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ſes petits dans ſon nid, les élève & les conduit enſuite dans leur jeuneſſe; au lieu que le grand aigle les chaſſe hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils ſont en état de voler.

Il me paroît qu'il eſt aiſé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux ſous une même eſpèce, ne forment pas en effet deux eſpèces différentes; il ſuffit pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer; ils ſont tous deux à peu près de la même grandeur; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée: tous deux ont peu de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes & les pieds également couverts & garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette, la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs; en ſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & dans la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſur-tout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences; c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appelée l'*aigle commun,* parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire,

a fait la même réduction sans l'indiquer; mais il me paroît que son traducteur, Théodore Gaza, l'avoit senti, car, il n'a pas traduit le mot Μελαινάετος par *aquila nigra*, mais par *aquila nigricans, pulla fulvia*, ce qui comprend les deux variétés de cette espèce qui toutes deux sont noirâtres, mais dont l'une est mêlée de plus de jaune que l'autre. Aristote, dont j'admire souvent l'exactitude, donne les noms & les surnoms des choses qu'il indique. Le surnom de cette espèce d'oiseau, dit-il, est Α'ετὸς λαγωφόνος: l'*aigle aux lièvres;* & en effet, quoique les autres aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'est sa chasse habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence: les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria, quasi valens viribus (e)*, à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse & plus répandue que celle du grand aigle: celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent: l'aigle commun au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f)*, en Savoie, en Suisse *(g)*, en Allemagne *(h)*, en Pologne *(i)*

(e) Melænaetos a grecis dicta, eademque Valeria. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; *voyez les notes ci-dessus.*

(g) Aquila alpina saxatilis. Gazoph. *Rup. Besler.* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria...... Colit silvas & montes. Hieme apud nos (in Silesiâ) maxime apparet. Schwenckfeld, *Avi. sil.* page 218 & 219. — Voyez aussi Klein, *Ordo Avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynski, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 42.

& en Écosse *(k)*; on le retrouve en Amérique à la baie de Hudson *(l)*.

(k) Sibbald. *Scot. illustr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'est-à-dire dans les terres voisines de la baie de Hudson), plusieurs autres oiseaux très-curieux quant à leurs forme & force : tel est, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui est à peu près de la grosseur d'un coq d'inde; sa couronne est aplatie, & il a le cou court, l'estomac large, les cuisses fortes, & les ailes fort longues & larges à proportion du corps; elles sont noirâtres sur le derrière, mais plus claires aux côtés : l'estomac est marqueté de blanc, les plumes des ailes noires; la queue étant fermée est blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui sont noires ou brunes: les cuisses sont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lesquelles on voit en certains endroits un duvet blanc : les jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en arrière; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis; Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche: au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appelé *aquila fulva chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* page 6. Willulghby, *Ornithol.* page 28; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère *(Ringtail Eagle)*, tandis qu'il n'est ni jaune *(fulvus)*, ni doré *(chrysætos)*, & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



LE
PETIT AIGLE (a).

LA troiſième eſpèce eſt l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle (b)*, & dont Ariſtote donne une notion exacte en diſant *(c)*, que c'eſt un oiſeau plaintif dont le plumage eſt tacheté, & qui eſt plus petit & moins fort que les autres aigles; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & ſes ailes ſont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure: on l'a appelé *aquila planga, aquila clanga,* aigle plaintif, aigle criard; & ces noms ont été bien appliqués, car il pouſſe continuellement des plaintes ou des cris lamentables; on l'a ſurnommé *anataria,* parce qu'il attaque les canards de préférence; & *morphna,* parce que ſon plumage qui eſt d'un brun obſcur eſt marqueté ſur les jambes & ſous les ailes de pluſieurs taches blanches, & qu'il a auſſi ſur la gorge une grande zone blanchâtre: c'eſt de tous les aigles celui qui s'apprivoiſe le

(a) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος; en Latin, *Aquila nævia;* en Allemand, *Stein adler, Gauſe aar;* en Anglois, *Roughfooted Eagle.*

(b) Voyez les planches enluminées de Friſch, *planche LXXI.* — L'aigle tacheté. Briſſon, *tome I, page 426.* — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tome I, page 214.* — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonſton, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiſeau la dénomination de *Morphno Congener;* & il me paroît que c'eſt mal-à-propos, puiſque ce même oiſeau eſt le vrai Morphnos des Grecs.

(c) *Alterum genus* (aquilæ) *magnitudine ſecundum & viribus; planga aut clanga nomine; ſaltus & convalles & lacus incolere ſolitum, cognomine anataria & morphna a maculâ pennæ quaſi næviam dixeris: cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Ariſtote, *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

plus

plus aiſément *(d)*; il eſt plus foible, moins fier & moins courageux que les autres; c'eſt celui que les Arabes ont appelé *zimiech (e)*, pour le diſtinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue eſt ſa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiſeaux & des rats *(f)*. L'eſpèce, quoique peu nombreuſe en chaque lieu, eſt répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en Aſie *(h)*, en Afrique où on la trouve juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(i)* dans ce continent; mais il ne paroît pas qu'elle ſoit en Amérique: car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai préſumé que l'oiſeau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de ſon plumage, eſt néanmoins un oiſeau d'eſpèce différente: ſi ce petit aigle qui eſt beaucoup plus docile, plus aiſé à apprivoiſer que

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, menſæ in plures horas inſidebat mihi a ſiniſtrâ, obſervans motum manûs dextræ litteras perarantis; permulcens aliquando ſuo capite mitram meam ſi titillabam ſub mento, tintinnabat clarâ voce: familiaris fuit aliis avibus in horto in ſpecie lavis, non niſi recenti carni bovinæ aſſuefacta. Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

(e) Il y a de deux eſpèces d'aigles; l'une eſt abſolument appelée *zummach*; l'autre eſt nommée *zemiech* . . . . L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle; l'aigle zemiech prend la grue & oiſeaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. 11.

(f) Mures ut gratum cibum devorare ſolet; aviculas etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzick: on le trouve auſſi, quoique rarement, dans les montagnes de Siléſie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

(h) On le trouve en Grèce, puiſqu'Ariſtote en fait mention: en Perſe, comme on le voit par le témoignage de Chardin; & en Arabie où il porte le nom de *zimiech*, ou *aigle foible.*

(i) On le trouve au cap de Bonne-eſpérance, car il me paroît que c'eſt le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui ſe jette principalement ſur les canards. Kolbe, *partie III, page 139.*

les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse; mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)*: d'ailleurs on voit par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles; savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, & semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse & plus fine, ne paroît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse; & l'on remarque qu'au printemps lorsque commence la

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi » des aigles dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse) : j'en ai vu vendre un cinq sous » par des paysans. Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier; ce vol est tout-à-fait » quelque chose de curieux & de fort admirable : la façon dont l'épervier abat l'aigle, c'est » qu'il vole au-dessus fort haut, fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui enfonce les » serres dans les flancs, & de ses ailes lui bat la tête en volant toujours : il arrive pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

ſaiſon des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en ſorte que ſi l'on veut les exercer à la chaſſe dans cette ſaiſon, on riſque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs deſirs en les purgeant aſſez violemment : on a auſſi obſervé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève enſuite en ligne droite, c'eſt ſigne qu'il médite ſa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant ſon paſt; mais s'il vole en tournoyant au-deſſus de ſon maître, ſans ſe trop éloigner, c'eſt ſigne d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dreſſé à la chaſſe, ſe jette ſouvent ſur les autours & autres moindres oiſeaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorſqu'il ne ſuit que ſon inſtinct; car, alors il ne les attaque pas comme proie, mais ſeulement pour leur en diſputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chaſſe ſeul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ſes œufs ou ſes petits; comme c'eſt la ſaiſon où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiſeaux, il pourvoit aiſément à ſa propre ſubſiſtance & à celle de ſa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroiſſent s'entendre pour la chaſſe; on les voit preſque toujours enſemble ou du moins à peu de diſtance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui ſont à portée de les obſerver, prétendent que l'un des deux bat les buiſſons, tandis que l'autre ſe tient ſur quelqu'arbre ou ſur quelque rocher pour ſaiſir le gibier au paſſage : ils s'élèvent ſouvent à une hauteur ſi grande qu'on les perd de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix ſe fait encore entendre très-diſtinctement, & leur cri reſſemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré ſa grande voracité, l'aigle peut ſe paſſer

long-temps de nourriture, ſur-tout dans l'état de captivité lorſqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiſeaux de l'eſpèce commune, pris dans un piége à renard, avoit paſſé cinq ſemaines entières ſans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout deſquels on le tua pour ne pas le laiſſer languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déſerts & les montagnes, il eſt rare d'en trouver dans celles des preſqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne ſont pas d'une grande étendue; ils habitent la terre-ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles ſont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que dans le temps où l'empereur Tibère ſe trouva dans cette île, un aigle vint ſe poſer ſur le toit de la maiſon où il étoit logé. Les aigles ne ſont en effet que paſſer dans les îles ſans s'y habituer, ſans y faire leur ponte; & lorſque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les îles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier.

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiſer dans une meilleure ſource que dans les Mémoires de M.[rs] de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'eſpèce commune *(l)*. Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés,

(l) Nota. Que quoique M.[rs] de l'Académie aient penſé que ces deux aigles qu'ils ont

qu'ils avoient une couleur iſabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont obſervé ſur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuſe par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'eſt à la plupart des oiſeaux qui ont le bec droit; que l'œſophage qui étoit fort large, s'élargiſſoit encore davantage au-deſſous pour former le ventricule ou eſtomac; que cet eſtomac n'étoit point un géſier dur, qu'il étoit ſouple & membraneux comme l'œſophage, & qu'il étoit ſeulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œſophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les inteſtins étoient petits comme dans les autres animaux qui ſe nourriſſent de chair; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux aſſez amples & de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la véſicule du fiel étoit grande, & de la groſſeur d'une groſſe châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaiſon de ceux des autres oiſeaux; que les teſticules du mâle n'étoient que de la groſſeur d'un pois & de couleur de chair tirant ſur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiſeaux *(m)*.

décrits & diſſéqués étoient de l'eſpèce du grand aigle *(chryſætos)*, il eſt aiſé de reconnoître par leur propre deſcription & en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande eſpèce, mais de l'eſpèce moyenne ou commune.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II*, article de l'*aigle*.

LE PYGARGUE (a).

Voyez les planches enluminées, n.º 411.

L'ESPÈCE du Pygargue me paroît être composée de trois variétés; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c)* & le *Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce *(e)*, & ne dit rien des variétés; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons *(hinulos)*, c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles sont, 1.º la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon; les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure; 2.º la

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla*, *hinularia*.

(b) Aquila albicilla. L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 427.* — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, pag. 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *planche LXX.* — Le petit aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 429.*

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, *tome I, page 1, planche 1.* — L'aigle à tête blanche. Brisson, *tome I, page 422.*

(e) Aquilarum plura sunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia a nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam sylvasque suis freta viribus petit; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc; 3.° la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche,* parce qu'il a en effet la queue blanche en deſſus & en deſſous dans toute ſon étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déſerts ni les hautes montagnes; les pygargues ſe tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne ſont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue eſt à peu près de la même groſſeur & de la même force, ſi même il n'eſt pas plus fort que l'aigle commun : il eſt au moins plus carnaſſier, plus féroce & moins attaché à ſes petits; car, il ne les nourrit pas long-temps; il les chaſſe hors du nid avant même qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir, & l'on prétend que ſans le ſecours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willulghby, & dans pluſieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de

(f) M. Linnæus dit que cet oiſeau ſe trouve dans toutes les forêts de la Suède . . . . . ; qu'il eſt de la grandeur d'une oie, & que la femelle eſt plus blanchâtre que le mâle.

(g) Quæ oſſifraga appellatur . . . . . . nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ; cum enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem . . . . pulli a parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque; ſed oſſifraga recipit eos benignè, & tuetur & alit dum, quantùm ſatis ſit, adoleſcant. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce ſentiment contre Nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpèces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils ſont aſſez forts pour ſe paſſer de tous ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid ; en ſorte que ſouvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter ; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils ſont ſouvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit ; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.

LE

LE
BALBUZARD (a).

LE Balbuzard *(pl. 414)*, eſt l'oiſeau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer (b)*, & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui ſignifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou craw eſt le cri du corbeau; c'eſt auſſi ſon nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot eſt reſté en Bourgogne parmi les payſans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du ſéjour des Anglois dans cette province, ſous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Geſner, qui le premier a dit que cet oiſeau étoit appelé *croſpeſcherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne; le vrai mot eſt *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'eſt ni *cros*, ni *crau*, mais *craw*, ou ſimplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout conſidérer, on doit dire que cet oiſeau n'eſt pas un aigle, quoiqu'il reſſemble plus aux aigles qu'aux autres oiſeaux de proie. D'abord il eſt bien plus petit *(c)*, il n'a ni le port,

(a) En Grec, Ἁλιάετος; en Latin, *Aquila marina;* en Italien, *Anguiſta piombina;* en Allemand, *Fiſch-adler* ou *Fiſch-ahr;* en Polonois, *Orzelmarsky;* en Anglois, *Baldbuzard;* en Bourgogne, *Craupêcherot.*

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique . . . . . L'aigle de mer. Briſſon, *tom. I, pag. 440, pl. XXXIV.* — *Balbuzardus anglorum.* Willulghby, *Ornithol. pag. 37.*

(c) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard: celui que M. Briſſon a décrit, & qui ſans doute étoit mâle, n'avoit

ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles ſont auſſi très-différentes, ainſi que ſes appétits, ne vivant guère que de poiſſon qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce qui prouve que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang juſqu'à ce qu'il aperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues &

qu'un pied ſept pouces de longueur juſqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds ſept pouces de vol: au lieu que la femelle décrite par M.rs de l'Académie des Sciences, ſous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps ſeul, & ſept pieds & demi de vol; cette différence eſt ſi grande qu'on pourroit douter que cet oiſeau décrit par M.rs de l'Académie fût le balbuzard ou *craupêcherot*, ſi l'on n'en étoit aſſuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici qu'il en dit: *Quintum (* aquilæ *) genus eſt quod haliætus, hoc eſt marina vocatur, cervice magnâ & craſſâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic ſæpius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut obſerver que les Grecs comprenoient tous les oiſeaux de proie qui volent de jour ſous les noms génériques de *aëtos, gyps* & *hierax*, c'eſt-à-dire, *aquila, vultur* & *accipiter;* aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en diſtinguoient peu par des noms ſpécifiques; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs eſt un Écrivain ſavant & exact, aſſure que l'*haliætus* & l'*oſſifraga* ne ſont que le même oiſeau, puiſqu'Ariſtote les diſtingue ſi nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus;* mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts si roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête grosse & épaisse. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas des jambes dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts & la peau qui recouvre la base du bec sont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds sont également séparés & dénués de membranes. C'est une erreur populaire que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre, & c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiseau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre semblable à celui d'une oie, ce qui est non-seulement faux, mais absurde & contre toute analogie; en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fausseté l'aient accréditée, & qu'Aldrovande nous

(e) Haliætus.... Victitat piscibus, majoribus anatibus, pes sinister subpalmatus. Linn. Syst. nat. edit. x, *tome I, page 91.*

diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion; car l'*haliætus* ou *balbuzard*, ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres méditerranées voiſines des rivières, des étangs & des autres eaux douces; il eſt peut-être plus commun en Bourgogne, qui eſt au centre de la France, que ſur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce eſt un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en ſont traverſées & environnées par la mer à d'aſſez petites diſtances, Ariſtote a obſervé dans ſon pays que ces oiſeaux pêcheurs cherchoient leur proie ſur les rivages de la mer, & par cette raiſon les a nommés *aigles de mer:* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suiſſe *(g)* & les autres pays éloignés de la mer où ils ſont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque afin de faire ſentir que j'ai eu d'autant plus de raiſon de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*,

(f) Hanc aquilam (haliætum) *nuper accepi a nobili Dom. Nicolas Zedlitz in ſchildan quam ſervitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero piſces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piſcium odorem ſpirabat . . . . . . non ſolum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & ſtagna Sileſiæ noſtræ degit & arboribus inſidens piſcibus inſidiatur.* Schwenckfeld, *Avi Sil.* pag. 217.

(g) Geſner dit que cet oiſeau ſe trouve en Suiſſe en pluſieurs endroits, & qu'il fait ſon nid dans certains rochers près des eaux ou dans des vallées profondes: il ajoute qu'on peut l'apprivoiſer & s'en ſervir dans la fauconnerie.

mer, & d'y ſubſtituer le nom ſpécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *(h)*. Ariſtote aſſure que cet oiſeau a la vue très-perçante *(i)*; il force, dit-il, ſes petits à regarder le ſoleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en ſupporter l'éclat; ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par pluſieurs autres Auteurs, & qu'on l'ait même généraliſé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le ſoleil; cette obſervation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me ſemble qu'Ariſtote, ſur le témoignage duquel ſeul le fait eſt fondé, n'étoit pas trop bien informé au ſujet des petits de cet oiſeau; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le ſoleil. Or nous ſommes aſſurés qu'il pond ſouvent quatre œufs & rarement moins de trois; que de plus il élève tous ſes petits. Au lieu d'habiter les rochers eſcarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il ſe tient plus volontiers dans les terres baſſes & marécageuſes, à portée des étangs & des lacs poiſſonneux; & il me paroît encore que c'eſt à l'*orfraie* ou *oſſifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliœtus* qu'il faut attribuer ce que dit Ariſtote de ſa chaſſe aux oiſeaux de mer *(k)*, car le balbuzard

(h) M. Salerne a fait une mépriſe en diſant que l'oiſeau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, eſt l'oſſifrague ou le grand aigle de mer; c'eſt au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais*, qui eſt le craupêcherot. *Voyez l'Ornithologie de M. Salerne, in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(i) At vero marina illa (aquila) *clariſſimâ oculorum acie eſt ac pullos adhuc implumes cogit adverſos intueri ſolem, percutit eum qui renitet & vertit ad ſolem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

(k) Vagatur hæc (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur ſingulas.* Ariſtot. lib. IX, cap. XXXIV.

pêche bien plus qu'il ne chaſſe, & je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la pourſuite des mouettes ou des autres oiſeaux de mer; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poiſſon. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiſeau n'ont trouvé que du poiſſon dans ſon eſtomac, & ſa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poiſſon, eſt un indice certain qu'il en fait au moins ſa nourriture habituelle; il eſt ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, ſe paſſer d'alimens pendant pluſieurs jours ſans en être incommodé ni paroître affoibli *(l)*. Il eſt auſſi moins fier & moins féroce que l'aigle ou le pygargue; & l'on prétend qu'on peut aſſez aiſément le dreſſer pour la pêche, comme l'on dreſſe les autres oiſeaux pour la chaſſe.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'eſpèce du balbuzard, eſt l'une des plus nombreuſes des grands oiſeaux de proie, & qu'elle eſt répandue aſſez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède juſqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & juſqu'en Nigritie *(m)*.

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.[rs] de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus*

(l) Captus aliquamdo haliætus a doctiſſimo quodam medico, moribus ſatis placidus viſus fuit ac tractabilis & famis patientiſſimus. Vixit dies ſeptem abſque omne cibo & quidem in altâ quiete.....Carnem oblatam recuſavit, piſces ſine dubio voraturus, ſi exhibiti fuiſſent, cum certò conſtaret eum hiſce vivere. Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

(m) Il me paroît que c'eſt au balbuzard qu'on doit rapporter le paſſage ſuivant: « on » nous fit remarquer quantité d'oiſeaux en Nigritie, entr'autres des aigles de deux ſortes; » dont l'une vit de proie de terre & l'autre de poiſſon; nous appelons celle-ci *nonnette,* parce » qu'elle a le plumage de couleur de l'habit d'une carmélite avec ſon ſcapulaire blanc. Leur vue ſurpaſſe en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres Naturalistes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau plus grand que M.[rs] de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter: car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles: le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps; je pense donc, avec M.[rs] de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliœtus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.[rs] de l'Académie n'ont remarqué des différences considérables que dans le foie qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cœcum* de la femelle qui sont aussi moins grands; dans la position de la rate qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, article de l'Aigle.*



L'ORFRAIE (a).

L'ORFRAIE, *Offifraga (pl. 112 & 415),* a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand aigle de mer (b).* Il eſt en effet à peu près auſſi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes; car, l'orfraie a juſqu'à trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que ſept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. Cet oiſeau eſt d'abord très-remarquable par ſa grandeur, & il eſt reconnoiſſable, 1.° par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend ſous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu.* L'orfraie ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poiſſonneuſes; il n'enlève que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas

(a) En Grec, Φήνης; en Latin, *Offifraga;* en Italien, *Aquilaſtro anguiſta barbata;* en Allemand, *Groſſer haſen ahr;* en Siléſie, *Skaſt;* en Polonois, *Orzel-Lomignat;* en Anglois, *Oſprey;* en vieux François, *Orfraye, Offraie, Freneau, Bris-os, Osfrague, Orfraie.* Les Anciens lui ont donné le nom d'*oſſifrague,* parce qu'ils avoient remarqué que cet oiſeau caſſoit avec ſon bec les os des animaux dont il fait ſa proie.

(b) Le grand aigle de mer. Briſſon, *tome I, page 437.* — Orfraie ou oſſifrague. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 140.*

qu'il

qu'il ne prenne auſſi du gibier; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. Ariſtote aſſure que non-ſeulement l'orfraie femelle ſoigne ſes petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chaſſés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait qui eſt aſſez ſingulier, qui a été répété par tous les Naturaliſtes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'eſt que cet oiſeau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit; & que par conſéquent on doit préſumer qu'il ſe trouveroit très-embarraſſé, s'il avoit à ſoigner & nourrir une nombreuſe famille; cependant, il n'y a guère de faits dans l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote qui ne ſoient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même pluſieurs, qui me paroiſſoient auſſi ſuſpects que celui-ci, & c'eſt ce qui me porte à recommander à ceux qui ſe trouveront à portée d'obſerver cet oiſeau, de tâcher de s'aſſurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, ſans aller chercher plus loin, qu'Ariſtote voyoit bien & diſoit vrai preſqu'en tout, c'eſt un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être conſtaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux léſés & obſcurcis par une eſpèce de nuage *(c)* : en conſéquence, il paroît que c'eſt la principale raiſon qui a déterminé Ariſtote à ſéparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiſeaux qui ne voient pas pendant le jour : à juger de ce fait par les réſultats, on le croiroit non-ſeulement

(c) Parum offifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læſos. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

ſuſpect, mais faux; car tous ceux qui ont obſervé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit aſſez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poiſſon, mais ils ne ſe ſont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour : au contraire, il viſe d'aſſez loin le poiſſon ſur lequel il veut fondre; il pourſuit vivement les oiſeaux dont il veut faire ſa proie, & quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'eſt plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles : cependant le reſpect qu'on doit à l'autorité du grand Philoſophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner ſcrupuleuſement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus obſervé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiſeaux eſt opaque & de couleur obſcure. Ainſi l'obſervation d'Ariſtote eſt bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'enſuit pas néceſſairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puiſque la lumière peut paſſer aiſément & abondamment par le petit cercle,

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod væa quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat : atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit . . . . . ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ad lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & ſubſtantiâ paulò craſſior ſit; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exactè pellucidam natura fabricata eſt; hoc ipſum viſûs detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos ſupernè operit. Aldrov. *Avi.* tome I, page 226.

parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face : cependant, comme je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux ; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide ; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles ; mais il est sûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le soir ; d'ailleurs en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même ; & que les résultats doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir : leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible comme celle du crépuscule ; elle devient

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, sur-tout la nuit. *Ornithol. page 6.*

au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reſte ronde en ſe rétréciſſant concentriquement dans les oiſeaux de nuit, dès que l'œil eſt frappé d'une forte lumière; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal, que parce qu'ils voient trop bien, puiſqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont beſoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière: à plus forte raiſon l'orfraie avec ſa taie ſur la pupille auroit beſoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compenſation à ce défaut; mais ce qui excuſe entièrement Ariſtote, d'avoir placé cet oiſeau avec les oiſeaux de nuit; c'eſt qu'en effet, il pêche & chaſſe la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus;* ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages; en ſorte que je ſuis porté à croire que ce Traité *de Mirabilibus,* n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les

les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondés ſur des préjugés populaires : nous pouvons en donner un exemple ſans ſortir du ſujet que nous traitons. L'on voit qu'Ariſtote déſigne & ſpécifie parfaitement l'eſpèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans ſon hiſtoire des animaux, puiſqu'il en fait la cinquième eſpèce de ſes aigles, à laquelle il donne des caractères très-diſtinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'eſt d'aucune eſpèce, ou plutôt ne fait pas une eſpèce : & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-ſeulement que les balbuzards *(haliæti)* n'ont point d'eſpèce, & qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes eſpèces ; mais encore que ce qui naît des balbuzards ne ſont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *deſquels orfraies naiſſent*, dit-il, *des petits vautours, leſquels*, ajoute-t-il encore, *produiſent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer (f)*. Que de faits incroyables ſont compris dans ce paſſage ! que de choſes abſurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il eſt permis ou poſſible, les limites des variations de la Nature, & en donnant à ce paſſage l'explication la moins défavorable, ſuppoſons, pour un inſtant, que les balbuzards ne ſoient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes eſpèces d'aigles, ils ſeront feconds, comme le ſont les métis de quelques autres oiſeaux, & produiront entr'eux des ſeconds métis qui pourront remonter à l'eſpèce de l'orfraie, ſi le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle : juſque-là les loix de la Nature ne ſe trouvent pas entièrement violées ; mais dire enſuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient

(f) *Haliæti ſuum genus non habent, ſed ex diverſo aquilarum coïtu naſcuntur: id quidem, quod ex iis natum eſt, in oſſifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant.* Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. III.

des petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables, à deux qui sont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre son semblable : il en est de même de chaque espèce d'aigle, & encore de même du balbuzard & de l'orfraie ; & les espèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent & se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particulièrement très-assurés que le mâle balbuzard produit avec sa femelle des petits semblables à lui, & que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie : il en seroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis ; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération, & il résulteroit de l'autre mélange une orfraie ; parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux; car quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant près d'une

moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes, en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés ; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre *(g)*; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus ; au lieu que dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant

(g) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesans, d'un blanc-sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord : j'envoyai les deux œufs à M. de Reaumur ; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour.... Le faucon de marais *(balbuzard)* habite parmi les roseaux, le long des eaux ; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires ; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces: de même on trouve des balbusards, tels que celui qu'ont décrit M.[rs] de l'Académie, qui sont beaucoup plus grands & plus gros que les autres; & en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue: on la trouve presque partout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale *(h)*.

(h) Nota. Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant: « il » y a encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur langue *sondaqua;* elles font ordinai- » rement leurs nids sur le *bord des eaux* ou de quelqu'autre précipice, tout au-dessus des » plus *hauts arbres* ou *rochers*, de sorte qu'elles sont fort difficiles à avoir: nous en déni- » chames néanmoins plusieurs nids; mais nous n'y trouvames pas plus d'un ou deux aiglons: » j'en pensois nourrir quelques-uns lorsque nous étions sur le chemin des Hurons à Québec; » mais tant pour être trop lourds à porter, que pour ne pouvoir fournir au *poisson* qu'il » leur falloit, n'ayant autre chose à leur donner, nous en fimes chaudière & nous les trouvames fort bons; car ils étoient encore jeunes & tendres ». *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.*

LE

LE

JEAN-LE-BLANC (a).

J'AI eu cet oiseau vivant *(planche 413)*, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure; ses ailes lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue : la tête, le dessus du cou, le dos & le croupion étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue ; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtés étoient blancs, variés de taches

(a) Jean-le-Blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oís.* pag. 103; fig. pag. 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 443. — Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne*, page 24. . . . . Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c.* . . . . *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui ont cru que cet oiseau étoit le pygargue; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes tranſverſales plus brunes ſur la queue; la membrane qui couvre la baſe du bec eſt d'un bleu ſale; c'eſt-là que ſont placées les narines. L'iris des yeux eſt d'un beau jaune-citron ou de couleur de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans ſa jeuneſſe, & ſont devenus jaunes, ainſi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroiſſoit rougeâtre; en ſorte que l'apparence du tout, vu de loin, ſembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiſeau peſoit trois livres ſept onces après avoir mangé; & trois livres quatre onces, lorſqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ſes jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros, relativement à la grandeur, que ne l'eſt celui de l'aigle ou du pygargue: il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps preſqu'auſſi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds & demi de longueur, & plus de ſept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc ſe rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas comme celui-ci les pieds bleus; il a auſſi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles; ainſi quoiqu'il paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'eſt pas moins d'une eſpèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient auſſi de la buſe par la diſpoſition des couleurs

du plumage, & par un caractère qui m'a ſouvent frappé; c'eſt que dans de certaines attitudes, & ſur-tout, vu de face, il reſſembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſembloit à la buſe. Cette même remarque a été faite par mon Deſſinateur, & par quelques autres perſonnes; & il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe; en ſorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiſeaux.

Il m'a paru que cet oiſeau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le ſoleil: il couroit aſſez vîte lorſqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ſes ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas abſolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant pluſieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, ſans qu'il en ait paru incommodé. On le nourriſſoit avec de la viande crue & ſaignante; mais en le faiſant jeûner, il mangeoit auſſi de la viande cuite: il déchiroit avec ſon bec la chair qu'on lui préſentoit, & il en avaloit d'aſſez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais en ſe mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution qu'un acte auſſi ſimple ne paroît en exiger. On laiſſoit à ſa portée un vaſe rempli d'eau: il commençoit par regarder de tous côtés fixement & long-temps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul, enſuite il s'approchoit du vaſe, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des héſitations, il plongeoit

ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire. Cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec, & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte : cependant, le jean-le-blanc ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car, pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter ; il avoit même une petite expreſſion de contentement Cŏ.... Cŏ, lorſqu'on lui donnoit à manger ; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiſeaux de proie *(b)*.

Il eſt

(b) Nota. Voici la note que m'a donnée ſur cet oiſeau l'homme que j'ai chargé du ſoin de mes volières. « Ayant préſenté au jean-le-blanc différens alimens, comme du pain, du » fromage, des raiſins, de la pomme, &c..... il n'a voulu manger d'aucun, quoiqu'il » jeûnât depuis vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire jeûner trois jours de plus, & » au bout de ce temps il a également refuſé ces alimens; en ſorte qu'on peut aſſûrer qu'il » ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il reſſente : je lui ai auſſi préſenté des vers » qu'il a conſtamment refuſés; car lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il « l'eût déjà avalé preſque à moitié : il ſe jetoit avec avidité ſur les mulots & les ſouris que » je lui donnois, il les avaloit ſans leur donner un ſeul coup de bec ; je me ſuis aperçu » que lorſqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou ſeulement une groſſe, il paroiſſoit avoir » un air plus inquiet, comme s'il eût reſſenti quelque douleur; il avoit alors la tête moins » libre & plus enfoncée qu'à l'ordinaire; il reſtoit cinq ou ſix minutes dans cet état, » ſans s'occuper d'autre choſe; car il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait ordinai- » rement, & je crois même qu'on auroit pu l'approcher ſans qu'il ſe fût retourné, tant il » étoit ſérieuſement occupé de la digeſtion des ſouris qu'il venoit d'avaler : je lui ai préſenté » des grenouilles & des petits poiſſons; il a toujours refuſé les poiſſons & mangé les gre- » nouilles par demi-douzaines, & quelquefois davantage ; mais il ne les avale pas tout » entières comme les ſouris, il les ſaiſit d'abord avec ſes ongles & les dépèce avant de les » manger :

Il est très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoissent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion & de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle est presque toute grise, & n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion; elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse & plus pesante que le mâle : elle fait son nid presqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt & de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise *(d)* : le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & sur-tout les

manger : je l'ai fait jeûner pendant trois jours, en ne lui donnant que du poisson crud; « il l'a toujours refusé : j'ai observé qu'il rendoit les peaux des souris en petites pelotes « longues d'environ un pouce; & en les faisant tremper dans de l'eau chaude, j'ai reconnu « qu'il n'y avoit que le poil & la peau de la souris, sans aucun os, & j'ai trouvé dans « quelques-unes de ces pelotes des grains de fer fondu & quelques autres parcelles de « charbon ».

(c) Les habitans des villages connoissent un oiseau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc;* car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

..... Ce jean-le-blanc assaut les poules des villages & prend les oiseaux & connins; car aussi est-il hardi : il fait grande destruction des perdrix & mange les petits oiseaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, somme qu'il n'y a païsan qui ne le connoisse. *Idem, ibidem.*

(d) Ornithologie de Salerne, *pages 23 & 24.*

hameaux & les fermes: il ſaiſit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés; & lorſque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres oiſeaux: il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiſeaux & ſur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol eſt peſant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur: on les voit toujours voler bas *(e)*, & ſaiſir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri eſt une eſpèce de ſiflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement: ils ne chaſſent guère que le matin & le ſoir, & ils ſe repoſent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette eſpèce, car Belon donne la deſcription d'un ſecond oiſeau « qui eſt, dit-il *(f)*, » encore une autre eſpèce d'oiſeau ſaint-martin, ſemblablement » nommé *blanche-queue*, de même eſpèce que le ſuſdit jean- » le-blanc, & qui reſſemble au milan royal, de ſi près, qu'on » n'y trouveroit aucune différence, ſi ce n'étoit qu'il eſt plus » petit & plus blanc deſſous le ventre, ayant les plumes qui » touchent le croupion en la queue, tant deſſus que deſſous de couleur blanche ». Ces reſſemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus eſſentielle, qui eſt d'avoir les jambes longues, indiquent ſeulement que cette eſpèce eſt voiſine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en diffère conſidérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce ſoit une variété du jean-le-blanc; &

(e) Quiconque le regarde voler, adviſe en lui la ſemblance d'un héron en l'air; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme pluſieurs autres oiſeaux de proie, mais vole le plus ſouvent bas contre terre, & principalement ſoir & matin. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

nous avons reconnu que c'eſt le même oiſeau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la ſuite ſous le nom d'oiſeau *ſaint-martin*, parce qu'il ne reſſemble en rien au lanier.

Au reſte, le jean-le-blanc qui eſt très-commun en France, eſt néanmoins aſſez rare par-tout ailleurs, puiſqu'aucun des Naturaliſtes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon; & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir m'étendre ſur les faits particuliers de l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe *(g)*, en diſant que cet oiſeau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules*: c'eſt ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au ringtail & au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiſeau; mais il auroit dû comparer les deſcriptions des Auteurs précédens, & il auroit aiſément reconnu que ce ſont des oiſeaux d'eſpèces différentes: d'autres Naturaliſtes ont pris l'oiſeau appelé par

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri; Raii, ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche;* & le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules;* il diffère des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède: il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſur-tout en Sologne où il fait ſon nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles. Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota.* Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo*, & que M. Briſſon appelle *faucon à collier*.

M. Edwards, *Blue-hawk*, épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h)*, ou déchireur de poules, quoique ce ſoient encore des oiſeaux d'eſpèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui eſt un des plus obſcurs de l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux de proie.

On ſait qu'on peut les diviſer en deux ordres, dont le premier n'eſt compoſé que des oiſeaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c...... Et le ſecond contient les oiſeaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buſes, &c...... Entre ces deux ordres ſi différens par le naturel & les mœurs, il ſe trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques eſpèces qui tiennent aux deux ordres enſemble, & qui participent au naturel des oiſeaux nobles & des oiſeaux ignobles; ces eſpèces intermédiaires ſont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'hiſtoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buſe; 2.° celle de l'oiſeau ſaint-martin, que M.rs Briſſon & Friſch ont appelé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buſe, que du faucon ou du lanier; 3.° celle de la ſoubuſe, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'eſpèce, ayant pris un autre oiſeau pour le mâle de la ſoubuſe dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules) : ce ſont les mêmes oiſeaux que M. Briſſon a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buſe que du faucon ou de l'aigle. Ces trois eſpèces, & ſur-tout la dernière, ont donc été ou

(h) *Britiſch. Zoology. pag. 67.*

méconnues

méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.rs Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par les indications d'Aldrovande *(i)*, sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie est bonne & très-complette, sur-tout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

(i) Laniarius. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) Milvus albus, Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 367.

(l) Pygargi secundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.

OISEAUX ÉTRANGERS Qui ont rapport aux AIGLES & BALBUZARDS.

I.

L'OISEAU des grandes Indes *(pl. 416)*, dont M. Briſſon a donné une deſcription exacte *(a)*, ſous le nom d'*aigle de Pondichéri.* Nous obſerverons ſeulement que par ſa ſeule petiteſſe, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puiſqu'il eſt de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il reſſemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la baſe du bec, & qui eſt d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : ſon bec cendré à ſon origine, & d'un jaune pâle à ſon bout, ſemble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues; & ces différences indiquent aſſez que cet oiſeau eſt d'une eſpèce particulière : c'eſt vraiſemblablement l'oiſeau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puiſque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b)*;

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV.* Briſſon. *Ornith.* tom. I, pag. 450.

(b) L'aigle Malabare eſt également beau & rare, ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſont couverts de plumes très-blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les ailes que deſſus; les ſix premières plumes de l'aile ſont noires au bout, la peau autour du bec eſt bleuâtre, le bout du bec eſt jaune, tirant ſur le vert; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs : cet animal a le regard perçant, il eſt de la groſſeur d'un faucon : c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornith. de Salerne*, page 8.

mais c'eſt plutôt par la beauté de ſon plumage, que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit ſous le nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Breſil, & que Fernandès a indiqué par le nom *yſquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique : c'eſt celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orénoque (f)* : les Anglois ont adopté cette dénomination *(g)*, & l'appellent *arenoko-eagle* : il eſt un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de

(c) L'aigle hupé du Breſil. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 446.

(d) *Urutaurana* (Braſilienſibus), *&* *urutari-cuquichu-cariri.* Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 203.

(e) *Yſquauthli.* Fernandès, *Hiſt. nat. nov. Hiſp.* pag. 34.

(f) Il paſſe aſſez ſouvent de la terre-ferme aux îles Antilles une ſorte de gros oiſeau, qui doit tenir le premier rang entre les oiſeaux de proie de l'Amérique : les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orénoque*, à cauſe qu'il eſt de la groſſeur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiſeau, qui n'eſt que paſſager en cette île, ſe voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui eſt arroſée de la grande rivière d'Orénoque; tout ſon plumage eſt d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités de ſes ailes & de ſa queue ſont bordées de jaune : il a les yeux vifs & perçans; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la peſanteur de ſon corps : il ſe repaît d'autres oiſeaux ſur leſquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale...... il attaque les arras, les perroquets...... on a remarqué qu'il ne ſe jette pas ſur ſon gibier tandis qu'il eſt à terre ou qu'il eſt poſé ſur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'eſſor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hiſt. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, *pages 30 & 31.*

(g) *Voyez* Browne, *Hiſt. nat. of Jamaïca*, pag. 471.

ſon plumage; mais il a pour caractères propres & ſpécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées ſur le ſommet de la tête, & qu'il peut baiſſer ou relever à ſa volonté; les jambes couvertes juſqu'aux pieds de plumes blanches & noires, poſées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la baſe du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs: ces différences ſont ſuffiſantes pour ſéparer cet oiſeau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette eſpèce, l'oiſeau que Garcillaſſo appelle *aigle du Pérou (h)*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Eſpagne.

Il en eſt de même de l'oiſeau des côtes occidentales de l'Afrique *(i)*, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente deſcription ſous le nom d'*eagle-crowned, aigle hupé*, qui me paroît être de la même eſpèce, ou d'une eſpèce très-voiſine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la deſcription de M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger *(k)*.

La

(h) Hiſtoire naturelle des Incas, *tome II, page 274.*

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Briſſon, *Ornithol.* tom. I, pag. 448.

(k) Cet oiſeau, dit M. Edwards, eſt d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui ſe voient en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines ſont placées, eſt d'un brun obſcur; les coins de l'ouverture du bec ſont fendus aſſez avant juſque ſous les yeux, & ſont jaunâtres; l'iris des yeux eſt d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge ſont couverts de plumes blanches, parſemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, ſont d'un brun

O foncé,

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont aussi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre, les jambes jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la distribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui

foncé, tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes* sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes sont blancs, la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif; il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. 1, pag. 31 & 32, *planche enluminée 224*.

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiseaux de proie.

ne peut être mis en comparaiſon, avec toutes les reſſemblances que nous venons d'indiquer; ainſi, je crois être bien fondé à regarder cet oiſeau des côtes d'Afrique, comme étant de la même eſpèce que celui du Breſil; en ſorte que l'aigle hupé du Breſil, l'Aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce d'oiſeau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

I I I.

L'OISEAU du Breſil *(l)*, indiqué par Marcgrave ſous le nom *urubitinga (m)*, qui vraiſemblablement eſt d'une eſpèce différente du précédent, puiſqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur, celui-ci eſt d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre eſt d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites ſur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes juſqu'au talon.

I V.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique (pl. 417)*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliſte, & qui ſe trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que ſeize à dix-huit pouces de longueur; & il eſt remarquable, même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a ſous la gorge & ſous le cou : on pourroit croire à cauſe de ſa petiteſſe qu'il

(l) L'aigle du Breſil. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 445.

(m) Urubitinga Braſilienſibus. Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 214.

ſeroit du genre des éperviers ou des faucons; mais la forme de ſon bec, qui eſt droit à ſon inſertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque diſtance de ſon origine, nous a déterminé à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample deſcription, parce que la planche enluminée repréſente aſſez ſes autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre *(n)*, & qui eſt très-vraiſemblablement le même que celui qui nous eſt indiqué par Cateſby ſous le nom de *fishing-hawk (o)*, épervier-pêcheur de la Caroline; il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un autour, avec le corps plus alongé: ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure; il a l'iris des yeux jaune; la peau qui couvre la baſe du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle & les ongles noirs, & preſque tous auſſi longs les uns que les autres: tout le deſſus du corps, des ailes & de la queue eſt d'un brun foncé; tout le deſſous du corps, des ailes & de la queue eſt blanc; les plumes des jambes ſont blanches, courtes & appliquées de très-près ſur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, eſt tout ſemblable au mansfeni, hormis qu'il a les plumes du « ventre blanches, & celles du deſſus de la tête noires; ſes « griffes ſont un peu plus petites: ce pêcheur eſt un vrai « voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la « terre qu'aux oiſeaux de l'air, mais ſeulement aux poiſſons «

(n) Hiſt. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 253.*

(o) Fishing-Hawk. Cateſby, *tome I, page 2, planche 11, avec une figure coloriée.*

» qu'il épie de dessus une branche ou une pointe de roc ; & » les voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les » enlevant avec ses griffes, & les va manger sur un rocher : » quoiqu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, ils ne laissent » pas de le poursuivre & de s'attrouper, & de le becqueter » jusqu'à ce qu'il change de quartier. Les enfans des Sauvages » les élèvent étant petits, & s'en servent à la pêche par plaisir seulement, car ils ne rapportent jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre, n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption : mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard ; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu près de la même couleur, & il a, comme lui l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

VI.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *Mansfeni,* & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle *(nisus)* : le *mansfeni,* dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est guère plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes : quoiqu'il soit si bien

bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiſeaux qui n'ont point de défenſe, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit auſſi de ſerpens & de petits lézards : il ſe perche ordinairement ſur les arbres les plus élevés : les plumes ſont ſi fortes & ſi ſerrées, que ſi en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de priſe pour pénétrer; la chair en eſt un peu plus noire, mais elle ne laiſſe pas d'être excellente. *Hiſtoire des Antilles, tome II, page 252.*



LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiſeaux de proie, non parce qu'ils ſont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils ſont plus généreux, c'eſt-à-dire moins baſſement cruels; leurs mœurs ſont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'inſtinct de la baſſe gourmandiſe & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'aſſouvir ſur les morts. L'aigle attaque ſes ennemis ou ſes victimes corps à corps; ſeul il les pourſuit, les combat, les ſaiſit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de réſiſtance, ſe réuniſſent en troupes comme de lâches aſſaſſins, & ſont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiſeaux de carnage que des oiſeaux de proie; car dans ce genre il n'y a qu'eux qui ſe mettent en nombre & pluſieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent ſur les cadavres au point de les déchiqueter juſqu'aux os; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repouſſer: les éperviers, les faucons & juſqu'aux plus petits oiſeaux montrent plus de courage, car ils chaſſent ſeuls, & preſque tous dédaignent la chair morte, & refuſent celle qui eſt corrompue: dans les oiſeaux comparés aux quadrupèdes, le vautour ſemble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandiſe du chacal, qui ſe met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la nobleſſe, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord diſtinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la ſimple inſpection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou auſſi preſque nu, couvert d'un ſimple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant preſque demi-circulaires, parce qu'ils ſe tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'eſpèce de duvet fin qui tapiſſe l'intérieur de leurs ailes, & qui ne ſe trouve pas dans les autres oiſeaux de proie; à la partie du deſſous de la gorge qui eſt plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui ſe tient fièrement droit, & preſque perpendiculairement ſur ſes pieds; au lieu que le vautour dont la ſituation eſt à demi horizontale, ſemble marquer la baſſeſſe de ſon caractère par la poſition inclinée de ſon corps : on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils ſont preſque les ſeuls oiſeaux de proie qui volent en nombre, c'eſt-à-dire plus de deux enſemble; & auſſi parce qu'ils ont le vol peſant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'eſſayer & de s'efforcer à trois ou quatre repriſes, avant de pouvoir prendre leur plein eſſor *(a)*.

(a) Nota. M. Ray & M. Salerne, qui n'a fait preſque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractériſtiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne ſe recourbe pas immédiatement à ſa naiſſance & ſe maintient droit juſqu'à deux pouces de diſtance de ſon origine; mais je dois obſerver que ce caractère n'eſt pas bien indiqué, car le bec des aigles ne ſe recourbe pas non plus dès ſa naiſſance, il ſe maintient d'abord droit, & la ſeule différence eſt que dans le vautour cettepartie droite du bec eſt plus longue que dans l'aigle; d'autres Naturaliſtes donnent auſſi comme différence caractériſtique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces; savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil, *urutaurana;* 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubitinga;* 4.° celui que nous avons appelé le *petit aigle de l'Amérique;* 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique,* n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs; quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.

caractère est équivoque & n'appartient pas à toutes les espèces de vautours; le griffon qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si rentré en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou & à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

LE

PERCNOPTÈRE (a).

J'AI adopté ce nom, tiré du Grec pour distinguer cet oiseau *(pl. 426),* de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre

(a) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* — Le Vautour des Alpes. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 464.

le

le ſentiment des Anciens, il ſera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiſeaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Ariſtote *(b)*, qui l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il eſt plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes bonnes qualités; ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres: il a auſſi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire, couvert comme la tête d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre; le bec & la peau nue qui en recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre; le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée; les ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles: il eſt de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe, & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche: en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & de deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive: il a le jabot proéminent; &

(b) Nota. Ariſtote en fait la quatrième eſpèce de ſes aigles, ſous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne enſuite pour ſurnom Υπάετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *ſubaquila;* mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont penſé qu'on devoit lire Γυπάετος au lieu de Υπάετος, c'eſt-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *ſubaquila:* ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiſeau.

lorſqu'il eſt à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)* : enfin il ne reſſemble à l'aigle que par la grandeur, car il ſurpaſſe l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la groſſeur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'eſpèce du percnoptère paroît être plus rare que celle des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en aſſez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-ſeulement à cette eſpèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiſeaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.[rs] de l'Académie des Siences ont donné à cet oiſeau pour le diſtinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturaliſtes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour jaune (c)*, le *vautour fauve (d)* ; & comme aucune de ces dénominations n'eſt univoque ni exacte, nous avons préféré le nom ſimple de griffon. Cet oiſeau eſt encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure ; le corps plus gros & plus long que le grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le

(a) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, page 209, avec une aſſez bonne figure.*

(b) Vultur ruber ſeu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Pruſſiâ. Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 430.

(c) Vultur fulvus noſter, Bœtico Bellonii congener. Willulgh. *Ornith.* pag. 36 ; & Ray, *Synopſ. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Briſſon, *Ornithol.* tom. I, pag. 462.

cou qui a ſept pouces de longueur ; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches ; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui ſont une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles ; le cou eſt preſqu'entièrement dénué de plumes ; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé ; le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu ; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère ; la peau du corps qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre ; les plus grandes plumes de l'aile ont juſqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence : les ongles ſont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit M.rs de l'Académie des Sciences, que le griffon eſt en effet le grand vautour d'Ariſtote *(e)*; mais comme ils ne donnent aucune raiſon de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Ariſtote ne faiſant que deux eſpèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)*; il paroîtroit,

(e) Il ſe peut faire que l'oiſeau que nous décrivons, *qui eſt le grand vautour d'Ariſtote*, eſt vulgairement appelé *griffon*, parce que c'eſt un oiſeau fort grand, &c. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, partie III, page 59.*

(f) *Vulturum duo genera ſunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. 3.

dis-je, que ce genre de vautour eſt compoſé de plus d'une eſpèce, que l'on peut également y rapporter; car, il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'eſpèce en particulier, & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raiſon, que le griffon fût le même que ſon grand vautour; le vautour commun, qui eſt tout auſſi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroît être également pris pour ce grand vautour; en ſorte qu'on doit penſer que M.rs de l'Académie des Sciences ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une choſe auſſi équivoque & auſſi douteuſe, ſans avoir même indiqué la raiſon ou le fondement de leur aſſertion, qui ne peut ſe trouver vraie que par haſard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaiſons qu'ils n'avoient pas faites: j'ai tâché d'y ſuppléer, & voici les raiſons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon eſt en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'eſpèce du griffon eſt compoſée de deux variétés; la première, qui a été appelée *vautour fauve (g)*; & la ſeconde, *vautour doré* par les Naturaliſtes *(h)*. Les différences entre ces deux oiſeaux dont le premier eſt le griffon, ne ſont pas aſſez grandes pour en faire deux eſpèces diſtinctes & ſéparées, car, tous deux ſont de la même grandeur, & en général à peu près de la même couleur: tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui ſont très-longues *(i)*, & par ce caractère qui

(g) Le Vautour fauve. Briſſon, *tome I, page 462.*

(h) Vultur aureus Alberti magni, Geſneri, Raii, Willulghbei, Klein, *Ord. avium.* pag. 43, n.° 1. — *Vultur bæticus ſive caſtaneus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 273. — Le Vautour doré. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 458.

(i) Nota. M. Briſſon donne à ſon vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de

qui leur eſt commun, ils diffèrent des autres vautours : ces reſſemblances ont même frappé d'autres Naturaliſtes avant moi *(k)*, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré : je ſuis même très-porté à croire que l'oiſeau indiqué par Belon, ſous le nom de *vautour noir*, eſt encore de la même eſpèce que le griffon & le vautour doré ; car ce vautour noir eſt de la même grandeur, & a le dos & les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or en réuniſſant en une ſeule eſpèce ces trois variétés, le griffon ſera le moins rare des grands vautours, & celui par conſéquent qu'Ariſtote aura principalement indiqué : & ce qui rend cette préſomption encore plus vraiſemblable, c'eſt que, ſelon Belon, ce grand vautour noir ſe trouve fréquemment en Égypte, en Arabie & dans les îles de l'Archipel ; & que dès-lors il doit être aſſez commun en Grèce. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'on peut réduire les grands vautours qui ſe trouvent en Europe à quatre eſpèces ; ſavoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, & le vautour hupé, qui diffèrent aſſez les uns des autres pour faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.

M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux griffons femelles, ont très-bien obſervé que le bec eſt plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé ; qu'il n'eſt noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre ; que la mandibule ſupérieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté ; que ces rainures retiennent les

de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce ſoit le même oiſeau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaiſon des ailes.

(k) Vultur fulvus bœtico congener. Ray, *Synopſ. avi.* pag. 10, n.° 7 ; & Willulghby, *Ornithol.* page 36.

bords tranchans de la mandibule inférieure lorſque le bec eſt fermé; que vers le bout du bec il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle ſont deux petits trous par où les canaux ſalivaires ſe déchargent; que dans la baſe du bec ſont les trous des narines, longs de ſix lignes ſur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiſeau; que la langue eſt dure & cartilagineuſe, faiſant par le bout comme un demi-canal, & ſes deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reſte de la langue, qui fait comme une ſcie composée de pointes tournées vers le goſier; que l'œſophage ſe dilate vers le bas, & forme une groſſe boſſe qui prend un peu au-deſſous du rétréciſſement de l'œſophage; que cette boſſe n'eſt différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle eſt parſemée d'une grande quantité de vaiſſeaux fort viſibles, à cauſe que la membrane de cette poche eſt fort blanche & fort tranſparente *(l)*; que le géſier n'eſt ni auſſi dur, ni auſſi épais qu'il l'eſt dans les gallinacées, & que ſa partie charnue n'eſt pas rouge comme aux géſiers des autres oiſeaux, mais blanche comme ſont les autres ventricules; que les inteſtins & les *cæcum* ſont petits comme dans les autres oiſeaux de proie; qu'enfin l'ovaire eſt à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit droit & égal, ainſi qu'il l'eſt dans pluſieurs autres oiſeaux *(m)*.

(l) Nota. Il paroîtroit par ce que diſent ici M.rs de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me ſuis aſſuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une boſſe & un grand élargiſſement dans cette partie de l'œſophage qui ſoulève la peau du creux & le remplit lorſque l'animal eſt bien repu.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article* du Griffon.

Si nous comparons ces obſervations ſur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomiſtes de l'Académie ont faites ſur les aigles, nous remarquerons aiſément que quoique les vautours ſe nourriſſent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui ſervent à la digeſtion, & qu'ils ſont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiſeaux qui ſe nourriſſent de grain, puiſqu'ils ont un jabot & un eſtomac qu'on peut regarder comme un demi-géſier, par ſon épaiſſeur à la partie du fond: en ſorte que les vautours paroiſſent être conformés non-ſeulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

LE VAUTOUR
OU
GRAND VAUTOUR (a).

LE Vautour ſimplement dit ou le grand Vautour, *(pl. 425)* eſt l'oiſeau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré (b)*, & que la plupart des Naturaliſtes après lui, ont auſſi nommé *vautour cendré (c)*, quoiqu'il ſoit beaucoup plus noir que cendré: il eſt plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'eſt pas difficile de le

(a) Vautour, en Arabe, *Rachan* ou *Rocham;* en Grec, Γύψ; en Latin, *Vultur;* en Eſpagnol, *Buyetre;* en Italien, *Avoltorio;* en Allemand, *Gyr* ou *Geir* ou *Geier;* en Polonois, *Sep;* en Anglois, *Geir* ou *Vulture.* — Le Vautour. Briſſon, *tome I, page 453.*

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 83, avec une figure.*

(c) Vultur cinereus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 235 & 271. — Ray, *Synopſ. avi.* pag. 9, n.° 1. — Willulghby, *Ornithol.* pag. 35, n.° 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomast.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 430.

diſtinguer, 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, qui eſt de la même couleur que celle des plumes du dos; 2.° par une eſpèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches juſqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un aſſez large eſpace d'une couleur noire, & au-deſſous duquel il ſe trouve un collier étroit & blanc; 3.° par les pieds qui ſont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds ſont jaunâtres ou blanchâtres; & enfin par les doigts qui ſont jaunes, tandis que ceux du griffon ſont bruns ou cendrés.

LE VAUTOUR À AIGRETTES (a).

CE Vautour qui eſt moins grand que les trois premiers, l'eſt cependant encore aſſez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Geſner *(b)*, qui de tous les Naturaliſtes eſt le ſeul qui ait vu pluſieurs de ces oiſeaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *haſengeier (vautour aux lièvres)*, a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorſqu'il eſt en repos, à terre ou perché, il redreſſe les plumes de la tête qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de ſix pieds de vol ou d'envergure; il marche bien &

(a) Le vautour hupé. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 460.

(b) Geſner. *Avi.* pag. 782.

fait

fait des pas de quinze pouces d'étendue : il pourſuit les oiſeaux de toute eſpèce, & il en fait ſa proie; il chaſſe auſſi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poiſſon : il eſt d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiſer ; non-ſeulement il pourſuit ſa proie au vol en s'élançant du ſommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la courſe; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaiſſes & déſertes ſur les arbres les plus élevés ; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très-vorace, il peut ſupporter l'abſtinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiſeaux en Alſace au mois de janvier 1513, & l'année ſuivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit conſtruit ſur un gros chêne très-élevé, à quelque diſtance de la ville de Miſen.

Tous les grands vautours, c'eſt-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produiſent qu'en petit nombre & une ſeule fois l'année. Ariſtote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)* : ils font leurs nids dans des lieux ſi hauts & d'un accès ſi difficile, qu'il eſt très-rare d'en trouver : ce n'eſt que dans les montagnes élevées & déſertes que l'on doit les chercher *(d)*; les vautours

(c) Rupibus inacceſſis parit, neque locorum plurium incola avis hæc eſt, edit non plus quam unum aut duo complurimum. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. 11.

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voiſines de la mer, ne bâtiſſent pas leurs nids ſur des arbres, mais contre des rochers eſcarpés & dans des lieux inacceſſibles, de ſorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorſqu'on eſt ſur un vaiſſeau. *Voyez les Obſervations de Belon, depuis la page 10 juſqu'à 14.*—Dapper dit la même choſe, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme ſe laiſſe gliſſer le long de la corde, en deſcendant juſqu'au nid de l'oiſeau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'enſuite on

habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles; ils sont moins communs dans le nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà; puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède *(e)*, ne fait aucune mention des vautours: cependant nous parlerons dans l'article suivant d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte *(f)*, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie : on y fait même grand usage de la peau des vautours, le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau, il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré & très-chaud; & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel, par Dapper, page 460.*

(e) Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

(f) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déserte, avons observé que les vautours y sont fréquens & grands. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 84.*

(g) Les païsans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Égypte & dans l'Arabie déserte, s'étudient de prendre les vautours en diverses manières; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers. . . . . . Leur peau est quasi aussi épaisse que celle d'un chevreau. . . . . Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de la peau des vautours, laissant le duvet qui est au-dessous, & ainsi la conroyent, faisant pelices qui valent grand'somme d'argent; mais en France s'en servent le plus à faire pièces à mettre sur l'estomac. . . . . Qui seroit au Caire & iroit voir les marchandises qui sont exposées en vente, trouveroit des vêtemens de fine soie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Id. ibid.* pag. 83 & 84.—Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiseaux sont de la grosseur d'un cygne, fort semblables à l'aigle en ce que

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes *(h)*, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs, tels que celui qui est représenté dans les planches enluminées, *n.° 425*, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en effet composé des trois espèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrettes, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avoit cru devoir séparer des vautours, & associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une seule espèce en Europe; ainsi, ce Philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.

leurs ailes & leur dos sont couverts de mêmes plumes; leur cou est plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en est si couverte que les Insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la digestion: ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou; leurs jambes sont grosses & fortes. . . . . Ils ne vivent que de charognes & ils s'en remplissent si fort qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours. . . . . . Et lorsqu'ils sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Archipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Brisson, *tome I, page 457.*

LE PETIT VAUTOUR (a).

IL nous reste maintenant à parler des petits vautours *(planche 449)*, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère, griffon, grand vautour, & vautour à aigrettes*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus; tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, est vraisemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & jusqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé: on peut remarquer qu'il a la tête & le dessous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il est blanc presqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui sont noires *(c)*: ces caractères sont plus que suffisans pour le faire reconnoître.

(a) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(b) Vultur leucocephalos. Schwenkfeld. *Avi. Sil.* pag. 375.—Le Vautour à tête blanche, Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

(c) Cet oiseau, dit M. Schwenckfeld, qui se nomme en Silésie *Grimmer*, a la langue assez large, l'estomac épais & ridé, la vésicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

Des

Des autres eſpèces de petits vautours indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou plutôt ſéparer le ſecond, c'eſt-à-dire, le vautour d'Égypte, qui, par la deſcription que Belon ſeul en a donnée *(d)*, n'eſt point un vautour, mais un oiſeau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *ſacre Égyptien*; il ne nous reſte donc plus que le vautour brun, au ſujet duquel je remarquerai ſeulement, que je ne vois pas les raiſons qui ont déterminé M. Briſſon à rapporter cet oiſeau à l'*aquila heteropode* de Geſner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devoit le ſupprimer de la liſte des oiſeaux; car ſon exiſtence n'eſt nullement prouvée; aucun des Naturaliſtes ne l'a vu; Geſner *(e)*, qui ſeul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*, n'en avoit eu qu'un deſſin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, eſt priſe du deſſin dans lequel l'une des jambes de cet oiſeau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain ſur cette eſpèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en ſuppoſant la vérité de ce même deſſin. Or un oiſeau deſſiné par un homme inconnu, nommé d'après un deſſin incorrect, & que la ſeule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiſeau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux

(d) Sacre Égyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Égypte*, en François. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, pages 110 & 111.

(e) *Aquila Heteropode.* Geſner, *Avi.* pag. 207.

(f) *Aquila Heteropos.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232.—*Heteropos. Geſner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71.—*Falco capite nudo fuſcus.* Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, gen. 36, ſp. 2.

qui en ont voulu parler, eſt-il un vautour ou un aigle? eſt-il même un oiſeau réellement exiſtant? Il me paroît donc que c'eſt très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reſte, l'oiſeau qui exiſte réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'exiſte pas, eſt repréſenté dans la planche *n.° 427;* & comme il nous a été envoyé d'Afrique auſſi-bien que de l'île de Malte *(g)*, nous le renvoyons à l'article ſuivant, où nous traiterons des oiſeaux qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport aux Vautours.

I.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte *(planche 427)*, ſous le nom de *Vautour brun*, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui eſt une eſpèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne ſe trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenante au climat de l'Afrique, & ſur-tout aux terres voiſines de la mer méditerranée.

I I.

L'OISEAU appelé par Belon, le *ſacre d'Égypte*, & que le docteur Shaw indique ſous le nom *Achbobba;* cet oiſeau ſe voit par troupes dans les terres ſtériles & ſablonneuſes qui avoiſinent les pyramides d'Égypte; il ſe tient preſque toujours à terre & ſe repaît comme les vautours de toute viande & de chair

corrompue. « Il eſt (dit Belon) oiſeau ſordide & non gentil, & quiconque feindra voir un oiſeau, ayant la corpulence d'un « milan, le bec entre le corbeau & l'oiſeau de proie, crochu par « le fin bout, & les jambes & pieds, & marcher comme le « corbeau, aura l'idée de cet oiſeau, qui eſt fréquent en « Égypte, mais rare ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques-uns « en Syrie, & que j'en aye (ajoute-t-il) vu quelqu'uns dans « la Caramanie ». Au reſte, cet oiſeau varie pour les couleurs; c'eſt, à ce que croit Belon, l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les ſerpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du Caire, dit le docteur Shaw, nous rencontrames pluſieurs troupes d'achbobbas, qui, comme nos corbeaux, « vivent de charogne.... c'eſt peut-être l'épervier d'Égypte, « dont Strabon dit, que contre le naturel de ces ſortes d'oiſeaux, « il n'eſt pas fort ſauvage, car l'achbobba eſt un oiſeau qui ne « fait point de mal, & que les Mahométans regardent comme « ſacré; c'eſt pourquoi le Bacha donne tous les jours deux « bœufs pour les nourrir, ce qui paroit être un reſte de l'an- « cienne ſuperſtition des Égyptiens ». *(b)*. C'eſt de ce même oiſeau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui on rendoit, ainſi qu'à l'ibis, un «

(a) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, pages 110 & 111, avec figure*, dans laquelle on peut remarquer que le bec reſſemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit préſumer que cette partie eſt mal repréſentée dans la figure, puiſque l'Auteur dit dans ſa deſcription, que le bec eſt entre celui du corbeau & celui d'un oiſeau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime aſſez bien la forme du bec d'un vautour.

(b) Voyage de M. Shaw. D. M. *tome II, pages 9 & 92.*

» autre culte religieux; c'eſt un oiſeau de proie de la groſſeur » d'un corbeau, dont la tête reſſemble à celle d'un vautour, & » les plumes à celles d'un faucon; les prêtres de ce pays repré- » ſentoient de grands myſtères ſous le ſymbole de cet oiſeau; » ils le faiſoient graver ſur leurs obéliſques & ſur les murailles » de leurs temples pour repréſenter le ſoleil; la vivacité de ſes » yeux qu'il tourne inceſſamment vers cet aſtre, la rapidité de » ſon vol, ſa longue vie, tout leur parut propre à marquer la nature du ſoleil, &c. » *(c)*. Au reſte, cet oiſeau, qui, comme l'on voit, n'eſt pas aſſez décrit, pourroit bien être le même que le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV.*

III.

L'OISEAU *(d)* de l'Amérique méridionale *(planche 428)*, que les Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi des Vautours (e)*, & qui eſt en effet le plus bel oiſeau de ce genre : c'eſt d'après celui qui eſt au cabinet du Roi que M. Briſſon en a donné une bonne & ample deſcription. M. Edwards, qui a vu pluſieurs de ces oiſeaux à Londres, l'a auſſi très-bien décrit & deſſiné : nous réunirons ici les remarques de ces deux Auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes ſur la forme & la nature de cet oiſeau; c'eſt certainement un vautour, car il a la tête & le

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III, page 204.*

(d) Coſquauhtli, *ut Mexicani vocant; ſive aura.* De Laët, *Hiſt. nov. orbis*, pag. 232. — Coſcaquauhtli. *Regina aurarum.* Hernandès, *Hiſt. Mex.* pag. 319. — Coſcaquauhtli. Fernandès, *Hiſt. nov. Hiſp.* p. 20. — *Regina aurarum.* Euſ. Nieremberg, *p. 224.* — Vautour des Indes. Albin, *tome II, p. 2, avec une figure coloriée, planche IV.*

(e) Roi des Vautours. Edwards, *Hiſt. des Oiſeaux*, tome I, page 2, avec une bonne figure bien enluminée, planche II. — Le Roi des Vautours. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

cou dénué de plumes, ce qui eſt le caractère le plus diſtinctif de ce genre; mais il n'eſt pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds ou de la queue; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle, & n'ayant pas les ailes à proportion ſi grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur; le bec qui eſt aſſez fort & épais, eſt d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout; dans quelques-uns il eſt entièrement rouge, & dans d'autres il ne l'eſt qu'à ſon extrémité, & noir dans ſon milieu; la baſe du bec eſt environnnée & couverte d'une peau de couleur orangée, large & s'élevant de chaque côté juſqu'au haut de la tête, & c'eſt dans cette peau que ſont placées les narines, de forme oblongue, & entre leſquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, ſelon le mouvement de tête que fait l'oiſeau; les yeux ſont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles; la tête & le cou ſont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair ſur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif ſur le derrière & plus terne ſur le devant; au-deſſous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle ſort & s'étend de chaque côté ſous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans ſa partie poſtérieure: cette peau eſt rayée de petites lignes de duvet noir, les joues ou côtés de la tête ſont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie

ſupérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, & l'eſpace contenu entre ces deux lignes eſt d'un jaune terne ; les côtés du haut du cou ſont d'une couleur rouge, qui ſe change en deſcendant par nuances en jaune; au-deſſous de la partie nue du cou eſt une eſpèce de collier ou de fraiſe, formée par des plumes douces aſſez longues, & d'un cendré foncé ; ce collier qui entoure le cou entier & deſcend ſur la poitrine, eſt aſſez ample pour que l'oiſeau puiſſe, en ſe reſſerrant, y cacher ſon cou & partie de ſa tête, comme dans un capuchon, & c'eſt ce qui a fait donner à cet oiſeau le nom de *moine (f)* par quelques Naturaliſtes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, des jambes, & celles du deſſous de la queue ſont blanches & teintes d'un peu d'aurore ; celles du croupion & du deſſus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans d'autres ; les autres plumes de la queue ſont toujours noires, auſſi-bien que les grandes plumes des ailes, leſquelles ſont ordinairement bordées de gris ; la couleur des pieds & des ongles n'eſt pas la même dans tous ces oiſeaux, les uns ont les pieds d'un blanc ſale ou jaunâtre & les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles ſont fort courts & peu crochus.

Cet oiſeau eſt de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)*;

(f) Vultur monachus. Mouck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picto Bareuhano. Calvitium quaſi raſum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere poteſt. Klein, *Ordo Avi.* pag. 46.

(g) Albin dit que celui qu'il a deſſiné étoit venu des Indes orientales par un vaiſſeau Hollandois appelé le *Pallampauk, part. III, page 2, n.° 4.* M. Edwards dit auſſi que les gens qui montroient ces oiſeaux à la foire de Londres, aſſuroient qu'ils venoient des Indes orientales; mais que néanmoins il croit qu'ils ſont de l'Amérique.

celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne: Navarette en parlant de cet oiſeau, dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* ou *vautours*, c'eſt un des plus « beaux oiſeaux qu'on puiſſe voir, &c. » Le ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique: Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre: Fernandès, Nieremberg & de Laët *(i)* qui tous ont copié la deſcription de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiſeau eſt commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Eſpagne; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiſeau dans ceux de l'Afrique & de l'Aſie, je penſe qu'on peut aſſurer qu'il eſt propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne ſe trouve pas dans l'ancien; on pourroit m'objecter, que, puiſque l'ouroutaran ou aigle du Breſil ſe trouve de mon aveu, également en Afrique

(h) Voyez le Recueil des Voyageurs, par Purchaſſ, *page 753*.

(i) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une incroyable abondance & variété de beaux oiſeaux, entre leſquels on eſtime exceller le *Coſquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles ſont d'un noir rougiſſant; les ailes ſont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reſte; les ongles ſont recourbés; le bec ſemblable au papagais, rouge au bout; les trous des narines ouverts; les yeux noirs, les prunelles fauves; les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de ſang & rempli de pluſieurs rides, leſquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres; la queue eſt ſemblable à celle d'un aigle, noire deſſus & cendrée deſſous ...... Il y a un autre oiſeau de même eſpèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl.* De Laët, *Hiſt. du nouveau Monde*, liv. V, chap. IV, p. 143 & 144. *Nota.* Ce ſecond oiſeau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, eſt un vautour, car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été auſſi nommé *roi des Zopilotles.*

& en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi; la distance entre les deux continens est égale pour ces deux oiseaux, mais probablement la puissance du vol est inégale *(k)*, & les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en soit, il paroît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, & qui s'étendent du Bresil à la nouvelle Espagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainsi ne pouvant traverser la mer au vol entre le Bresil & la Guinée, & ne pouvant passer par les terres du nord, cette espèce est demeurée en propre au nouveau monde, & doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excrémens des animaux & des hommes; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les sauvages mêmes ne peuvent manger de sa chair.

I V.

L'OISEAU appelé *(planche 187) ouroua (l)* ou *aura (m)*, par

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiseau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que son vol est si ferme qu'il résiste aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il surmonte la force du vent par celle de son vol; mais ce nom *aura* n'est pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui est le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article suivant.

(l) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus*. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus; duplici ingluvie foras propendente.* Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. — *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des

par les Indiens de Cayenne, *urubu (n)* (ouroubou) par ceux du Bresil, *zopilott* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le surnom de *marchand:* c'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours *(o)*, parce qu'il est du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il ressemble au dindon *(p)*, ce qui lui a fait donner par les Espagnols & les Portugais, le nom de *gallinaça* ou *gallinaço:* il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, & semée seulement de quelques poils noirs assez rares; cette peau est raboteuse & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre: les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue; le bec est d'un blanc jaunâtre & n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presqu'au milieu du bec, & elle est d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil est orangé, & les

des Amazones. Barrère, *Hist. de la France équinoxiale*, page 129. — *Aura; gallinaça aut gallinaço aliis.* Eus. Nieremberg, *page 224.* — *Zopilotl sive aura.* Hernandès, *page 331;* Fernandès, *page 37.* — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag. 224.* Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzzard.* Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page 6, avec une figure coloriée.* Nota. *Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du Traducteur. *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse.*

(n) Nota. On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

(o) Vultur pullus, capite implumi, cute crassâ rugosâ, ultra aperturas nasales laxatâ, tecto. Browne, *Hist. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Bresil. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 468.

(p) Vultur gallinæ Africanæ facie. Sloane, *Of Jamaïc.* 294, avec une figure.

paupières ſont blanches; les plumes de tout le corps ſont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obſcurs; les pieds ſont d'une couleur livide, & les ongles ſont noirs: cet oiſeau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il eſt auſſi plus lâche, plus ſale & plus vorace qu'aucun d'eux, ſe nourriſſant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & aſſez rapide, pour pourſuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chaſſe quelquefois, c'eſt, en ſe réuniſſant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre ſur quelqu'animal endormi ou bleſſé.

Le marchand eſt le même oiſeau que celui qu'a décrit Kolbe, ſous le nom d'*aigle du cap;* il ſe trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traverſé la mer entre le Breſil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & obſervé pluſieurs de ces oiſeaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils ſont toujours maigres. Il eſt donc très-poſſible qu'étant auſſi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui ſépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne ſe nourriſſent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains; qu'ils ſe raſſemblent ſur de grands arbres d'où ils deſcendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaiſe odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit auſſi

(q) Nota. J'ai cru devoir donner une courte deſcription de cet oiſeau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de légères différences, il eſt à préſumer que ce ſont des variétés individuelles, & par conſéquent leurs deſcriptions peuvent être auſſi bonnes que la mienne.

qu'ils volent très-haut & en grandes troupes; qu'ils paſſent la nuit ſur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts qui peuvent leur ſervir de pâture; qu'ils ſont très-ſilencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils ſont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits ſont blancs dans le premier âge, & deviennent enſuite bruns ou noirâtres en grandiſſant. Marcgrave, dans la deſcription qu'il donne de cet oiſeau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainſi dire, couleur de rubis; la langue en gouttière & en ſcie ſur les côtés. Ximenès aſſure que ces oiſeaux ne volent jamais qu'en grandes troupes & toujours très-haut; qu'ils tombent tous enſemble ſur la même proie qu'ils dévorent juſqu'aux os & ſans aucun débat entr'eux, & qu'ils ſe rempliſſent au point de ne pouvoir reprendre leur vol: ce ſont de ces mêmes oiſeaux dont Acoſta fait mention ſous le nom de *poullazes (r)*, « qui ſont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la vue très-perçante, & qui ſont fort « propres pour nétoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laiſſent « aucunes charognes ni choſes mortes; ils paſſent la nuit ſur « les arbres ou ſur les rochers, & au matin viennent aux cités, « ſe mettent ſur le ſommet des plus hauts édifices, d'où ils « épient & attendent leur priſe; leurs petits ont le plumage « blanc, qui change enſuite en noir avec l'âge ». « Je crois, dit Deſmarchais, que ces oiſeaux appelés *gallinaches* par « les Portugais, & *marchands* par les François de Saint- «

(r) Hiſtoire des Indes, par Joſeph Acoſta, *page 196*.

» Domingue, ſont une eſpèce de coq-d'inde *(ſ)*, qui au lieu de
» vivre de grains, de fruits & d'herbes comme les autres, ſe
» ſont accoutumés à être nourris de corps morts & de cha-
» rognes; ils ſuivent les chaſſeurs, ſur-tout ceux qui ne vont à
» la chaſſe que pour la peau des bêtes; ces gens abandonnent
» les chairs, qui pourriroient ſur les lieux & infecteroient l'air
» ſans le ſecours de ces oiſeaux qui ne voient pas plutôt un
» corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les autres, & fondent
» deſſus comme des vautours, & en moins de rien en dévorent
» la chair & laiſſent les os auſſi nets que s'ils avoient été raclés
» avec un couteau. Les Eſpagnols des grandes îles & de la
» terre-ferme, auſſi-bien que les Portugais, habitans des lieux
» où l'on fait des cuirs, ont un ſoin tout particulier de ces
» oiſeaux, à cauſe du ſervice qu'ils leur rendent, en dévorant
» les corps morts & empêchant ainſi qu'ils ne corrompent l'air;
» ils condamnent à une amende les chaſſeurs qui tombent dans
» cette mépriſe; cette protection a extrêmement multiplié cette
» vilaine eſpèce de coq-d'inde; on en trouve en bien des
» endroits de la Guiane, auſſi-bien que du Breſil, de la
» nouvelle Eſpagne & des grandes îles; ils ont une odeur de
» charogne que rien ne peut ôter; on a beau leur arracher le
» croupion dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles, tous
» ces ſoins ſont inutiles; leur chair dure, coriace, filaſſeuſe,
a contracté une mauvaiſe odeur inſupportable ».

« Ces oiſeaux (dit Kolbe) ſe nourriſſent d'animaux morts;
» j'ai moi-même vu pluſieurs fois des ſquelettes de vaches, de

(ſ) Nota. Que quoique cet oiſeau reſſemble au coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'eſt pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-ſeulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les ſerres.

bœufs

bœufs & d'animaux ſauvages qu'ils avoient dévorés; j'appelle « ces reſtes des ſquelettes, & ce n'eſt pas ſans fondement, « puiſque ces oiſeaux ſéparent avec tant d'art les chairs d'avec « les os & la peau, que ce qui reſte eſt un ſquelette parfait, « couvert encore de la peau, ſans qu'il y ait rien de dérangé; « on ne ſauroit même s'apercevoir que ce cadavre eſt vide « que lorſqu'on en eſt tout près: pour cela, voici comme ils « s'y prennent; d'abord ils font une ouverture au ventre de « l'animal, d'où ils arrachent les entrailles qu'ils mangent, & « entrant dans le vide qu'ils viennent de faire ils ſéparent les « chairs; les Hollandois du Cap appellent ces aigles, *ſtront-* « *vogels* ou *ſtront-jagers (t)*, c'eſt-à-dire, *oiſeaux de fiente*, « ou qui vont à la chaſſe de la fiente; il arrive ſouvent qu'un « bœuf qu'on laiſſe retourner ſeul à ſon étable, après l'avoir « ôté de la charue, ſe couche ſur le chemin pour ſe repoſer; « ſi ces aigles l'aperçoivent elles tombent immanquablement ſur « lui & le dévorent; lorſqu'elles veulent attaquer une vache ou « un bœuf, elles ſe raſſemblent & viennent fondre deſſus au « nombre de cent & quelquefois même davantage; elles ont « l'œil ſi excellent qu'elles découvrent leur proie à une extrême « hauteur, & dans le temps qu'elles-mêmes échappent à la vue « la plus perçante, & auſſitôt qu'elles voient le moment favo- « rable elles tombent perpendiculairement ſur l'animal qu'elles « guettent; ces aigles ſont un peu plus groſſes que les « oies ſauvages, leurs plumes ſont en partie noires, & en « partie d'un gris clair, mais la partie noire eſt la plus grande; «

(t) Cette eſpèce d'aigle eſt appelée *turkey buzzard, dindon buſe*, par Cateſby. *Hiſt. nat. Carol.* Tab. VI; & par Hans Sloane, *Hiſt. nat. of Jamaïc. &c.* Note de l'Éditeur de Kolbe.

» elles ont le bec gros, crochu & fort pointu; leurs ſerres ſont groſſes & aiguës *(u)* ».

» Cet oiſeau (dit Cateſby) pèſe quatre livres & demie, » il a la tête & une partie du cou rouge, chauve & charnu » comme celui d'un dindon, clairement ſemés de poils noirs; » le bec de deux pouces & demi de long, moitié couvert » de chair, & dont le bout qui eſt blanc eſt crochu comme » celui d'un faucon; mais il n'a point de crochets aux côtés » de la mandibule ſupérieure; les narines ſont très-grandes & » très-ouvertes, placées en avant à une diſtance extraordinaire » des yeux; les plumes de tout le corps ont un mélange de » pourpre foncé & de vert; ſes jambes ſont courtes & de couleur » de chair, ſes doigts longs comme ceux des coqs domeſtiques, » & ſes ongles qui ſont noirs ne ſont pas ſi crochus que ceux » des faucons: ils ſe nourriſſent de charognes & volent ſans » ceſſe pour tâcher d'en découvrir; ils ſe tiennent long-temps » ſur l'aile & montent & deſcendent d'un vol aiſé, ſans qu'on » puiſſe s'apercevoir du mouvement de leurs ailes; une charogne » attire un grand nombre de ces oiſeaux, & il y a du plaiſir » à être préſent aux diſputes qu'il ont entr'eux en mangeant *(x)*: » un aigle préſide ſouvent au feſtin & les fait tenir à l'écart » pendant qu'il ſe repaît; ces oiſeaux ont un odorat merveilleux; » il n'y a pas plutôt une charogne, qu'on les voit venir de » toutes parts en tournant toujours, & deſcendant peu à peu » juſqu'à ce qu'ils tombent ſur leur proie; on croit générale- » ment qu'ils ne mangent rien qui ait vie, mais je ſais qu'il y

(u) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe; *tome III, pages 158 & 159.*

(x) Nota. Ce fait eſt contraire à ce que diſent Nieremberg, Marcgrave & Deſmarchais du ſilence & de la concorde de ces oiſeaux en mangeant.

en a qui ont tué des agneaux, & que les ſerpens ſont leur « nourriture ordinaire. La coutume de ces oiſeaux eſt de ſe « jucher pluſieurs enſemble ſur des vieux pins & des cyprès, « où ils reſtent le matin pendant pluſieurs heures, les ailes dé- « ployées *(y)*: ils ne craignent guère le danger & ſe laiſſent « approcher de près, ſur-tout lorſqu'ils mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on ſait d'hiſtorique au ſujet de cet oiſeau, parce que c'eſt ſouvent des pays étrangers, & ſur-tout des déſerts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux, & même nos oiſeaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conſerver leurs véritables habitudes naturelles, & c'eſt dans celles de ce vautour des déſerts de l'Amérique, que nous devons voir ce que ſeroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas ſans ceſſe inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laiſſer ſe raſſembler, ſe multiplier & ſe nourrir en ſi grand nombre; ce ſont-là leurs mœurs primitives; par-tout ils ſont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, auſſi nuiſibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

V.

LE CONDOR (z).

SI la faculté de voler eſt un attribut eſſentiel à l'oiſeau, le Condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le caſoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne ſont

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiſeaux ſont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorſqu'ils ſont poſés.

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovaſſou*, (Ouyra-ouaſſou); chez les peuples du Maragnon, ce qui ſignifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiſeau de proie; car de Léry obſerve que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, eſt

pas conformées pour le vol, & qui par cette raiſon ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce ſont, pour ainſi dire, des oiſeaux imparfaits, des eſpèces d'animaux terreſtres, bipèdes, qui ſont une nuance mitoyenne entre les oiſeaux & les quadrupèdes dans un ſens, tandis que les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris ſont une ſemblable nuance, mais en ſens contraire, entre les quadrupèdes & les oiſeaux. Le condor poſſède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puiſſances que la Nature a départies aux eſpèces les plus parfaites de cette claſſe d'êtres; il a juſqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les ſerres à proportion auſſi grandes & auſſi fortes, le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juſte de la forme & des proportions de ſon corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le ſeul de tous les Naturaliſtes & Voyageurs qui en ait donné une deſcription détaillée. « Le condor eſt un oiſeau de proie de la vallée » d'Ylo au Pérou.... J'en découvris un qui étoit perché ſur » un grand rocher, je l'approchai à portée de fuſil & le » tirai; mais comme mon fuſil n'étoit chargé que de gros plomb, » le coup ne put entièrement percer la plume de ſon parement; » je m'aperçus cependant à ſon vol qu'il étoit bleſſé, car s'étant » levé fort lourdement, il eut aſſez de peine à arriver ſur un » autre grand rocher à cinq cents pas de là, ſur le bord de la

un nom générique pour tous les oiſeaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Eſpagnols; *Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laët, page 330.* — *Ouyrad-Ouaſſou; idem, page 553.* — Oiſeau de proie nommé *Condor. Journal des Voyages du P. Feuillée, page 640.* — Condor. Fréſier, *Voyage de la mer du Sud, page 111.* — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones, page 175.* — Oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, appelé *Contour* ou *Condur; Voyage de Deſmarchais, tome III, page 320.*

» mer,

mer, c'eſt pourquoi je chargeai de nouveau mon fuſil d'une «
balle & perçai l'oiſeau au-deſſous de la gorge; je m'en vis «
pour lors le maître & courus pour l'enlever, cependant il «
diſputoit encore avec la mort, & s'étant mis ſur ſon dos «
il ſe défendoit contre moi avec ſes ſerres toutes ouvertes, «
en ſorte que je ne ſavois de quel côté le ſaiſir; je crois même «
que s'il n'eût pas été bleſſé à mort, j'aurois eu beaucoup «
de peine à en venir à bout; enfin je le traînai du haut du «
rocher en bas, & avec le ſecours d'un matelot je le portai dans «
ma tente pour le deſſiner & mettre le deſſin en couleur. «

Les ailes du condor, que je meſurai fort exactement, «
avoient d'une extrémité à l'autre onze pieds quatre pouces, «
& les grandes plumes, qui étoient d'un beau noir luiſant, «
avoient deux pieds deux pouces de longueur; la groſſeur «
de ſon bec étoit proportionnée à celle de ſon corps, la lon- «
gueur du bec étoit de trois pouces & ſept lignes, ſa partie «
ſupérieure étoit pointue, crochue & blanche à ſon extrémité, «
& tout le reſte étoit noir; un petit duvet court, de couleur «
minime, couvroit toute la tête de cet oiſeau; ſes yeux étoient «
noirs & entourés d'un cercle brun-rouge; tout ſon parement, «
& le deſſous du ventre, juſqu'à l'extrémité de la queue, étoit «
d'un brun-clair, ſon manteau de la même couleur étoit un «
peu plus obſcur; les cuiſſes étoient couvertes juſqu'au genou «
de plumes brunes, ainſi que celles du parement; le fémur «
avoit dix pouces & une ligne de longueur, & le tibia cinq «
pouces & deux lignes; le pied étoit composé de trois ſerres «
antérieures & d'une poſtérieure; celle-ci avoit un pouce & «
demi de longueur & une ſeule articulation, cette ſerre étoit «
terminée par un ongle noir & long de neuf lignes; la ſerre «

» antérieure du milieu du pied, ou la grande ſerre, avoit » cinq pouces huit lignes & trois articulations, & l'ongle » qui la terminoit avoit un pouce neuf lignes & étoit noir » comme ſont les autres : la ſerre intérieure avoit trois pouces » deux lignes & deux articulations, & étoit terminée par un » ongle de la même grandeur que celui de la grande ſerre; » la ſerre extérieure avoit trois pouces & quatre articulations, » & l'ongle étoit d'un pouce; le tibia étoit couvert de petites » écailles noires, les ſerres étoient de même, mais les écailles » en étoient plus grandes.

» Ces animaux gîtent ordinairement ſur les montagnes où » ils trouvent de quoi ſe nourrir; ils ne deſcendent ſur le » rivage que dans la ſaiſon des pluies; ſenſibles au froid, ils y » viennent chercher la chaleur. Au reſte, quoique ces mon- » tagnes ſoient ſituées ſous la zone torride, le froid ne laiſſe » pas de s'y faire ſentir; elles ſont preſque toute l'année cou- » vertes de neiges, mais beaucoup plus en hiver où nous » étions entrés depuis le 21 de ce mois.

» Le peu de nourriture que ces animaux trouvent ſur le » bord de la mer, excepté lorſque quelques tempêtes y jettent » quelques gros poiſſons, les oblige à n'y pas faire de longs » ſéjours; ils y viennent ordinairement le ſoir, y paſſent toute la nuit & s'en retournent le matin ».

Fréſier, dans ſon voyage de la mer du Sud, parle de cet oiſeau dans les termes ſuivans : « nous tuames un jour un oiſeau » de proie, appelé *condor,* qui avoit neuf pieds de vol & une » crête brune qui n'eſt point déchiquetée comme celle du coq; » il a le devant du goſier rouge, ſans plumes, comme le coq- » d'inde; il eſt ordinairement gros & fort à pouvoir emporter

un agneau. Garcilaſſo dit qu'il s'en eſt trouvé au Pérou, qui « avoient ſeize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Fréſier, étoient des plus petits & des jeunes de l'eſpèce; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le P. d'Abbeville & de Laët, aſſurent que le condor eſt deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il eſt d'une telle force, qu'il ravit & dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverſe aiſément un homme *(b)*. Il s'en eſt vu, diſent Acoſta *(c)* & Garcilaſſo *(d)*, qui ayant les ailes étendues, avoient quinze & même ſeize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec ſi fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiſeaux en peuvent tuer & manger une, & même ils ne s'abſtiennent pas des hommes; heureuſement il y en a peu, car, s'ils étoient en grande quantité, ils

(a) Ad oram (inquit D. STRONG*) maritimam Chilenſem non procul a Mochâ inſulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelſo prope litus inſidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occiſæ ſpatium & magnitudinem ſocii navales attoniti, mirabantur: quippe ab extremo ad extremum alarum extenſarum commenſurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hiſpani regionis iſtius incolæ interrogati affirmabant ſe ab illis valde timere ne liberos ſuos raperent & dilaniarent.* Ray, *Synopſ. Avi.* pag. 11.

(b) Hiſt. du nouveau Monde, par de Laët, *page 553*.

(c) Les oiſeaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, ſont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-ſeulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais auſſi un veau tout entier. *Hiſt. des Indes, par Joſ. Acoſta*, page 197.

(d) Ceux qui ont meſuré la grandeur des conturs, que les Eſpagnols appellent *Condors*, ont trouvé ſeize pieds de la pointe d'une aile à l'autre.... ils ont le bec ſi fort & ſi dur qu'ils percent aiſément le cuir des bœufs. Deux de ces oiſeaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage eſt ſemblable à celui des pies; ils ont une crête ſur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'eſt point dentelée; leur vol au reſte, eſt effroyable, & quand ils fondent à terre, ils étourdiſſent par leur grand bruit. *Hiſtoire des Incas*, tome II, page 201.

détruiroient tout le bétail *(e)*. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton; que leur chair est coriace & sent la charogne; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré & même cruel; qu'ils ne fréquentent guère les forêts; qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer & des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles *(f)*.

M. Ray *(g)*, & presque tous les Naturalistes après lui *(h)*, ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes: cependant on pourroit

(e) Hist. du nouveau Monde, par de Laët, *page 330*.

(f) Voyage de Desmarchais, *tome III, pages 321 & 322*. — C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles; un cou comme celui d'une brebis, & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des voyages de la compagnie des Indes de Hollande*, tome IV, page 528. — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'Empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres... d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusque-là, qu'on trouve un auteur qui avance, qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hist. de la conquête du Mexique*, tome I, page 5.

*(g) Hujus generis (*vulturini*) esse videtur avis illa ingens Chilensis* contur *dicta; aves ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito; à nautis ob caput calvum seu implume pro gallopavone per errorem initio habita est, ut &* aura *a primis nostræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis*. Ray, *Synops. Avi.* pag 11 & 12.

(h) Vultur Grips, *Gryphus*, Greif-Geier, Klein, *Ord. avi.* pag. 45. — Le condor. Brisson, *Ornith.* tome I, page 473.

en

en douter encore, parce qu'il paroît que ſon naturel tient plus de celui des aigles ; il eſt , diſent les Voyageurs , courageux & très-fier; il attaque ſeul un homme, & tue aiſément un enfant de dix ou douze ans *(i);* il arrête un troupeau de moutons, & choiſit à ſon aiſe celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches , & prend auſſi de gros poiſſons : il vit donc comme les aigles du produit de ſa chaſſe, il ſe nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres ; toutes ces habitudes ſont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en ſoit, il me paroît que cet oiſeau qui eſt encore peu connu, parce qu'il eſt rare par-tout, n'eſt cependant pas confiné aux ſeules terres méridionales de l'Amérique, je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve également en Afrique, en Aſie & peut-être même en Europe. Garcilaſſo a eu raiſon de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k),* eſt le même oiſeau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, ſi fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé; & il a eu encore raiſon de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans ſa relation preſqu'autant d'exagération. « Il ſe trouve (dit-il) dans l'île de Madagaſcar, une merveilleuſe « eſpèce d'oiſeau qu'ils appellent *roc* , qui a la reſſemblance «

(i) Il eſt ſouvent arrivé qu'un ſeul de ces oiſeaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Tranſ. Philoſ.* n.° 208. Sloane. — Le fameux oiſeau, appelé au Pérou *Cuntur,* & par corruption *condor,* que j'ai vu en pluſieurs endroits des montagnes de la province de Quito, ſe trouve auſſi, ſi ce qu'on m'a aſſuré eſt vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon: j'en ai vu planer au-deſſus d'un troupeau de moutons; il y apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre; c'eſt une opinion univerſellement répandue, que cet oiſeau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait ſa proie d'un enfant: on prétend que les Indiens lui préſentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-viſqueuſe, ſur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ſes ſerres, de manière qu'il ne lui eſt plus poſſible de s'en dépêtrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine,* page 172.

(k) Hiſt. des Incas, *tome I, page 27.*

» de l'aigle, mais qui est sans comparaison beaucoup plus » grand... les plumes des ailes étant de six toises de longueur » & le corps grand à proportion ; il est de telle force & » puissance, que seul & sans aucune aide, il prend & arrête » un éléphant qu'il enlève en l'air & laisse tomber à terre pour le tuer, & se repaître ensuite de sa chair *(l)* ». Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres Australes *(m)*, ouvrage que M. le Président de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de soin, doit être le même que le condor des Américains & le roc des Orientaux ; de même, il me paroît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar *(n)*, ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enlève des enfans ; que l'oiseau

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, *livre III*, *chapitre 40*.

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann.* A juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'autruche. Hist. des Navigations aux terres australes*, tome II, page 104.

(n) In regione circa Tarnasar urbem Indiæ complura avium genera sunt, raptu præsertim viventia, longè aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id rostri fulvum cæruleo colore distinctum . . . . Aliti vero colos est niger & item purpureus intercursantibus pennis nonnullis. Lud. patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire*, page 106.

sauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand comme un mouton, dont parle Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ! ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne & en Suisse en différens temps, & qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un Auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des païsans d'entre Miesen & Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches & de branches d'arbres, & si étendu qu'un char pouvoit être à l'abri dessous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands que leurs ailes étendues avoient sept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion, leurs ongles aussi grands & aussi gros que les doigts d'un homme; il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont pensé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare,

(p) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martinière*, page 76, *avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 181.

(q) Diction. d'Hist. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, & qui est assez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, » M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua à son château de » Mylourdin, paroisse de Saint-Martin d'Abat, un oiseau qui » pesoit dix-huit livres, & qui avoit dix-huit pieds de vol; il » voloit depuis quelques jours autour d'un étang; il fut percé » de deux balles sous l'aile. Il avoit le dessus du corps bigarré » de noir, de gris & de blanc, & le dessus du ventre rouge » comme de l'écarlate, & ses plumes étoient frisées; on le » mangea tant au château de Mylourdin qu'à Château-neuf-» sur-Loire; il fut trouvé dur, & sa chair sentoit un peu le » marécage; j'ai vu & examiné une des moindres plumes de » ses ailes; elle est plus grosse que la plus grosse plume de » cygne. Cet oiseau singulier sembleroit être le contur ou condor *(r);* » en effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

Il paroît par les indications des Voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiseau tué en France, au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non-seulement par la grandeur, puisqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il pesoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir &

(r) Ornithol. de Salerne, *page 10.*

de

de blanc : on peut donc croire avec toute apparence de raiſon, que cette eſpèce principale, & première dans les oiſeaux, quoique très-peu nombreuſe, eſt néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant ſe nourrir de toute eſpèce de proie *(ſ)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiſeaux fuient les lieux habités & ne ſe trouvent que dans les grands déſerts ou les hautes montagnes.

(ſ) Les déſerts de la province de Pachacamac, au Pérou, inſpirent une ſecrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, & qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides, & ſe nourrit des vers qui naiſſent dans ces ſables. *Nouveau voyage autour du monde, par le Gentil,* tome I, page 129.



LE MILAN ET LES BUSES.

LES Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs: ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre; partout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles; ils reſtent rarement dans les déſerts; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes ſtériles: comme toute proie leur eſt bonne, que toute nourriture leur convient; & que plus la terre produit de végétaux, plus elle eſt en même temps peuplée d'inſectes, de reptiles, d'oiſeaux & de petits animaux; ils établiſſent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poiſſon; ſans être courageux ils ne ſont pas timides, ils ont une ſorte de ſtupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & ſemble leur ôter la connoiſſance du danger: on les approche, on les tue bien plus aiſément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils ſont encore moins ſuſceptibles d'éducation: de tout temps on les a proſcrits, rayés de la liſte des oiſeaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie: de tout temps on a comparé l'homme groſſièrement impudent au milan, & la femme triſtement bête à la buſe.

Quoique ces oiſeaux ſe reſſemblent par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par pluſieurs autres attributs, le milan eſt néanmoins aiſé à diſtinguer, non-ſeulement des buſes, mais de tous les autres oiſeaux de proie, par un ſeul caractère facile à ſaiſir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laiſſent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le ſurnom d'*aigle à queue fourchue :* il a auſſi les ailes proportionnellement plus longues que les buſes, & le vol bien plus aiſé: auſſi paſſe-t-il ſa vie dans l'air; il ne ſe repoſe preſque jamais, & parcourt chaque jour des eſpaces immenſes; & ce grand mouvement n'eſt point un exercice de chaſſe ni de pourſuite de proie, ni même de découverte, car il ne chaſſe pas; mais il ſemble que le vol ſoit ſon état naturel, ſa ſituation favorite : l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné; il ſemble plutôt nager que voler; il précipite ſa courſe, il la ralentit; s'arrête & reſte comme ſuſpendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, ſans qu'on puiſſe s'apercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan *(pl. 422)*, que nos François ont appelé *milan royal (b)*, parce

(a) Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis eſt. . . . crura illi crocea ſunt humiliora, buteonis ultra poplites propendentibus plumis ſimiliter ferrugineis dilatis obteguntur. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 303.

(b) Milan royal. En Grec, Ἰκτῖς; en latin, *Milvus;* en Italien, *Milvio, Nibbio, Poyana;* en Eſpagnol, *Milano;* en Allemand, *Weihe* ou *Weiher;* en Hollandois, *Wowe;* en Anglois,

qu'il servoit au plaisir des Princes qui lui faisoient donner la chasse, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaisir, cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant, comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres & de bec, & le ramène à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan dont le corps entier ne pèse guère que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure: la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi bien que l'iris des yeux & les pieds: le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs: sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur

Kite ou *Glead;* en Polonois, *Kenia;* en Suédois, *Glada;* en vieux François, *Écoufle; Écouffe, Huau, Milion.* — Milan royal. Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 129. — Milan royal, Albin. *tom. I, pag. 4, pl. coloriée* — *The Kite, Milvus regalis, Brit. Zoology, pl.* A 2 *avec une figure coloriée.* — Le Milan royal. Brisson, *Ornith.* tome I, page 414, pl. 33. *Nota.* Les Grecs appeloient Ἰκτῖς le putois; & il est probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les latins l'ont appelé *Milvus*, *quasi mollis avis*, oiseau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, semblent être des dénominations empruntées de son cri *hu-o.* — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, sont tirés de ce qu'il paroît glisser en volant. — *Milion* est un mot corrompu de Milan.

tout

tout ce qu'il peut dévorer ou enlever ſans réſiſtance : il n'attaque que les plus petits animaux & les oiſeaux les plus foibles ; c'eſt ſur-tout aux jeunes pouſſins qu'il en veut ; mais la ſeule colère de la mère-poule ſuffit pour le repouſſer & l'éloigner. « Les milans ſont des animaux tout-à-fait lâches, m'écrit un de mes amis *(c)*, « je les ai vu pourſuivre à deux un oiſeau de proie pour lui « dérober celle qu'il tenoit, plutôt que de fondre ſur lui, & « encore ne purent-ils y réuſſir : les corbeaux les inſultent & « les chaſſent ; ils ſont auſſi voraces, auſſi gourmands que « lâches : je les ai vu prendre à la ſuperficie de l'eau, des petits « poiſſons morts & à demi corrompus ; j'en ai vu emporter « une longue couleuvre dans leurs ſerres ; d'autres ſe poſer ſur « des cadavres de chevaux & de bœufs : j'en ai vu fondre « ſur des tripailles que des femmes lavoient le long d'un petit « ruiſſeau, & les enlever preſqu'à côté d'elles : je m'aviſai une « fois de préſenter à un jeune milan que des enfans nourriſſoient « dans la maiſon que j'habitois, un aſſez gros pigeonneau, il « l'avala tout entier avec les plumes ».

Cette eſpèce de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, de Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes : ce ne ſont pas des oiſeaux de paſſage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, diſent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y reſtent pendant toute

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien obſervé pluſieurs faits relatifs à l'hiſtoire des oiſeaux.

(d) Some have ſuppoſed theſe to be birds of paſſage ; but in england they certainly continue the whole year. Britiſch Zoology. *Species VI, the kite.*

l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiſeaux carnaſſiers, ſont plus ronds que les œufs de poule : ceux de milan ſont blanchâtres avec des taches d'un jaune ſale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faiſoit ſon nid dans les forêts ſur de vieux chênes ou de vieux ſapins ; ſans nier abſolument le fait, nous pouvons aſſurer que c'eſt dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'eſpèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède juſqu'au Sénégal *(e)*, mais je ne ſais ſi elle ſe trouve auſſi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a ſeulement un oiſeau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui reſſemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Cateſby en a donné la deſcription & la figure *(f)*, ſous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Briſſon l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je ſerois

(e) Il paroît que le milan royal ſe trouve dans le nord, puiſque M. Linnæus l'a compris dans ſa liſte des oiſeaux de Suède, ſous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ ; corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n.° 59 ; & l'on voit auſſi par les témoignages des Voyageurs, qu'il ſe trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique ; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Boſman, une eſpèce d'oiſeau de proie ; ce ſont les milans : ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, ſoit viande, ſoit poiſſon, & cela avec tant de hardieſſe, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poiſſons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée*, page 278. Près du déſert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiſeau de proie de l'eſpèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'*écouffe*.... toute nourriture convient à ſa fin dévorante ; il n'eſt point épouvanté des armes à feu ; la chair cuite ou crue le tente ſi vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome III, page 306.*

(f) Hiſt. nat. de la Caroline, par Cateſby, *tome I, page 4, pl. IV, avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 418.

aſſez porté à croire que c'eſt une eſpèce voiſine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre eſpèce encore plus voiſine & qui ſe trouve dans nos climats, comme oiſeau de paſſage, que l'on a appelé le *milan noir (planche 472)*. Ariſtote diſtingue cet oiſeau du précédent, qu'il appelle ſimplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en Étolie qu'ailleurs; Belon *(i)* fait auſſi mention de ces deux milans; mais il ſe trompe lorſqu'il dit que le premier, qui eſt le milan royal, eſt plus noir que le ſecond, qu'il appelle néanmoins *milan noir ;* ce n'eſt peut-être qu'une faute d'impreſſion; car il eſt certain que le milan royal eſt moins noir que l'autre: Au reſte, aucun des Naturaliſtes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiſeaux, & qui conſiſte, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou preſque égale dans toute ſa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiſeaux ne ſoient d'eſpèce très-voiſine, puiſqu'à l'exception de cette forme de la queue, ils ſe reſſemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage diſtribuées de même, les ailes proportionnellement auſſi étroites & auſſi longues, le bec de la même forme, les plumes auſſi étroites & auſſi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos; ſed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VI, cap. 6.

(i) Milan noir. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 131.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf;* que quoiqu'il ſoit plus petit que le milan royal, il eſt néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld aſſure au contraire qu'il eſt plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chaſſe que les mulots, les ſauterelles & les petits oiſeaux qui ſortent de leurs nids; il ajoute que l'eſpèce en eſt très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous ſommes certains qu'en France & en Angleterre elle eſt beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci eſt un oiſeau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire eſt un oiſeau de paſſage qui quitte notre climat en automne pour ſe rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur paſſage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & paſſent en files nombreuſes ſur le pont Euxin, en automne, & repaſſent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils reſtent pendant tout l'hiver en Égypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons; ils ont la vue & le vol ſi sûrs qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

LA Buse *(pl. 419)* est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle & presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, & les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts; il paroît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté; il est assez sédentaire & même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre; son nid est construit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets; la buse pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève & soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément; M. Ray *(b)*

(a) En Grec, Τέιορχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules; en Latin, *Buteo;* en Italien, *Buzza, Bucciario;* en Allemand, *Busz-heu, Buzant, Buze, Bushard;* en Anglois, *Buzzard, Common-Buzzard,* Puttok. — *Buteo.* Gesner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo seu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tom. I. pag. 362. — *Buteo vulgaris.* Willughby, *Ornith.* page 38. — *Buse* ou *Busard,* ou *Cassard.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 100. — Buzard. Albin, *tome I, page 1, pl. 1, figure coloriée.* — La buse. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard.* Britisch Zoology, *pl.* XLIII, *avec une figure coloriée.*

(b) Ray's Letters 53. Voyez aussi *British Zoology.* Species VII.

aſſure même que le mâle de la buſe nourrit & ſoigne ſes petits lorſqu'on a tué la mère.

Cet oiſeau de rapine ne ſaiſit pas ſa proie au vol, il reſte ſur un arbre, un buiſſon ou une motte de terre, & de-là ſe jette ſur tout le petit gibier qui paſſe à ſa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, auſſi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaſte les nids de la plupart des oiſeaux; il ſe nourrit auſſi de grenouilles, de lézards, de ſerpens, de ſauterelles, &c. lorſque le gibier lui manque.

Cette eſpèce eſt ſujette à varier, au point que ſi l'on compare cinq ou ſix buſes enſemble, on en trouve à peine deux bien ſemblables. Il y en a de preſque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui ſont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc : ces différences dépendent principalement de l'âge & du ſexe, car on les trouve toutes dans notre climat.



LA BONDRÉE *(a)*.

COMME la Bondrée *(pl. 420)*, diffère peu de la Buſe, elle n'en a été diſtinguée que par ceux qui les ont ſoigneuſement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens ; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, ſuffiſent pour conſtituer deux eſpèces, qui, quoique voiſines, ſont néanmoins diſtinctes & ſéparées. La bondrée eſt auſſi groſſe que la buſe, & pèſe environ deux livres; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces juſqu'à celui des pieds; ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure: ſon bec eſt un peu plus long que celui de la buſe; la peau nue qui en couvre la baſe, eſt jaune *(b)*, épaiſſe & inégale; les narines ſont longues & courbées; lorſqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune: l'iris des yeux eſt d'un beau jaune; les jambes & les pieds ſont de la même couleur, & les ongles qui ne ſont pas fort crochus, ſont forts & noirâtres: le ſommet de la tête paroît large & aplati;

(a) Goiran ou *Bondrée.* Belon, *Hiſt. naturelle des Oiſeaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* ſeu *Veſpivorus.* Willughby, *Ornithol.* pag. 39, fig. tab 3. — Bondrée. Albin, *tome I, page 3, fig. coloriée, pl. 11.* — *Falco* pedibus *ſeminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo,* caudæ faſciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° *66.* — *Buteo apivorus.* La bondrée. Briſſon, *tome I, page 410.*

(b) Quelques Naturaliſtes ont dit que cette peau de la baſe du bec étoit noire; mais on peut préſumer que cette différence vient de l'âge, puiſque cette peau qui couvre la baſe du bec eſt blanche dans le premier âge de ces oiſeaux : elle peut paſſer par le jaune, & devenir enfin brune & noirâtre.

il eſt d'un gris cendré. On trouve une ample deſcription de cet oiſeau dans l'ouvrage de M. Briſſon & dans celui d'Albin: ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buſe; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'eſtomac d'une bondrée, pluſieurs chenilles vertes, comme auſſi pluſieurs chenilles communes & autres inſectes.

Ces oiſeaux, ainſi que les buſes, compoſent leur nid avec des bûchettes, & le tapiſſent de laine à l'intérieur, ſur laquelle ils dépoſent leurs œufs, qui ſont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourriſſent leurs petits de chryſalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées: elles ſont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui eſt ſur la baſe du bec, blanche. On a auſſi trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux, qui eſt fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle eſt dans cette eſpèce, comme dans toutes celles des grands oiſeaux de proie, plus groſſe que le mâle: & tous deux piettent & courent, ſans s'aider de leurs ailes, auſſi vîte que nos coqs de baſſe-cours.

Quoique Belon diſe qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne ſache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois auſſi aux gluaux, & ſouvent au lacet, il eſt cependant très-vrai qu'elle eſt aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buſe commune. Dans plus de vingt buſes qu'on m'a apportées en

en différens temps, en Bourgogne, il ne s'eſt pas trouvé une ſeule bondrée; & je ne ſais de quelle province eſt venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'eſt la buſe ordinaire qu'on appelle *bondrée ;* mais cela n'empêche pas que ce ne ſoient deux oiſeaux différens.

La bondrée ſe tient ordinairement ſur les arbres en plaine, pour épier ſa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres inſectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buiſſons en buiſſons, toujours bas ſans s'élever comme le milan, auquel du reſte elle reſſemble aſſez par le naturel, mais dont on pourra toujours la diſtinguer de loin & de près, tant par ſon vol que par ſa queue, qui n'eſt pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parc equ'en hiver elle eſt très-graſſe & aſſez bonne à manger.



L'OISEAU SAINT-MARTIN (a).

LES Naturaliſtes modernes ont donné à cet oiſeau le nom de *Faucon-lanier* ou *Lanier cendré (planche 459)*; mais il nous paroît être non-ſeulement d'une eſpèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il eſt un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robuſtes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il reſſemble au jean-le-blanc & à la ſoubuſe; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il ſaiſit & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiſeaux de proie: il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la claſſe des faucons à longues

(a) Autre oiſeau Saint-Martin. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 104.—*Laniarius cinereus ſive falco cinereo albus.* Friſch, *planche LXXIX, avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk.* Le faucon bleu. Edwards, *Glanures, pl. CCXXV, avec une figure bien coloriée.* — Le lanier cendré. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 365.

Nota. Belon n'héſite pas à dire qu'il eſt de la même eſpèce que le jean-le-blanc, & en » même-temps il convient qu'il approche beaucoup du milan: « il eſt, dit-il, encore une » autre eſpèce de jean-le-blanc ou oiſeau ſaint-martin, ſemblablement nommée *blanche* » *queue, de même eſpèce* que le ſuſdit; mais il reſſemble beaucoup mieux à la couleur d'un » milan royal, n'étoit qu'il eſt de moindre corpulence.... Il reſſemble au milan royal » de ſi près, qu'on n'y trouveroit différence, n'étoit qu'il eſt plus petit & plus blanc ſous » le ventre, ayant les plumes qui touchent le croupion en la queue, tant deſſus que deſſous de couleur blanche; auſſi eſt-ce de cela qu'il eſt nommé *queue blanche* » *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 104.

ailes : ce ſeroit à, mon avis, plutôt avec les buſes qu'avec les faucons, que cet oiſeau devroit être rangé, ou plutôt il faut lui laiſſer ſa place auprès de la ſoubuſe, à laquelle il reſſemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reſte, cet oiſeau ſe trouve aſſez communément en France, auſſi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Friſch a donné deux planches de ce même oiſeau, *n.os 79 & 80*, qui ne diffèrent pas aſſez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'eſpèce différente ; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiſeaux ſont trop légères, pour ne les pas attribuer au ſexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a auſſi donné la figure de cet oiſeau, dit que celui de ſa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroiſſoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les ſerres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raiſon qu'après l'avoir tué & ouvert ; car on lui trouva, dans l'eſtomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiſeau, avec ce que dit Belon, de ſon ſecond oiſeau ſaint-martin, on ne pourra douter que ce ne ſoit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & conſtance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiſeaux nobles, qu'à la buſe, à l'harpaye & aux autres oiſeaux de ce genre, dont les mœurs ſont plus ignobles, & approchent de celles des milans.

Cet oiſeau bien décrit & très-bien repréſenté par M. Edwards *(planche 225)*, n'eſt pas, comme le diſent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce ſont des oiſeaux différens, dont le premier, que nous appelons d'après Belon, l'*oiſeau ſaint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.rs Friſch & Briſſon, ſous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré;* le ſecond de ces oiſeaux qui eſt le *ſubbuteo* de Geſner, & que nous appelons *ſoubuſe*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Briſſon. Au reſte, les Fauconniers nomment cet oiſeau ſaint-martin, *la harpaye-épervier. Harpaye* eſt parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-ſeulement à l'oiſeau ſaint-martin, mais encore à la ſoubuſe & au buſard-roux ou rouſſeau, dont nous parlerons dans la ſuite.



LA

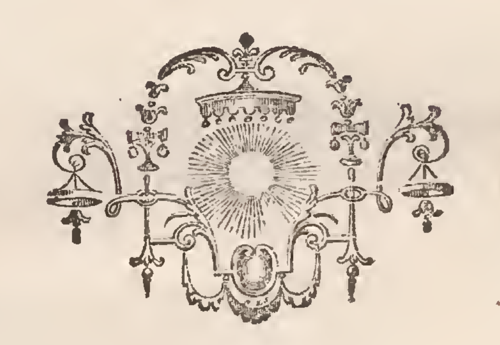
LA SOUBUSE (a).

LA Soubuſe *(planches 443 & 480)*, reſſemble à l'oiſeau ſaint-martin par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour ſaiſir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les baſſe-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux ſont oiſeaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liſte des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laiſſer que le nom de *ſoubuſe*, comme au lanier cendré, celui d'*oiſeau ſaint-martin*.

Le mâle dans la ſoubuſe, eſt, comme dans les autres oiſeaux de proie, conſidérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer en les comparant, qu'il n'a point comme elle de collier, c'eſt-à-dire, de petites plumes hériſſées autour du cou: cette différence qui paroîtroit être un caractère ſpécifique, nous portoit à croire que l'oiſeau repréſenté *(planche 480)* n'étoit pas le mâle de la ſoubuſe femelle, repréſenté *n.° 443;* mais de très-habiles Fauconniers nous ont aſſuré la choſe comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même

(a) *Subbuteo.* Geſner, *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter.* Willughby, *Ornith.* pag. 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page 3, planche V, avec une figure coloriée du mâle* . . . . Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharow* ou *Henharrier*, c'eſt-à-dire, *Déchireur de Poules.* — *Falco torquatus;* le Faucon à collier. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier; the male*, pl. A 6. *The Ringtail; the female*, pl. A 7. *Britiſch Zoology* . . . . .

diſtribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c.... en ſorte que nous n'avons pu réſiſter à leur avis: ce qui ſur cela nous rendoit plus difficiles, c'eſt que preſque tous les Naturaliſtes ont donné à la ſoubuſe un mâle tout différent, & qui eſt celui que nous avons appelé oiſeau *ſaint-martin;* & ce n'eſt qu'après mille & mille comparaiſons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous obſerverons que la ſoubuſe ſe trouve en France, auſſi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiſeau ſaint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle conſtruit ſur des buiſſons épais; qu'enfin ces deux oiſeaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſous le nom de *harpaye,* ſemblent former un petit genre à part plus voiſin de celui des milans & des buſes, que de celui des faucons.



LA HARPAYE (a).

HARPAYE *(planche 460)*, eſt un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiſeaux du genre des buſards ou buſards de marais & à quelques autres eſpèces voiſines, telles que la ſoubuſe & l'oiſeau ſaint-martin, qu'on appeloit *harpaye-épervier :* nous avons rendu ce nom ſpécifique, en l'appliquant à l'eſpèce dont il eſt ici queſtion, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rouſſeau :* nos Nomenclateurs l'ont nommé *buzard-roux,* & M. Friſch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen,* comme il a de même & tout auſſi improprement appelé le buſard de marais, *grand vautour lanier :* nous avons préféré le nom ſimple de *harpaye,* parce qu'il eſt certain que cet oiſeau n'eſt ni un vautour ni un buſard : il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiſeaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poiſſon comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Friſch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. Il ſe trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs ; & comme pour le reſte de ſes habitudes naturelles, il reſſemble aux précédens, nous n'entrerons pas à ſon ſujet dans un plus grand détail.

(a) Friſch, *tome I, planche LXXVIII.* — Le Buſard roux. Briſſon, *tome I, page 404.*

LE BUSARD (a).

ON appelle communément cet oiſeau, le *Buſard de marais, (planche 424)* ; mais comme il n'exiſte réellement dans notre climat que cette ſeule eſpèce de buſard, nous lui avons conſervé ce nom ſimple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux*, & quelques Fauconniers le nomment auſſi *harpaye à tête blanche ;* cet oiſeau eſt plus vorace & moins pareſſeux que la buſe, & c'eſt peut-être par cette ſeule raiſon qu'il paroît moins ſtupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il eſt auſſi avide de poiſſon que de gibier ; au lieu d'habiter, comme la buſe, les forêts en montagne, il ne ſe tient que dans les buiſſons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poiſſonneuſes : il niche dans les terres baſſes, & fait ſon nid à peu de hauteur de terre, dans des buiſſons, ou même ſur des mottes couvertes d'herbes épaiſſes : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; & quoiqu'il paroiſſe produire en plus grand nombre que la buſe, qu'il ſoit comme elle oiſeau ſédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il eſt néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le buſard avec le milan noir, quoiqu'il lui reſſemble à pluſieurs égards, parce que le buſard a comme

(a) En Grec, Κίρκος ; en Latin, *Circus.* — Le Fau-perdrieux. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 114. — *Circus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 351. . . . *Milvus æruginoſus.* Aldrov. *tom. I, pag. 396.* — Buſard de marais. *Albin, tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée.* — *Vultur fuſcus,* ſive *Laniarius.* Friſch, *pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée.* — Le buſard de marais. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. Britiſch Zoology,* pl. A 5, avec une figure coloriée.

la

la buſe, la bondrée, &c. . . . le cou gros & court; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on diſtingue aiſément le buſard de la buſe, 1.° par les lieux qu'il habite; 2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3.° parce qu'il ne ſe perche pas ſur de grands arbres, & que communément il ſe tient à terre ou dans des buiſſons; 4.° on le reconnoît à la longueur de ſes jambes qui, comme celles de l'oiſeau ſaint-martin & de la ſoubuſe, ſont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiſeaux de rapine.

Le buſard chaſſe de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiſeaux d'eau; il prend les poiſſons vivans & les enlève dans ſes ſerres: au défaut de gibier ou de poiſſon, il ſe nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'inſectes aquatiques: quoiqu'il ſoit plus petit que la buſe, il lui faut une plus ample pâture, & c'eſt vraiſemblablement parce qu'il eſt plus vif, & qu'il ſe donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il eſt auſſi bien plus vaillant. Belon aſſure en avoir vu qu'on avoit élevés à chaſſer & prendre des lapins, des perdrix & des cailles; il vole plus peſamment que le milan; & lorſqu'on veut le faire chaſſer par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement: un ſeul faucon ne ſuffit pas pour le prendre, il ſauroit s'en débarraſſer & même l'abattre; il deſcend au duc comme le milan, mais il ſe défend mieux, & il a plus de force & de courage; en ſorte qu'au lieu d'un ſeul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les creſſerelles le redoutent, évitent ſa rencontre, & même fuient lorſqu'il les approche.

OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby *(a)*, l'*Épervier à queue d'hirondelle ;* & par M. Brisson, le *Milan de la Caroline.* « Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir » & crochu ; mais il n'a point de crochets aux côtés de la » mandibule supérieure comme les autres éperviers : il a les » yeux fort grands & noirs, & l'iris rouge ; la tête, le cou, » la poitrine & le ventre sont blancs, le haut de l'aile & le » dos d'un pourpre foncé, mais plus brunâtre vers le bas, avec » une teinture de vert ; les ailes sont longues à proportion du » corps, & ont quatre pieds lorsqu'elles sont déployées ; la » queue est d'un pourpre foncé, mêlé de vert & très-fourchue ; » la plus longue plume des côtés ayant huit pouces de long » de plus que la plus courte du milieu : ces oiseaux volent long- » temps, comme les hirondelles, & prennent en volant les » escarbots, les mouches & autres insectes sur les arbres & sur » les buissons : on dit qu'ils font leur proie de lézards & de » serpens, ce qui fait que quelques-uns les ont appelés *éperviers* » *à serpens.* Je crois, ajoute M. Catesby, que ce sont des » oiseaux de passage (en Caroline), n'en ayant jamais vu aucuns pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit ici cet Auteur,

(a) Hist. nat. de la Caroline, *tome I, page 4, planche IV,* avec une bonne figure coloriée.

que l'oiseau dont il est question n'est point un épervier, n'en ayant ni la forme, ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'espèce du milan; & si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer que c'est le genre dont il approche le plus, & que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épevvier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Bresil, & dont Marcgrave a donné la figure & une assez courte indication *(b)*, puisqu'il se contente de dire que le *caracara* du Bresil, nommé *gavion* par les Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle *(nisus)* de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorsqu'elles sont pliées jusqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand; les pieds jaunes, les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles sémi-lunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau jaune; il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

I I I.

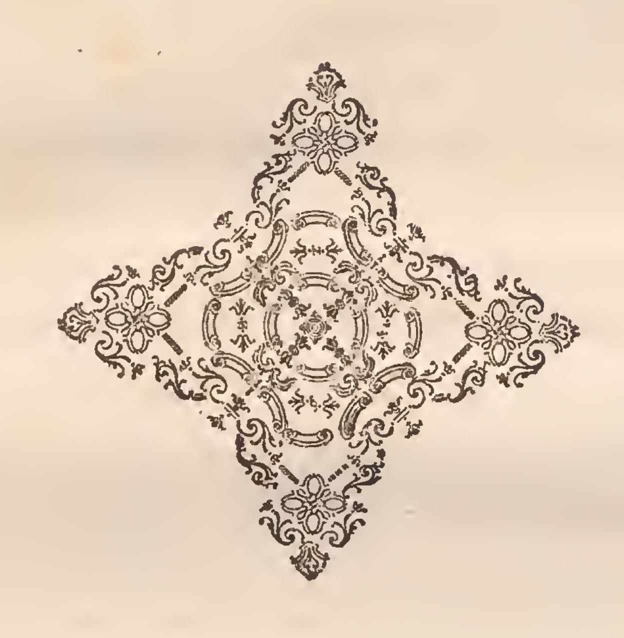
L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée (c)*, & qu'il décrit

(b) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 211.

(c) The ash coloured Buzzard. Edwards, *Hist. of Birds*, tome II, page 53, pl. LIII, avec une figure bien coloriée.

à peu près dans les termes ſuivans. Cet oiſeau eſt de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne groſſeur : il reſſemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buſe commune; le bec & la peau qui en couvre la baſe, ſont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie ſupérieure du cou, ſont couvertes de plumes blanches, tachées de brun-foncé dans leur milieu : la poitrine eſt blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés ſont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes ſont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du deſſous de la queue ſont rayées tranſverſalement de blanc & de noir : toutes les parties ſupérieures du cou, du dos, des ailes & de la queue ſont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair ſur les bords; les couvertures du deſſous des ailes ſont d'un brun ſombre avec des taches blanches; les plumes de la queue ſont croiſées par-deſſus de lignes étroites & de couleur obſcure, & par-deſſous croiſées de lignes blanches; les jambes & les pieds ſont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles ſont noirs, & les jambes ſont couvertes, juſqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obſcure : cet oiſeau, ajoute M. Edwards, qui ſe trouve dans les terres de la baie de Hudſon, fait principalement ſa proie des gelinotes blanches. Après avoir comparé cet oiſeau, décrit par M. Edwards, avec les buſes, ſoubuſes, harpayes & buſards, il nous a paru différer de tous par la forme de ſon corps & par ſes jambes courtes : il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il ſemble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre

genre de la buſe. Mais comme M. Edwards eſt un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiſeaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buſes; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & ſuivre la ſienne : c'eſt par cette raiſon que nous plaçons ici cet oiſeau à la ſuite des buſes.



L'ÉPERVIER (a).

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers *(planches 466, 467 & 412)*, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson fait mention de quatre espèces ou variétés; savoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes n'est que la cresserelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'est que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en sorte qu'il ne reste plus que l'épervier tacheté, qui n'est qu'une variété accidentelle de l'espèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* est le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oiseau lui fut envoyé du pays de Marienbourg; il

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Ξεύπεις; en Latin, *accipiter fringillarius; quod fringillas & minores aves rapiat;* en Italien, *Sparviero;* en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen;* en Polonois, *Crogulec;* en Suède, *Spacshoek;* en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparrow-hawk;* en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet.* — *Accipiter fringillarius.* Gesner, *Avi.* pag. 51. — *Accipiter minor, idem,* pag. 52..... *Nisus recentiorum.* Gesner, *Icon. Avium,* pag. 7. *Nisus à conatu, nisu, quod aves multò se majores rapere nitatur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 121. *Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 344. — Épervier. Albin, *tome I, page 6, planche V*, avec une figure coloriée de la femelle; *& tome III, page 2, pl. IV*, avec une figure coloriée du mâle. — *Nisus sagittatus, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC*, avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux..... *Nisus sagittatus alter idem, planche XCII*, avec une figure coloriée de l'épervier-sors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne représentent pas deux oiseaux différens.... *Nisus striatus, idem, planche XC*, avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 310. — *The Sparrow-hawk. Britisch Zoology,* planche A 10, *The male;* planche A 12, *The female.*

(b) Klein, *Ordo Avium,* pag. 53.

faut donc réduire à l'eſpèce commune le petit épervier, auſſi-bien que l'épervier tacheté, & ſéparer de cette eſpèce l'épervier des alouettes qui n'eſt que la femelle de la creſſerelle.

On obſervera que le tiercelet-ſors d'épervier *(planche 466)*, diffère du tiercelet-hagard *(planche 467)*, en ce que le ſors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs, & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet hagard, qui a ces parties preſqu'entièrement rouſſes & traverſées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a ſur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il eſt d'autant plus brun ſur le dos, qu'il eſt plus âgé; & les bandes tranſverſales de la poitrine ne ſont bien régulières que quand il a paſſé ſa première ou ſa ſeconde mue: il en eſt de même de la femelle *(planche 412)*, qui n'a des bandes régulières que lorſqu'elle a paſſé ſa ſeconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la diſtribution des couleurs, nous remarquerons que ſur le tiercelet-ſors, ces taches de la poitrine & du ventre ſont preſque toutes ſéparées les unes des autres, & qu'elles préſentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émouſſé, qu'une ſuite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes tranſverſales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'eſt-à-dire, du tiercelet qui a ſubi ſes deux premières mues; les mêmes changemens arrivent dans la femelle: ces bandes tranſverſales brunes, telles qu'on les voit repréſentées dans la planche, ne ſont dans la première année que des taches ſéparées; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement eſt encore plus conſidérable que dans l'épervier: rien ne

prouve mieux combien ſont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la diſtribution des couleurs, que de voir le même oiſeau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, deſcendant du haut en bas, & préſenter au contraire, dans la ſeconde année, des bandes tranſverſales de la même couleur: ce changement, quoique très-ſingulier, eſt plus ſenſible dans l'autour & dans les éperviers, mais il ſe trouve auſſi plus ou moins dans pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux; de ſorte que toutes les méthodes fondées ſur l'énonciation des différences de couleur & de la diſtribution des taches, ſe trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reſte toute l'année dans notre pays: l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe: on m'en a apporté pluſieurs dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois; ils ſont alors très-maigres, & ne pèſent que ſix onces: le volume de leur corps eſt à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle eſt beaucoup plus groſſe que le mâle; elle fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui ſont tachés de jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reſte, l'épervier, tant mâle que femelle, eſt aſſez docile: on l'apprivoiſe aiſément, & l'on peut le dreſſer pour la chaſſe des perdreaux & des cailles; il prend auſſi des pigeons ſéparés de leur compagnie, & fait une prodigieuſe deſtruction des pinçons & des autres petits oiſeaux qui ſe mettent en troupes pendant l'hiver: il faut que l'eſpèce de l'épervier ſoit encore plus nombreuſe qu'elle ne le paroît, car indépendamment de ceux qui reſtent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines ſaiſons, il en paſſe en grande

grande quantité dans d'autres pays *(c)*, & qu'en général l'eſpèce ſe trouve répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)* juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(f)*.

(c) Nota. Je crois devoir rapporter ici en entier un aſſez long récit de Belon, qui prouve le paſſage des oiſeaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin; où commence le détroit du Propontide; nous étions montés ſur la plus haute montagne, nous trouvames un Oiſeleur qui prenoit des éperviers de belle manière; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, lorſque tous oiſeaux ſont empêchés à faire leurs nids, il nous ſembloit étrange voir tant de milans & d'éperviers de venir de-là par de devers le côté dextre de la mer majeure: l'Oiſeleur les prenoit avec grande induſtrie, & n'en failloit pas un; il en prenoit plus d'une douzaine à chaque heure, il étoit caché derrière un buiſſon, au-devant duquel il avoit fait une aire unie & carrée, qui avoit deux pas en diamètre, diſtante environ de deux ou trois pas du buiſſon: il y avoit ſix bâtons fichés autour de l'aire, qui étoient de la groſſeur d'un pouce & de la hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à la ſummité deſquels il y avoit en chacun une coche entaillée du côté de la place, tenant un rets de fil vert ſort délié, qui étoit attaché aux coches des bâtons, tendus à la hauteur d'un homme, & au milieu de la place il y avoit un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte duquel il y avoit une cordelette attachée qui répondoit à l'homme caché derrière le buiſſon; il y avoit auſſi pluſieurs oiſeaux attachés à la cordelette qui paiſſoient le grain dedans l'aire, leſquels l'Oiſeleur faiſoit voler lorſqu'il avoit adviſé l'épervier de loin, venant du côté de la mer; & l'épervier ayant ſi bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit ſon vol à ailes déployées, & venoit ſi roidement donner dans le filet, penſant prendre les petits oiſeaux, qu'il demeuroit encré leans enſéveli dans les rets; alors l'Oiſeleur le prenoit & lui fichoit les ailes juſqu'au pli dedans un linge qui étoit là tout prêt expreſſément couſu; duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuiſſes & la queue, & l'ayant, laiſſoit l'épervier contre terre qui ne pouvoit ne ſe remuer ne ſe débattre: Nul ne ſauroit penſer de quelle part venoient tant d'éperviers, car étant arrêté deux heures, il en print plus de trente, tellement qu'en un jour un homme ſeul en prendroit bien près d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on adviſoit d'auſſi loin que la vue ſe pouvoit étendre. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 121. »

(d) Les Éperviers ſont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hiſt. du Japon*, tome I, page 113.

(e) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.° 68.

(f) Kolbe, *Deſcript. du cap de Bonne-eſpérance.* tome III, pages 167 & 168.

L'AUTOUR (a).

L'AUTOUR *(planches 461 & 418)*, eſt un bel oiſeau beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il reſſemble néanmoins par les habitudes naturelles, & par un caractère qui leur eſt commun, & qui dans les oiſeaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches; c'eſt d'avoir les ailes courtes; en ſorte que quand elles ſont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il reſſemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par ſon extrémité; & que la quatrième plume de l'aile eſt la plus longue de toutes. Les Fauconniers diſtinguent les oiſeaux de chaſſe en deux claſſes; ſavoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourſerie;* & dans cette ſeconde claſſe, ils comprennent non-ſeulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buſes, &c.

L'autour avant ſa première mue, c'eſt-à-dire, pendant la première année de ſon âge, porte ſur la poitrine & ſur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales;

(a) En Grec, Α'στερίας, ... *Accipiter ſtellaris;* en Latin moderne, *Aſtur;* en Italien, *Aſtore;* en Allemand, *Habich, Groſſer-Habich;* en Polonois, *Jaſtrzabwielki* ou *Jaſtrzabgolebiow;* en Anglois, *Staſ-hawk*, ou *Goſ-hawk*, ou *Egret. Accipiter major firmico & recentioribus aſtur.* Geſner, *Icon. Avi.* pag. 7 .... Geſner, *Avium*, pag. 3 .... *Accipiter palumbarius.* Geſner, *Avi.* pag. 51. — Aldrov. *tome I, page 342* ... *Aſterias.* Aldrov. *tome I, page 336.* — Autour. Albin, *tome II, page 5, planche VIII,* avec une figure coloriée. ... *Milvus, ſive aſtur.* Autour. Friſch, *pl. LXXII,* avec une figure coloriée. — *Nota.* C'eſt l'autour blond-ſors .... *Accipiter ſtellarius ſive guttatus milan.* Friſch, *pl. LXXIII. Nota.* C'eſt une variété de l'autour blond-ſors .... *Falco ſagittatus.* Friſch, *pl. LXXXI,* avec la figure coloriée de la femelle après ſa première mue ... *Falco.* Friſch, *pl. LXXXII,* avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Briſſon, *tome I, page 317.*

mais lorſqu'il a ſubi ſes deux premières mues, ces taches longitudinales diſparoiſſent, & il s'en forme de tranſverſales qui durent enſuite pour tout le reſte de la vie; en ſorte qu'il eſt très-facile de ſe tromper ſur la connoiſſance de cet oiſeau qui, dans deux âges différens, eſt marqué ſi différemment; & c'eſt ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le repréſentant dans ſes deux âges: la *planche 461* eſt le jeune autour, & la *planche 418* l'autour plus âgé.

Au reſte, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiſeaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b)*, comme le gerfaut, qui eſt à très-peu près de ſa grandeur: le mâle autour, eſt comme la plupart des oiſeaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle: tous deux ſont des oiſeaux de poing & non de leurre; ils ne volent pas auſſi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps; ils ont, comme je l'ai dit, pluſieurs habitudes communes avec l'épervier: jamais ils ne tombent à plomb ſur leur proie; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers; on peut prendre les autours de la même manière; on met un pigeon blanc, pour qu'il ſoit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui eſt au centre, un eſpace de neuf ou dix pieds de longueur ſur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne ſe précipitent point ſur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en ſaiſir: les entraves du filet ne

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco.* Linn. *Hiſtor. nat. edit. VI, gen. 36, ſp. 10.* Il eſt néanmoins très-aiſé de les diſtinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarraſſer, que quand il eſt repu.

L'autour ſe trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris; mais il eſt encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'eſpèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord jusqu'en Suède; & dans ceux de l'Orient & du midi, juſqu'en Perſe & en Barbarie; ceux de Grèce ſont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, ſelon Belon; « ils ont, dit-il, la tête grande, le cou gros & beaucoup de » plumes; ceux d'Arménie, ajoute-t-il, ont les yeux verts; ceux » de Perſe les ont clairs, concaves & enfoncés; ceux d'Afrique, » qui ſont les moins eſtimés, ont les yeux noirs dans le premier âge, & rouges après la première mue; » mais ce caractère n'eſt pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils ſont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturaliſtes en une eſpèce d'erreur *(c)*; on a appelé *buſard (planche 423)*, un autour dont le plumage eſt blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins ſuſceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une eſpèce de buſe ou buſard, & lui en a fait donner le nom: c'eſt néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété aſſez légère dans cet autour

(c) Nota. M. Briſſon a donné ſous le nom de *gros buſard (tome I, page 398)*, cet autour blond, dont il fait une eſpèce particulière, non-ſeulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres eſpèces de buſards; cependant il eſt très-certain que ce n'eſt qu'une variété, même légère dans l'eſpèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

blond,

blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié;* mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'espèce de l'autour brun; la femelle étoit au moins d'un tiers plus grosse que le mâle; il s'en falloit plus de six pouces que les ailes, lorsqu'elles étoient pliées, ne s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue: elle étoit plus grosse qu'un gros chapon, dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux. Dans le premier âge jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris blanc; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le cou & les ailes; le ventre & le dessous de la gorge changent moins, & sont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes transversales brunes dans les années suivantes. Le bec est d'un bleu sale, & la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide: les jambes sont dénuées de plumes, & les doigts des pieds sont d'un jaune foncé: les ongles sont noirâtres, & les plumes de la queue qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort larges, de couleur d'un gris sale. Le mâle a sous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur roussâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il ressemble par tout le reste, à l'exception de la grosseur, qui, comme nous l'avons dit, est de plus d'un tiers au-dessous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant: ils sont tous deux assez difficiles à priver; ils se battoient souvent,

mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres petits animaux, ou pour blesser & mordre ceux qui les veulent saisir : ils commencent par se défendre de la griffe, se renversent sur le dos, en ouvrant le bec, & en cherchant beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est aperçu que ces oiseaux, quoique seuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis: leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots & les petits oiseaux: il se jette avidement sur la chair saignante, & refuse assez constamment la viande cuite; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir: il plume les oiseaux fort proprement, & ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres & humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, & finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent; il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & semble s'effaroucher de tout; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu, sans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter plusieurs cris répétés.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport à l'Épervier & à l'Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans aucun nom, & que nous avons fait repréſenter *(planche 464),* ſous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne,* parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiſeau de proie; il eſt ſeulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier ; il a auſſi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le deſſous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuſe ; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reſte, il reſſemble aſſez à l'épervier d'Europe, pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

II

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne,* parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'eſt-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiſeaux ou des animaux étrangers aux eſpèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent

pas, & il eſt très-poſſible que cet oiſeau de Cayenne que nous préſentons ici *(planche 473)*, ſoit d'une eſpèce particulière & différente de celles de l'autour & du lanier.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Cateſby *(a)*, ſous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainſi que la peau qui couvre la baſe du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à ſon origine, & noir vers ſon crochet; le deſſus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes: les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes tranſverſales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hiſt. nat. of Carol. by Marc. Cateſby, *tome I, page 3, planche III*, avec une figure coloriée.



LE

LE GERFAUT (a).

LE Gerfaut *(planches 210, 462 & 446)*, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émérillons & les cresserelles: ils ont tous les ailes presqu'aussi longues que la queue; la première plume de l'aile appelée *le cerceau*, presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte & arrondie par son extrémité; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est dans ces derniers oiseaux la plus

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*: en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittelfalck*; en Polonois, *Bialozor*; en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiczot*; en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon*; les Anglois appellent le mâle *Jerkin. Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, signifie *Faucon-vautour*, *Gyr* ou *Gyer*, signifiant *Vautour* en Allemand. Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I, page 471.* — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tome I, pag. 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande, par Anderson*, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche XXX, fig.* 2. Brisson. *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, planche XXXI.

longue, au lieu que c'eſt la ſeconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère ſpécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par ſon plumage qui eſt brun ſur toutes les parties ſupérieures du corps, blanc taché de brun ſur toutes les parties inférieures, avec la queue griſe, traverſée de lignes brunes *(planche 210.)* Cet oiſeau ſe trouve aſſez communément en Iſlande, & il paroît qu'il y a variété dans l'eſpèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui ſe trouve également dans les pays les plus ſeptentrionaux *(planche 462),* qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la diſtribution des couleurs, & qui eſt plus eſtimé des Fauconniers que celui d'Iſlande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité ; & indépendamment de cette première variété, qui paroît être variété de l'eſpèce, il y en a une ſeconde qu'on pourroit attribuer au climat, ſi tous n'étoient pas également des pays froids; cette ſeconde variété eſt le gerfaut blanc *(planche 446),* qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous préſumons que dans ceux de Norvège, auſſi-bien que dans ceux d'Iſlande, il s'en trouve de blancs; en ſorte qu'il eſt probable que c'eſt une ſeconde variété commune aux deux premières, & qu'il exiſte en effet dans l'eſpèce du gerfaut trois races conſtantes & diſtinctes, dont la première eſt le gerfaut d'Iſlande, la ſeconde le gerfaut de Norvège, & la troiſième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont aſſuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conſervoient leur blancheur dans les années ſuivantes, en ſorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieilleſſe de l'animal ou au climat plus froid, les bruns ſe trouvant également dans le même climat. Ces oiſeaux ſont naturels aux pays froids du nord de l'Europe

& de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie: ce sont aussi les plus chers & les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie: on les transporte d'Islande & de Russie en France *(b)*, en Italie & jusqu'en Perse & en Turquie *(c)*; & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus: la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle: on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il est oiseau passager en Allemagne..... C'est un oiseau bon à tous vols; car il ne refuse jamais rien, & il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, pages 94 & 95.

(c) Nota. C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant: « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Moscovie, d'où on le transporte en « Perse, & qui est presque aussi gros qu'un aigle; ces oiseaux sont rares, & il n'y a que « le Roi seul qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les présens « que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent tomans la « pièce, qui font quinze cents écus; & s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur « en apporte à Sa Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau, comme « s'il étoit vivant: on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à « terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c.... » *Voyage de Chardin*, tome II, page 31.

LE LANIER (a).

CET oiſeau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.rs Edwards, Friſch & les Auteurs de la Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une deſcription aſſez détaillée, n'en donne pas la figure; il en eſt de même de Geſner, d'Aldrovande & des autres Naturaliſtes modernes. M.rs Briſſon & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu : la ſeule repréſentation qu'on en ait eſt dans Albin, dont on ſait que les planches ſont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier qui eſt aujourd'hui ſi rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe, en Italie, puiſqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il ſe retrouve en Suède, puiſque M. Linnæus le met dans la liſte des oiſeaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère deſcription, & point du tout l'hiſtoire : ne le connoiſſant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les

(a) En Italien, *Laniero*; en Allemand, *Swimere* ou *Schmeymer*; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiſeau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page 4, planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cœruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 61. Le Lanier. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 363.

les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-lanier, dit-il, fait ordinairement son aire en France, sur les plus hauts arbres « des forêts ou dans les rochers les plus élevés : comme il est « d'un naturel plus doux & de mœurs plus faciles que les faucons « ordinaires, on s'en sert communément *à tous propos*. Il est « de plus petite corpulence que le faucon-gentil, & de plus « beau plumage que le sacre, sur-tout après la mue; il est aussi « plus court *empiété* que nul des autres faucons. Les Faucon- « niers choisissent le lanier ayant grosse tête, les pieds bleus & « orés; le lanier vole tant pour rivière que pour les champs ; il « supporte mieux la nourriture de grosses viandes qu'aucun autre « faucon ; on le reconnoît sans pouvoir s'y méprendre, car il « a le bec & les pieds bleus; les plumes de devant mêlées de « noir sur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, « & non pas traversées comme au faucon . . . . quand il étend « ses ailes, & qu'on les regarde par-dessous, les taches paroissent « différentes de celles des autres oiseaux de proie ; car elles sont « semées & rondes *comme petits deniers*. Son cou est court & « assez gros, aussi-bien que son bec ; on appelle la femelle *lanier,* « elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme *lanneret :* tous « deux sont assez semblables par les couleurs du plumage ; il n'est « aucun oiseau de proie qui tienne plus constamment sa perche, « & il reste au pays pendant toute l'année; on l'instruit aisément « à voler & prendre la grue : la saison où il chasse le mieux est « après la mue, depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre; mais « en hiver il n'est pas bon à l'exercice de la chasse ».



LE SACRE (a).

JE crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, & le mettre à la suite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le Sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur ; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons : ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui, les Naturalistes ne connoîtroient que peu ou point du tout le sacre & le lanier : tous deux sont devenus également rares, & c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du sacre, comme

(a) Sacre, la femelle; *Sacret*, le mâle. . . . Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 108, avec la fig. page 109. En Latin moderne, *Falco-sacer;* en Italien, *Sacro;* en Allemand, *Sacker;* en Anglois, *Sacre.*

(b) Falco-sacer. Le Sacre. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota.* Cet Auteur en fait la douzième variété de l'espèce du faucon.

nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le ſacre eſt de plus laid pennage que nul des oiſeaux de fauconnerie; car il eſt « de couleur comme entre roux & enfumé, ſemblable à un « milan; il eſt court empiété, ayant les jambes & les doigts « bleus, reſſemblant en quelque choſe au lanier: il ſeroit quaſi « pareil au faucon en grandeur, n'étoit qu'il eſt compaſſé plus « rond. Il eſt oiſeau de moult hardi courage, comparé en force « au faucon-pélerin: auſſi eſt oiſeau de paſſage, & eſt rare de « trouver homme qui ſe puiſſe vanter d'avoir oncq'veu l'endroit « où il fait ſes petits: il y a quelques Fauconniers qui ſont « d'opinion qu'il vient de Tartarie & Ruſſie, & de devers la « mer majeur, & que faiſant ſon chemin pour aller vivre certaine « partie de l'an vers la partie du midi, eſt prins au paſſage par « les Fauconniers qui les aguettent en diverſes îles de la mer « Égée, Rhodes, Chypre, &c. Et combien qu'on faſſe de « hauts vols avec le ſacre pour le milan, toutes fois on le peut « auſſi dreſſer pour le gibier & pour la campagne, à prendre « oyes ſauvages, oſtardes, olives, faiſends, perdrix, lièvres & « à toute autre manière de gibier... Le ſacret eſt le mâle & « le ſacre la femelle, entre leſquels il n'y a d'autre différence « ſinon du grand au petit ».

En comparant cette deſcription du ſacre, avec celle que le même Auteur a donnée du lanier, on ſe perſuadera aiſément, 1.° que ces deux oiſeaux ſont plus voiſins l'un de l'autre que d'aucune autre eſpèce; 2.° que tous deux ſont oiſeaux paſſagers, quoique Belon diſe que le lanier étoit de ſon temps naturel en France, il eſt preſque ſûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui; 3.° que ces deux oiſeaux paroiſſent différer eſſentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus

courtes, le bec & les pieds bleus, & c'eſt à cauſe de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en ſéparer.

Il y a pluſieurs années que nous avons fait deſſiner à la ménagerie du Roi, un oiſeau de proie qu'on nous dit être le *ſacre ;* mais la deſcription qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.



LE

LE FAUCON (a).

LORSQU'ON jette les yeux ſur les liſtes de nos Nomenclateurs d'Hiſtoire Naturelle *(b)*, on ſeroit porté à croire qu'il y a dans l'eſpèce du Faucon autant de variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiſeaux domeſtiques : cependant rien n'eſt moins vrai : l'homme n'a point influé ſur la nature de ces animaux ; quelqu'utiles aux plaiſirs, quelqu'agréables qu'ils ſoient pour le faſte des Princes chaſſeurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'eſpèce : on dompte à la vérité le naturel féroce de ces oiſeaux, par la force de l'art & des privations *(c)*: on

(a) En Grec moderne, Φαλκων; en Latin moderne, *Falco;* en Italien, *Falcone;* en Eſpagnol, *Halkon;* en Allemand, *Falck;* en Polonois, *Sokol;* en Anglois, *Falcon.* — *Falco apud Firmicum, Suidam & recentiores.* Geſner. *Icon. Avi.* pag. 110. — *Faucon.* Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 115. — *Falco.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 429. — *Accipiter fuſcus.* Friſch, *planche LXXIV, avec une figure coloriée.* — *Accipiter fuſcus oris pennarum rufeſcentibus, rectricibus fuſcis fuſco ſaturatiore tranſverſim ſtriatis. . . . Falco,* le Faucon. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 321.

(b) M. Briſſon compte treize variétés dans cette première eſpèce, ſavoir; le faucon-ſors, le faucon-hagard ou boſſu, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Iſlande & le ſacre ; & en même temps il compte douze autres eſpèces ou variétés de faucons, différentes de la première, ſavoir; le faucon-gentil, le faucon-pélerin, dont le faucon de Barbarie & le faucon de Tartarie ſont des variétés; le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier; le faucon de montagne ou montagner, dont le faucon de montagne cendré eſt une variété; le faucon de la baie de Hudſon, le faucon-étoilé, le faucon-huppé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline. M. Linnæus comprend ſous l'indication générique de faucon, vingt-ſix eſpèces différentes; mais il eſt vrai qu'il confond ſous ce même nom, comme il fait en tout, les eſpèces éloignées, auſſi-bien que les eſpèces voiſines, car on trouve dans cette liſte de faucons, les aigles, les pygargues, les orfraies, les creſſerelles, les buſes, &c. Au moins la liſte de M. Briſſon, quoique d'un tiers trop nombreuſe, eſt faite avec plus de circonſpection & de diſcernement.

(c) Pour dreſſer le faucon, l'on commence par l'armer d'entraves, appelées *jets*, au bout

leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande; chaque morceau de leur ſubſiſtance ne leur eſt accordé que pour un ſervice rendu: on les attache, on les garotte, on les affuble, on les prive même de la lumière & de toute nourriture, pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuoſité du beſoin *(d)*; mais ils ſervent par néceſſité, par habitude & ſans attachement; ils demeurent captifs, ſans devenir domeſtiques; l'individu ſeul eſt

deſquelles on met un anneau, ſur lequel eſt écrit le nom du maître; on y ajoute des ſonnettes qui ſervent à indiquer le lieu où il eſt lorſqu'il s'écarte de la chaſſe; on le porte continuellement ſur le poing; on l'oblige de veiller: s'il eſt méchant & qu'il cherche à ſe défendre, on lui plonge la tête dans l'eau; enfin on le contraint par la faim & par la laſſitude à ſe laiſſer couvrir la tête d'un chaperon qui lui enveloppe les yeux; cet exercice dure ſouvent trois jours & trois nuits de ſuite: il eſt rare qu'au bout de ce temps, les beſoins qui le tourmentent & la privation de la lumière ne lui faſſent pas perdre toute idée de liberté: on juge qu'il a oublié ſa fierté naturelle, lorſqu'il ſe laiſſe aiſément couvrir la tête, & que découvert il ſaiſit le pât ou la viande qu'on a ſoin de lui préſenter de temps en temps; la répétition de ces leçons en aſſure peu à peu le ſuccès; les beſoins étant le principe de la dépendance, on cherche à les augmenter en lui nétoyant l'eſtomac par des cures; ce ſont de petites pelotes de filaſſe qu'on lui fait avaler, & qui augmentent ſon appétit; on le ſatisfait après l'avoir excité, & la reconnoiſſance attache l'oiſeau à celui même qui l'a tourmenté. *Encyclopédie, à l'article de la fauconnerie.*

(d) Lorſque les premières leçons ont réuſſi, & que l'oiſeau montre de la docilité; on le porte ſur le gazon dans un jardin, là on le découvre, & avec l'aide de la viande, on le fait ſauter de lui-même ſur le poing; quand il eſt aſſuré à cet exercice, on juge qu'il eſt temps de lui donner le vif, & de lui faire connoître le leurre; c'eſt une repréſentation de proie, un aſſemblage de pieds & d'ailes, dont les fauconniers ſe ſervent pour réclamer les oiſeaux, & ſur lequel on attache leur viande; il eſt important qu'ils ſoient non-ſeulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre; dès que l'oiſeau a fondu deſſus & qu'il a pris ſeulement une beccade, quelques Fauconniers ſont dans l'uſage de retirer le leurre, mais par cette méthode on court riſque de rebuter l'oiſeau; il eſt plus ſûr, lorſqu'il a fait ce qu'on attend de lui, de le paître tout-à-fait, & ce doit être la récompenſe de ſa docilité; le leurre eſt l'appât qui doit le faire revenir lorſqu'il ſera élevé dans les airs, mais il ne ſeroit pas ſuffiſant ſans la voix du fauconnier, qui l'avertit de ſe tourner de ce côté-là; il faut que ces leçons ſoient ſouvent répétées. . . . Il faut chercher à bien connoître le caractère de l'oiſeau, parler ſouvent à celui qui paroît moins attentif à la voix, laiſſer jeûner celui qui revient moins

esclave, l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme : ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns prisonniers, & rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature ; comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur & d'une rapidité sans égale ; on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles : on a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi ; qu'ils se placent dans les *trous & les anfractures* les plus inaccessibles ; qu'ils font ordinairement quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, qu'ils ne couvent pas long-temps, car les petits sont adultes vers le 15 de mai ; qu'ils changent de couleurs suivant le sexe, l'âge & la mue ; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles ; que tous deux jettent des cris perçans, désagréables & presque continuels, dans le temps qu'ils chassent leurs petits pour les dépaïser, ce qui se fait, comme chez les aigles, par la dure nécessité, qui rompt les liens des familles & de toute société, dès qu'il n'y a

avidement au leurre ; laisser aussi veiller plus long-temps celui qui n'est pas assez familier ; couvrir souvent du chaperon celui qui craint ce genre d'assujettissement : lorsque la familiarité & la docilité de l'oiseau sont suffisamment confirmées dans un jardin, on le porte en pleine campagne, mais toujours attaché à la filière, qui est une ficelle longue d'une dixaine de toises ; on le découvre, & en l'apelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre, lorsqu'il fond dessus, on se sert de la viande, & on lui en laisse prendre bonne gorge ; pour continuer de l'assurer, le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, & il parvient enfin à fondre dessus du bout de la filière, c'est alors qu'il faut faire connoître & manier plusieurs fois à l'oiseau le gibier auquel on le destine ; on en conserve de privés pour cet usage, cela s'appelle *donner l'escap ;* c'est la dernière leçon, mais elle doit se répéter jusqu'à ce qu'on soit parfaitement assuré de l'oiseau : alors on le met hors de filière, & on le vole pour lors. *Encyclopédie, art. de la fauconnerie.*

pas aſſez pour partager, qu'il y a impoſſibilité de trouver aſſez de vivres pour ſubſiſter enſemble dans les mêmes terres.

Le faucon eſt peut-être l'oiſeau dont le courage eſt le plus franc, le plus grand, relativement à ſes forces : il fond ſans détour & perpendiculairement ſur ſa proie ; au lieu que l'autour & la plupart des autres arrivent de côté : auſſi prend-on l'autour avec des filets dans leſquels le faucon ne s'empêtre jamais ; il tombe à plomb ſur l'oiſeau victime, expoſé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange ſur le lieu s'il eſt gros, ou l'emporte s'il n'eſt pas trop lourd, en ſe relevant à plomb : s'il y a quelque faiſanderie dans ſon voiſinage, il choiſit cette proie de préférence; on le voit tout-à-coup fondre ſur un troupeau de faiſans comme s'il tomboit des nues, parce qu'il arrive de ſi haut, & en ſi peu de temps, que ſon apparition eſt toujours imprévue & ſouvent inopinée : on le voit fréquemment attaquer le milan, ſoit pour exercer ſon courage, ſoit pour lui enlever une proie; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre; il le traite comme un lâche, le chaſſe, le frappe avec dédain, & ne le met point à mort, parce que le milan ſe défend mal, & que probablement ſa chair répugne au faucon encore plus que ſa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voiſinage de nos grandes montagnes, en Dauphiné, Bugey, Auvergne & aux pieds des Alpes, peuvent s'aſſurer de tous ces faits *(c)*. On a envoyé de Genève, à la fauconnerie du Roi, des jeunes faucons pris dans les montagnes voiſines au mois d'avril, & qui paroiſſent avoir

(c) Nota. Ils m'ont été rendus par des témoins oculaires, & particulièrement par M. Hebert, que j'ai déjà cité plus d'une fois, & qui a chaſſé pendant cinq ans dans les montagnes du Bugey.

acquis

acquis toutes les dimenſions de leur taille & toutes leurs forces avant le mois de juin. Lorſqu'ils ſont jeunes, on les appelle *faucon-ſors*, comme l'on dit *harengs-ſors*, parce qu'ils ſont alors plus bruns que dans les années ſuivantes *(planche 470)*; & l'on appelle *hagards* les vieux faucons qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes *(f)* *(planche 421)*; le faucon qui eſt repréſenté dans cette dernière planche nous paroît être de la ſeconde année, ayant encore un aſſez grand nombre de taches brunes ſur la poitrine & ſur le ventre; car à la troiſième année ces taches diminuent, & la quantité du blanc ſur le plumage augmente, comme on le peut voir dans le faucon repréſenté *(planche 430)*, dans laquelle on a gravé, par erreur, le nom de *lanier*, au lieu de *tiercelet de faucon de la troiſième année.*

Comme ces oiſeaux cherchent par-tout les rochers les plus hauts, & que la plupart des îles ne ſont que des groupes & des pointes de montagnes; il y en a beaucoup à Rhodes, en Chypre, à Malte, & dans les autres îles de la méditerranée, auſſi-bien qu'aux Orcades & en Iſlande; mais on peut croire que ſuivant les différens climats, ils paroiſſent ſubir des variétés différentes, dont il eſt néceſſaire que nous faſſions quelque mention.

Le faucon qui eſt naturel en France eſt gros comme une poule: il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, & autant juſqu'à celui des pieds: la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, & il a près de trois pieds & demi de vol ou d'envergure: ſes ailes lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent preſqu'au bout de la queue: je ne dirai rien

(f) Nota. Puiſque le faucon-ſors & le faucon-hagar ou boſſu ne ſont que le même faucon, jeune & vieux, on ne doit pas en faire des variétés dans l'eſpèce.

des couleurs, parce qu'elles changent aux différentes mues, à meſure que l'oiſeau avance en âge, & que d'ailleurs elles ſont fidèlement repréſentées par les trois planches que nous venons de citer ci-deſſus. J'obſerverai ſeulement que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon, eſt verdâtre, & que quand il s'en trouve qui ont les pieds & la membrane du bec jaunes, comme celui qui eſt repréſenté dans *la planche 430 ;* les Fauconniers les appellent *faucons bec jaune,* & les regardent comme les plus laids & les moins nobles de l'école de la fauconnerie : j'obſerverai encore qu'ils ſe ſervent du tiercelet de faucon, c'eſt-à-dire, du mâle, lequel eſt d'un tiers plus petit que la femelle, pour voler les perdrix, pies, geais, merles & autres oiſeaux de cette eſpèce; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre, du milan, de la grue & des autres grands oiſeaux.

Il paroît que cette eſpèce de faucon, qui eſt aſſez commune en France, ſe trouve auſſi en Allemagne. M. Friſch *(g)* a donné la figure coloriée d'un faucon-ſors à pieds & à membrane du bec jaunes, ſous le nom de *enten-ſtoſſer* ou *ſchwartz-braune habigt,* & il s'eſt trompé en lui donnant le nom d'*autour brun ;* car il diffère de l'autour par la grandeur & par le naturel. Il paroît qu'on trouve auſſi en Allemagne, & quelquefois en France, une eſpèce différente de celle-ci, qui eſt le faucon pattu à tête blanche, que M. Friſch appelle mal-à-propos *vautour.* « Ce » vautour à pieds velus ou à culotte de plume, eſt, dit-il, de

(g) Nota. Voici ce que M. Friſch dit de cet oiſeau, qu'il appelle l'*ennemi des canards* ou l'*autour d'un brun-noir.* Il a été pourvu par la Nature de longues ailes & de plumes ſerrées les unes ſur les autres.... C'eſt des oiſeaux de proie l'un des plus vigoureux, il pourſuit de préférence les canards, les poules d'eau & autres oiſeaux d'eau, *pl. LXXIV.*

tous les oiseaux de proie diurnes à bec crochu, le seul qui ait « des plumes jusqu'à la partie inférieure des pieds, auxquels elles « s'appliquent exactement; l'aigle des rochers a aussi des plumes « semblables, mais qui ne vont que jusqu'à la moitié des pieds; « les oiseaux de proie nocturnes, comme les chouettes, en ont « jusqu'aux ongles, mais ces plumes sont une espèce de duvet: « ce *vautour* poursuit toute sorte de proie, & on ne le trouve « jamais auprès des cadavres » *(h)*, c'est parce que ce n'est pas un vautour, mais un faucon, qu'il ne se nourrit pas de cadavres; & ce faucon a paru à quelques-uns de nos Naturalistes assez semblable à notre faucon de France *(i)*, pour n'en faire qu'une variété; s'il ne différoit en effet de notre faucon que par la blancheur de la tête, tout le reste est assez semblable pour qu'on ne dût le considérer que comme variété; mais le caractère des pieds couverts de plumes jusqu'aux ongles, me paroît être spécifique, ou tout au moins l'indice d'une variété constante, & qui fait race à part dans l'espèce du faucon.

Une seconde variété est le faucon blanc, qui se trouve en Russie, & peut-être dans les autres pays du Nord; il y en a de tout-à-fait blancs & sans taches, à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes qui sont noirâtres: il y en a d'autres de cette espèce, qui sont aussi tout blancs, à l'exception de quelques taches brunes sur le dos & sur les ailes, & de quelques raies brunes sur la queue *(k)*: comme ce faucon blanc est de la même grandeur que notre faucon, & qu'il n'en diffère

(h) Frisch, *planche LXXV, avec une figure coloriée.* — Le faucon à tête blanche. Brisson, *tome I, page 325; & tome VI, supplément,* page 22, planche 1.

(i) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, *page 325.*

(k) Brisson, *tome I, page 326.*

que par la blancheur, qui est la couleur que les oiseaux, comme les autres animaux, prennent assez généralement dans les pays du Nord, on peut présumer avec fondement que ce n'est qu'une variété de l'espèce commune, produite par l'influence du climat: cependant il paroît qu'en Islande, il y a aussi des faucons de la même couleur que les nôtres, mais qui sont un peu plus gros, & qui ont les ailes & la queue plus longues; comme ils ressemblent presque en tout à notre faucon, & qu'ils n'en diffèrent que par ces légers caractères, on ne doit pas les séparer de l'espèce commune. Il en est de même de celui qu'on appelle *faucon-gentil,* que presque tous les Naturalistes ont donné comme différent du faucon commun, tandis que c'est le même, & que le nom de *gentil* ne leur est appliqué que lorsqu'ils sont bien élevés, bien faits & d'une jolie figure; aussi nos anciens Auteurs de fauconnerie, ne comptoient que deux espèces principales de faucon, le faucon-gentil ou faucon de notre pays, & le faucon-pélerin ou étranger, & regardoient tous les autres comme de simples variétés de l'une ou de l'autre de ces deux espèces. Il arrive en effet quelques faucons des pays étrangers, qui ne font que se montrer sans s'arrêter, & qu'on prend au passage: il en vient sur-tout du côté du midi, que l'on prend à Malte, & qui sont beaucoup plus noirs que nos faucons d'Europe *(planche 469);* on en a pris même quelquefois de cette espèce en France; & celui dont nous donnons ici la figure, a été pris en Brie: c'est par cette raison que nous avons cru pouvoir l'appeler *faucon passager;* il paroît que ce faucon noir passe en Allemagne comme en France, car c'est le même que M. Frisch a donné sous le nom de *falco fuscus, faucon brun (planche LXXXIII),* & qu'il voyage beaucoup plus loin; car c'est encore

encore le même faucon que M. Edwards a décrit & repréſenté, *tome I, page 4,* ſous le nom de *faucon noir de la baie de Hudſon,* & qui en effet lui avoit été envoyé de ce climat. J'obſerverai à ce ſujet que le faucon paſſager ou pélerin, décrit par M. Briſſon, *page 341,* n'eſt point du tout un faucon étranger ni paſſager, & que c'eſt abſolument le même que notre faucon-hagard, repréſenté dans la *planche 421;* en ſorte que l'eſpèce du faucon commun ou paſſager, ne nous eſt connue juſqu'à préſent que par le faucon d'Iſlande, qui n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune, & par le faucon noir d'Afrique, qui en diffère aſſez, ſur-tout par la couleur, pour pouvoir être regardé comme formant une eſpèce différente.

On pourroit peut-être rapporter à cette eſpèce le faucon Tuniſien ou Punicien dont parle Belon *(l),* « & qu'il dit être un peu plus petit que le faucon-pélerin, qui a la tête plus « groſſe & ronde, & qui reſſemble par la grandeur & le plu- « mage au lanier », peut-être auſſi le faucon de Tartarie *(m),* qui au contraire eſt un peu plus grand que le faucon-pélerin, & que Belon dit en différer encore, en ce que le deſſus de ſes ailes eſt roux, & que ſes doigts ſont plus alongés.

En raſſemblant & reſſerrant les différens objets que nous venons de préſenter en détail, il paroît 1.° qu'il n'y a en France qu'une ſeule eſpèce de faucon bien connue, pour y faire ſon aire dans nos provinces montagneuſes; que cette même eſpèce ſe trouve en Suiſſe, en Allemagne, en Pologne & juſqu'en Iſlande vers le Nord; en Italie *(n),* en Eſpagne & dans les îles de la

(l) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 117.

(m) Ibidem, page 116.

(n) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 429.

méditerranée, & peut-être jusqu'en Égypte *(o)* vers le midi; 2.° que le faucon blanc n'est dans cette même espèce, qu'une variété produite par l'influence du climat du nord; 3.° que le faucon-gentil n'est pas d'une espèce différente de notre faucon commun *(p)*; 4.° que le faucon-pélerin ou passager est d'une espèce différente, qu'on doit regarder comme étrangère, & qui peut-être renferme quelques variétés, telles que le faucon de Barbarie, le faucon Tunicien, &c....... Il n'y a donc, quoiqu'en disent les Nomenclateurs, que deux espèces réelles de faucons en Europe, dont la première est naturelle à notre climat, & se multiplie chez nous, & l'autre qui ne fait qu'y passer, & qu'on doit regarder comme étrangère : en rappelant donc à l'examen la liste la plus nombreuse de nos Nomenclateurs, au sujet des faucons, & suivant article par article celle de M. Brisson, nous trouverons 1.° que le faucon-sors n'est que le jeune de l'espèce commune; 2.° que le faucon-hagard n'en est que le vieux; 3.° que le faucon à tête blanche & à pieds pattus, est une variété ou race constante dans cette même espèce ; 4.° sous le nom de *faucon blanc*, M. Brisson indique deux différentes espèces d'oiseaux, & peut-être trois, car le premier & le troisième pourroient être, absolument parlant, des faucons qui auroient subi la variété

(o) Prosper Albin, *Ægypt.* tome I, page 200.

(p) Nota. Jean de Franchières, qui est l'un des plus anciens & peut-être le meilleur de nos Auteurs sur la fauconnerie, ne compte que sept espèces d'oiseaux auxquels il donne le nom de *faucon*, savoir; le faucon-gentil, le faucon-pélerin, le faucon-tartaret, le gerfaut, le sacre, le lanier & le faucon tunisien ou tunicien: en retranchant de cette liste le gerfaut, le sacre & le lanier, qui ne sont pas proprement des faucons, il ne reste que le faucon-gentil & le faucon-pélerin, dont le tartaret & le tunisien sont deux variétés. Cet auteur ne connoissoit donc qu'une seule espèce de faucon naturelle en France, qu'il indique sous le nom de *faucon-gentil*, & cela prouve encore ce que j'ai avancé, que le faucon-gentil & le faucon commun, ne sont tous deux qu'une seule & même espèce.

commune aux oiſeaux du nord, qui eſt le blanc; mais pour le ſecond, dont M. Briſſon ne paroît parler que d'après M. Friſch, dont il cite la *planche LXXX*, ce n'eſt certainement pas un faucon, mais un oiſeau de rapine, commun en France, auquel on donne le nom de *harpaye:* 5.° que le faucon noir eſt le véritable faucon-pélerin ou paſſager, qu'on doit regarder comme étranger; 6.° que le faucon tacheté, n'eſt que le jeune de ce même faucon étranger; 7.° que le faucon brun eſt moins un faucon qu'un buſard: M. Friſch eſt le ſeul qui en ait donné la repréſentation *(q)*, & cet Auteur nous dit que cet oiſeau attrape quelquefois en volant les pigeons ſauvages; que ſon vol eſt très-haut, & qu'on le tire rarement, mais que néanmoins il guette les oiſeaux aquatiques, ſur les étangs & dans les autres lieux marécageux: ces indices réunis, nous portent à croire que ce faucon brun de M. Briſſon n'eſt vraiſemblablement qu'une variété dans l'eſpèce des buſards, quoiqu'il n'ait pas la queue auſſi longue que les autres buſards; 8.° que le faucon rouge n'eſt qu'une variété dans notre eſpèce commune du faucon, que Belon dit, avec quelques anciens Fauconniers, ſe trouver dans les lieux marécageux qu'il fréquente de préférence; 9.° que le faucon rouge des Indes, eſt un oiſeau étranger, dont nous parlerons dans la ſuite; 10.° que le faucon d'Italie, dont M. Briſſon ne parle que d'après Jonſton, peut encore être, ſans ſcrupule, regardé comme une variété de l'eſpèce commune de notre faucon des Alpes; 11.° que le faucon d'Iſlande eſt, comme nous l'avons dit, une autre variété de l'eſpèce commune dont il ne diffère que par un peu plus de grandeur; 12.° que le ſacre n'eſt point, comme le dit M. Briſſon, une variété du faucon, mais une eſpèce différente qu'il faut conſidérer

(q) Friſch, *tome I, planche LXXVI.*

à part ; 13.° que le faucon-gentil n'eſt point une eſpèce différente de celle de notre faucon commun, & que ce n'eſt que le faucon-ſors de cette eſpèce commune, que M. Briſſon a décrit ſous le nom de *faucon-gentil;* mais dans un temps de mue, différent de celui qu'il a décrit ſous le ſimple nom de *faucon ;* 14.° que le faucon appelé *pélerin* par M. Briſſon, n'eſt que notre même faucon commun, devenu par l'âge faucon-hagard, tel que nous l'avons repréſenté dans la planche déjà citée, *n.° 421,* & que par conſéquent ce n'eſt qu'une variété de l'âge, & non pas une diverſité d'eſpèce; 15.° que le faucon de Barbarie n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du faucon étranger, que nous avons nommé *faucon paſſager,* & que nous avons fait repréſenter *(planche 469);* 16.° qu'il en eſt de même du faucon de Tartarie; 17.° que le faucon à collier n'eſt point un faucon, mais un oiſeau d'un tout autre genre, auquel nous avons donné le nom de *ſoubuſe ;* 18.° que le faucon de roche n'eſt point encore un faucon, puiſqu'il approche beaucoup plus du hobreau & de la creſſerelle; & que par conſéquent c'eſt un oiſeau qu'il faut conſidérer à part; 19.° que le faucon de montagne n'eſt qu'une variété du rochier; 20.° que le faucon de montagne cendré n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune du faucon; 21.° que le faucon de la baie de Hudſon eſt un oiſeau étranger, d'une eſpèce différente de celle d'Europe, & dont nous parlerons dans l'article ſuivant; 22.° que le faucon étoilé eſt un oiſeau d'un autre genre que le faucon; 23.° que le faucon huppé des Indes, le faucon des Antilles, le faucon-pêcheur des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline, ſont encore des oiſeaux étrangers dont il ſera fait mention dans la ſuite. On peut voir par cette longue énumération, qu'en ſéparant même les oiſeaux étrangers,

&

& qui ne ſont pas préciſément des faucons ; & en ôtant encore le faucon pattu, qui n'eſt peut-être qu'une variété ou une eſpèce très-voiſine de celle du faucon commun, il y en a dix-neuf que nous réduiſons à quatre eſpèces; ſavoir, le faucon commun, le faucon paſſager, le ſacre & le buſard, dont il n'y en a plus que deux qui ſoient en effet des faucons.

Après cette réduction faite de tous les prétendus faucons, aux deux eſpèces du faucon commun ou gentil, & du faucon paſſager ou pélerin ; voici les différences que nos anciens Fauconniers trouvoient dans leur nature & mettoient dans leur éducation. Le faucon-gentil mue dès le mois de mars, & même plus tôt; le faucon pélerin ne mue qu'au mois d'août: il eſt plus plein ſur les épaules, & il a les yeux plus grands, plus enfoncés, le bec plus gros, les pieds plus longs & mieux fendus que le faucon-gentil *(r)*: ceux qu'on prend au nid s'appellent *faucon-niais ;* lorſqu'ils ſont pris trop jeunes, ils ſont ſouvent criards & difficiles à élever ; il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils ſoient un peu grands, ou ſi l'on eſt obligé de les ôter de leur nid, il ne faut point les manier, mais les mettre dans un nid le plus ſemblable au leur qu'on pourra, & les nourrir de chair d'ours, qui eſt une viande aſſez commune dans les montagnes où l'on prend ces oiſeaux, & au défaut de cette nourriture on leur donnera de la chair de poulet : ſi l'on ne prend pas ces précautions, les ailes ne leur croiſſent pas *(ſ)*, & leurs jambes ſe caſſent ou ſe déboîtent aiſément ; les faucons-ſors qui ſont les jeunes, & qui ont été pris en ſeptembre, octobre & novembre, ſont les

(r) Fauconnérie d'Artelouche, imprimée à la ſuite de la Vénerie de du Fouilloux, & des fauconneries de Jean de Franchières & de Guillaume Tardif. *Paris, 1614, page 89.*

(ſ) Recueil de-tous les oiſeaux de proie qui ſervent à la fauconnerie, par G. B. imprimé à la ſuite des Fauconneries citées dans la note précédente, *page 114, verſo.*

meilleurs & les plus aisés à élever ; ceux qui ont été pris plus tard en hiver ou au printemps suivant, & qui par conséquent ont neuf ou dix mois d'âge, sont déjà trop accoutumés à leur liberté pour subir aisément la servitude, & demeurer en captivité sans regret, & l'on n'est jamais sûr de leur obéissance & de leur fidélité dans le service ; ils trompent souvent leur maître, & quittent lorsqu'il s'y attend le moins. On prend tous les ans les faucons-pélerins au mois de septembre, à leur passage dans les îles, ou sur les falaises de la mer. Ils sont de leur naturel prompts, propres à tout faire, dociles & fort aisés à instruire *(t)*: on peut les faire voler pendant tout le mois de mai & celui de juin, parce qu'ils sont tardifs à muer; mais aussi dès que la mue commence, ils se dépouillent en peu de temps. Les lieux où l'on prend le plus de faucons-pélerins, sont non-seulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la méditerranée, & particulièrement celle de Candie, d'où nous venoient autrefois les meilleurs faucons.

Comme les Arts n'appartiennent point à l'Histoire Naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie; on les trouvera dans l'Encyclopédie *(u)*, dont nous avons déjà emprunté deux notes. « Un bon faucon, dit M. le Roi, » auteur de l'article *Fauconnerie*, doit avoir la tête ronde, le » bec court & gros, le cou fort long, la poitrine nerveuse, » les mahutes larges, les cuisses longues, les jambes courtes, la » main large, les doigts déliés, alongés & nerveux aux articles, » les ongles fermes & recourbés, les ailes longues; les signes de » force & de courage, sont les mêmes pour le gerfaut & pour le

(t) Fauconnerie de Jean de Franchières, *page 2, recto.*

(u) Voyez cet article *Fauconnerie*, au sujet de l'éducation des faucons, de ses maladies & des soins propres à les prévenir, ou des remèdes nécessaires pour les guérir. *Par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.*

tiercelet, qui eſt le mâle dans toutes les eſpèces d'oiſeaux de «
proie, & qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt d'un tiers plus «
petit que la femelle; une marque de bonté moins équivoque «
dans un oiſeau, eſt de chevaucher contre le vent, c'eſt-à- «
dire, de ſe roidir contre, & ſe tenir ferme ſur le poing «
lorſqu'on l'y expoſe: le pennage d'un faucon doitêtre brun & «
tout d'une pièce, c'eſt-à-dire de même couleur; la bonne cou- «
leur des mains eſt de vert-d'eau; ceux dont les mains & le bec «
ſont jaunes, ceux dont le plumage eſt ſemé de taches, ſont moins «
eſtimés que les autres: on fait cas des faucons noirs, mais quel que «
ſoit leur plumage, ce ſont toujours les plus forts en courage qui «
ſont les meilleurs..... Il y a des faucons lâches & pareſſeux, «
il y en a d'autres ſi fiers, qu'ils s'irritent contre tous les moyens «
de les apprivoiſer; il faut abandonner les uns & les autres, &c. »

M. Forget, Capitaine du vol à Verſailles, a bien voulu me communiquer la notice ſuivante.

« Il n'y a, dit-il, de différence eſſentielle entre les faucons
de différens pays, que par la groſſeur; ceux qui viennent du «
Nord, ſont ordinairement plus grands que ceux des mon- «
tagnes des Alpes & des Pyrénées; ceux-ci ſe prennent, mais «
dans leurs nids; les autres ſe prennent au paſſage, dans tous «
les pays; ils paſſent en octobre & en novembre, & repaſſent «
en février & mars.... L'âge des faucons ſe déſigne très- «
diſtinctement la ſeconde année, c'eſt-à-dire, à la première «
mue, mais dans la ſuite les connoiſſances deviennent bien plus «
difficiles; indépendamment des changemens de couleur, on «
peut les diſtinguer juſqu'à la troiſième mue, c'eſt-à-dire, par «
la couleur des pieds & celle de la membrane du bec ».

OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport au Gerfaut & aux Faucons.

I.

LE Faucon d'Islande, que nous avons dit être une variété dans l'espèce de notre faucon commun, & qui n'en diffère en effet, qu'en ce qu'il est un peu plus grand & plus fort.

II.

Le faucon noir *(planche 469)*, qui se prend au passage à Malte, en France, en Allemagne, dont nous avons parlé, & que M.rs Frisch *(a)* & Edwards *(b)* ont indiqué & décrit, qui nous paroît être d'une espèce étrangère & différente de celle de notre faucon commun; j'observerai que la description qu'en donne M. Edwards est exacte, mais que M. Frisch n'est pas fondé à prononcer, que ce faucon doit être sans doute le plus fort des oiseaux de proie de sa grandeur, parce que près de l'extrémité du bec supérieur, il y a une espèce de dent triangulaire ou de pointe tranchante, & que les jambes sont garnies de plus grands doigts & ongles qu'aux autres faucons; car en comparant les doigts & les ongles de ce faucon noir, que nous avons en nature, avec ceux de notre faucon, nous n'avons pas trouvé qu'il y eût de différence, ni pour la grandeur, ni pour la force de ces parties; & en comparant de même le bec de ce faucon noir avec le bec de nos faucons, nous avons trouvé que dans la plupart de ceux-ci, il y avoit une pareille dent triangulaire, vers l'extrémité de la mandibule supérieure; en sorte qu'il

(a) Frisch, *tome I, planche LXXXIII.*

(b) Edwards, *tome I, page 4, planche IV.*

ne

ne diffère point à ces deux égards du faucon commun, comme M. Frisch semble l'insinuer; au reste le faucon tacheté dont M. Edwards donne la description & la figure *(c)*, & qu'il dit être du même climat que le faucon noir, c'est-à-dire, des terres de la baie de Hudson, ne nous paroît être en effet que le faucon-sors ou jeune de cette même espèce, & par conséquent ce n'est qu'une variété produite dans les couleurs par la différence de l'âge, & non pas une variété réelle ou variété de race dans cette espèce. On nous a assuré que la plupart de ces faucons noirs arrivent du côté du midi; cependant nous en avons vu un qui avoit été pris sur les côtes de l'Amérique septentrionale, près du banc de Terre-neuve; & comme M. Edwards dit qu'il se trouve aussi dans les terres voisines de la baie de Hudson, on peut croire que l'espèce est fort répandue, & qu'elle fréquente également les climats chauds, tempérés ou froids.

Nous observerons que cet oiseau que nous avons eu en nature, avoit les pieds d'un bleu bien décidé, & que ceux que l'on trouve représentés dans les planches enluminées de M.[rs] Edwards & Frisch avoient les pieds jaunes; cependant il n'est pas douteux que ce ne soient les mêmes oiseaux: nous avons déjà reconnu en examinant les balbusards, qu'il y en avoit à pieds bleus, & d'autres à pieds jaunes; ce caractère est donc beaucoup moins fixe qu'on ne l'imaginoit: il en est de la couleur des pieds à peu près comme de celle du plumage; elle varie souvent avec l'âge ou par d'autres circonstances.

III.

L'OISEAU qu'on peut appeler le *faucon rouge des Indes*

(c) Edwards, *tome I, page 3, planche III.*

orientales, très-bien décrit par Aldrovande *(d)*, & à peu près dans les termes ſuivans. La femelle qui eſt d'un tiers plus groſſe que le mâle, a le deſſus de la tête large & preſque plat : la couleur de la tête, du cou, de tout le dos & du deſſus des ailes, eſt d'un cendré tirant ſur le brun; le bec eſt très-gros, quoique le crochet en ſoit aſſez petit; la baſe du bec eſt jaune, & le reſte juſqu'au crochet eſt de couleur cendrée; la pupille des yeux eſt très-noire, l'iris brune, la poitrine entière, la partie ſupérieure du deſſous des ailes, le ventre, le croupion & les cuiſſes ſont d'un orangé preſque rouge: il y a cependant au-deſſus de la poitrine ſous le menton, une tache longue de couleur cendrée, & quelques petites taches de cette même couleur ſur la poitrine : la queue eſt rayée de bandes en demi-cercle, alternativement brunes & cendrées ; les jambes & les pieds ſont jaunes, & les ongles noirs. Dans le mâle toutes les parties rouges ſont plus rouges, & toutes les parties cendrées ſont plus brunes; le bec eſt plus bleu, & les pieds ſont plus jaunes. Ces faucons, ajoute Aldrovande, avoient été envoyés des Indes orientales au grand duc Ferdinand, qui les fit deſſiner vivans *(e)*. Nous devons obſerver ici que Tardif *(f)*, Albert & Creſcent *(g)*, ont parlé du faucon rouge, comme d'une eſpèce ou d'une variété qu'on connoiſſoit en Europe, & qui ſe trouve dans les pays de plaines & de marécages; mais ce faucon rouge n'eſt pas aſſez bien décrit, pour qu'on puiſſe dire ſi c'eſt le même que le faucon

(d) Falco rubeus indicus. Aldrov. *Avi.* pag. 494; *fig.* pages 495 & 496.

(e) Rouge faucon eſt ſouvent trouvé ès lieux pleins & en marais: il eſt hardi; mais difficile à gouverner. *Fauconnerie de Tardif*, première partie, chapitre III.

(f) Albert, *verſo 23, cap. XII.*

(g) Petr. Creſcentius, lib. X, cap. IV.

rouge des Indes, qui pourroit bien voyager & venir en Europe comme le faucon passager.

IV.

L'OISEAU indiqué par Willulghby *(h)*, sous la dénomination de *falco indicus cirratus*, qui est plus gros que le faucon, & presque égal à l'autour, qui a sur la tête une huppe dont l'extrémité se divise en deux parties qui pendent sur le cou. Cet oiseau est noir sur toutes les parties supérieures de la tête & du corps; mais sur la poitrine & le ventre, son plumage est traversé de lignes noires & blanches alternativement: les plumes de la queue sont aussi rayées de lignes alternativement noires & cendrées; les pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts; l'iris des yeux, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds sont jaunes; le bec est d'un bleu noirâtre, & les ongles sont d'un beau noir.

Au reste, il paroît par le témoignage des Voyageurs, que le genre des faucons est l'un des plus universellement répandus; nous avons dit qu'on en trouve par-tout en Europe, du Nord au midi, qu'on en prend en quantité dans les îles de la méditerranée, qu'ils sont communs sur la côte de Barbarie. M. Shaw *(i)*, dont j'ai trouvé les relations presque toujours fidèles, dit qu'au royaume de Tunis, il y a des faucons & des éperviers en assez grande abondance, & que la chasse à l'oiseau est un des plus grands plaisirs des Arabes & des gens un peu au-dessus du commun: on les trouve encore plus fréquemment au Mogol *(k)*

(h) Willulghby, *Ornithol.* pag. 48.

(i) Voyage de M. Shaw, *tome I, page 389.*

(k) On se sert du faucon, au Mogol, pour la chasse du daim & des gazelles. *Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.*

& en Perſe *(l)*, où l'on prétend que l'art de la fauconnerie eſt plus cultivé que par-tout ailleurs *(m)*; on en trouve juſqu'au Japon, où Kœmpfer *(n)* dit qu'on les tient plutôt par

(l) Les Perſans entendent tout-à-fait bien à enſeigner les oiſeaux de chaſſe, & ordinairement ils dreſſent les faucons à voler ſur toutes ſortes d'oiſeaux, & pour cela ils prennent des grues & d'autres oiſeaux qu'ils laiſſent aller, après leur avoir bouché les yeux; auſſitôt ils font voler le faucon, qui les prend fort aiſément.... Il y a des faucons pour la chaſſe de la gazelle, qu'ils inſtruiſent de la manière qui ſuit: ils ont des gazelles contrefaites (empaillées), ſur le nez deſquelles ils donnent toujours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs: après qu'ils les ont ainſi élevés, ils les mènent à la campagne; & lorſqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiſeaux, dont l'un va fondre ſur le nez de la gazelle, & lui donne en arrière des coups de pieds: la gazelle s'arrête & ſe ſecoue pour s'en délivrer; l'oiſeau bat des ailes pour ſe retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle; enfin, lorſqu'avec bien de la peine elle s'en eſt défaite, l'autre faucon qui eſt en l'air prend la place de celui qui eſt à bas, lequel ſe relève pour ſuccéder à ſon compagnon quand il ſera tombé; & de cette ſorte ils retardent tellement la courſe de la gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaiſir à ces chaſſes, que le pays eſt plat & découvert, y ayant fort peu de bois. *Relation de Thevenot, tome II, page 200.... Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.* — La manière dont les Perſans dreſſent les faucons à la chaſſe des bêtes fauves, eſt d'en écorcher une & d'en remplir la peau de paille, & d'attacher toujours la viande dont on repaît les faucons, ſur la tête de cette peau bourrée, que l'on fait mouvoir ſur quatre roues par une machine, tant que l'oiſeau mange, afin de l'y accoutumer.... Si la bête eſt grande, on lâche pluſieurs oiſeaux après elle, qui la tourmentent l'un après l'autre.... Ils ſe ſervent auſſi de ces oiſeaux pour les rivières & les marais, dans leſquels ils vont, comme les chiens, chercher le gibier.... Comme tous les gens d'épée ſont chaſſeurs, ils portent d'ordinaire à l'arçon de la ſelle une petite timbale de huit à neuf pouces de diamètre, qui leur ſert à rappeler l'oiſeau en frappant deſſus. *Voyage de Chardin*, tome II, pages 32 & 33. — La Perſe ne manque pas d'oiſeaux de proie; il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers & de lannerets, & autres ſemblables oiſeaux de chaſſe, dont la Vénerie du Roi eſt très-bien pourvue, & on y en compte plus de huit cents: les uns ſont pour le ſanglier, l'âne ſauvage & la gazelle; les autres pour voler les grues, les hérons, les oies & les perdrix. Une grande partie de ces oiſeaux de chaſſe s'apporte de Ruſſie; mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le midi, depuis Schyras juſqu'au golfe Perſique. *Voyage de Dampier*, tome II, page 23 & ſuiv.

(m) Les Perſans qui ſont fort patiens, prennent auſſi plaiſir à dreſſer un corbeau de la même manière qu'ils dreſſent un épervier. *Voyage de Dampier*, tome II, page 25.

(n) Kœmpfer, *Hiſt. du Japon*, tome I, page 115.

faſte,

faſte, que pour l'utilité de la chaſſe, & ces faucons du Japon viennent des parties ſeptentrionales de cette île. Kolbe *(o)* fait auſſi mention des faucons du cap de Bonne-eſpérance, & Boſman de ceux de Guinée *(p)*; en ſorte qu'il n'y a, pour ainſi dire, aucune terre, aucun climat dans l'ancien continent, où l'on ne trouve l'eſpèce du faucon; & comme ces oiſeaux ſupportent très-bien le froid, & qu'ils volent facilement & très-rapidement, on ne doit pas être ſurpris de les retrouver dans le nouveau continent; il y en a dans le Groenland *(q)*, dans les parties montagneuſes de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale *(r)*, & juſque dans les îles de la mer du Sud *(ſ)*.

V.

L'OISEAU appelé *tanas* par les Nègres du Sénégal, & qui nous a été donné par M. Adanſon, ſous le nom *de faucon-*

(o) Kolbe, *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance*, tome III, page 146.

(p) Sur cette côte de Guinée, on voit encore un autre oiſeau de proie, qui reſſemble fort à un faucon, & qui, quoiqu'un peu plus gros qu'un pigeon, eſt ſi hardi & ſi fort, qu'il ſe jette ſur les plus groſſes poules & les emporte. *Voyage de Guillaume Boſman*, lettre 15.ᵉ page 268.

(q) On trouve dans le Groenland des faucons blancs & gris, en très-grand nombre, & plus qu'en autre lieu du monde. On portoit anciennement de ces oiſeaux pour grande rareté aux rois de Danemarck, à cauſe de leur bonté merveilleuſe, & les rois de Danemarck en faiſoient des préſens aux Rois & Princes leurs voiſins ou amis, parce que la chaſſe de l'oiſeau n'eſt du tout point en uſage dans le Danemarck, non plus qu'aux autres endroits du Septentrion. *Recueil des Voyages du Nord*, tome I, page 99.

(r) On a envoyé pluſieurs & diverſes ſortes de faucons de la neuve Eſpagne & du Pérou aux ſeigneurs d'Eſpagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. Il y a même des hérons & des aigles de diverſes ſortes, & il n'y a point de doute que ces eſpèces d'oiſeaux & autres ſemblables, n'y aient paſſé bien plus tôt que les lions & les tigres. *Hiſt. nat. des Indes occidentales, par Acoſta*, page 193. — *Nota.* L'oiſeau que les Mexicains appeloient *Hotli*, indiqué par Fernandès, paroît être le même que le faucon noir dont nous avons parlé.

(ſ) Hiſtoire des Navigations aux terres Auſtrales, *tome III, page 197.*

pêcheur (planche 478), il reſſemble preſqu'en tout à notre faucon par les couleurs du plumage; il eſt néanmoins un peu plus petit, & il a ſur la tête de longues plumes éminentes qui ſe rabattent en arrière & qui forment une eſpèce de huppe, par laquelle on pourra toujours diſtinguer cet oiſeau des autres du même genre : il a auſſi le bec jaune, moins courbé & plus gros que le faucon ; il en diffère encore en ce que les deux mandibules ont des dentelures très-ſenſibles; & ſon naturel eſt auſſi différent; car il pèche plutôt qu'il ne chaſſe: je crois que c'eſt à cette eſpèce qu'on doit rapporter l'oiſeau duquel Dampier *(t)* fait mention ſous ce même nom de *faucon-pêcheur :* « il reſſemble, dit-il, à nos plus petits faucons pour la couleur » & la figure : il a le bec & les ergots faits tout de même; il » ſe perche ſur les troncs des arbres & ſur les branches sèches » qui donnent ſur l'eau dans les criques, les rivières ou au bord » de la mer; & dès que ces oiſeaux voient quelques petits » poiſſons auprès d'eux, ils volent à fleur d'eau, les enfilent avec » leurs griffes, & s'élèvent auſſitôt en l'air, ſans toucher l'eau de leurs ailes »; il ajoute « qu'ils n'avalent pas le poiſſon tout » entier, comme font les autres oiſeaux qui en vivent, » mais qu'ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux ».

(t) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampier, *tome III, page 318.*



LE HOBREAU (a).

LE Hobreau *(planches 431 & 432)*, eſt bien plus petit que le faucon, & en diffère auſſi par les habitudes naturelles: le faucon eſt plus fier, plus vif & plus courageux; il attaque des oiſeaux beaucoup plus gros que lui. Le hobreau eſt plus lâche de ſon naturel; car à moins qu'il ne ſoit dreſſé, il ne prend que les alouettes & les cailles; mais il ſait compenſer ce défaut de courage & d'ardeur par ſon induſtrie: dès qu'il aperçoit un chaſſeur & ſon chien, il les ſuit d'aſſez près ou plane au-deſſus de leur tête, & tâche de ſaiſir les petits oiſeaux qui s'élèvent devant eux; ſi le chien fait lever une alouette, une caille, & que le chaſſeur la manque, il ne la manque pas: il a l'air de ne pas craindre le bruit, & de ne pas connoître l'effet des armes à feu, car il s'approche de très-près du chaſſeur qui le tue, ſouvent lorſqu'il ravit ſa proie: il fréquente les plaines voiſines des bois, & ſur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, & elles connoiſſent ſi bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais ſans le plus grand effroi, & qu'elles ſe précipitent du haut des airs, pour ſe cacher ſous l'herbe ou dans des buiſſons: c'eſt la ſeule manière dont elles puiſſent échapper; car quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobreau vole encore plus haut qu'elle, & on peut le dreſſer au leurre comme le faucon

(a) En Anglois, *Hobby;* en Italien, *Bacello;* — Hobreau. Belon, *Hiſtoire nat. des Oiſeaux*, page 118. — *Subbuteo.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 373 . . . . *Falco arborarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, page 492. — Hobreau. Albin, *tome I, page 7, planche VI,* avec une figure coloriée. — *Litho-Falco ſive Æſalus, Rochier, Æſalon.* Friſch, *planche LXXXVI,* avec une figure coloriée. — Le Hobreau. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 375. — *The Hobby.* Britiſch Zoology, *planche A 9,* avec une figure coloriée.

& les autres oiseaux du plus haut vol : il demeure & niche dans les forêts où il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces on donne le nom de *hobreau (b)* aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs païsans, & plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins, sans en être prié, & qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

On peut observer que dans cette espèce le plumage de l'oiseau est plus noir dans la première année qu'il ne l'est dans les années suivantes : il y a aussi dans notre climat une variété de cet oiseau, qui nous a paru assez singulière pour mériter d'être représentée *(planche 431)*; les différences consistent en ce que la gorge, le dessous du cou, la poitrine, une partie du ventre & les grandes plumes des ailes sont cendrées & sans taches ; tandis que dans le hobreau commun, la gorge & le dessous du cou sont blancs, la poitrine & le dessus du ventre blancs aussi, avec des taches longitudinales brunes, & que les grandes plumes des ailes sont presque noirâtres : il y a de même d'assez grandes différences dans les couleurs de la queue, qui dans le hobreau commun est blanchâtre par-dessous, traversée de brun, & qui dans l'autre est absolument brune. Mais ces différences n'empêchent pas que ces deux oiseaux ne puissent être regardés comme de la même espèce ; car ils ont la même grandeur, le même port, & se trouvent de même en France ; & d'ailleurs ils se ressemblent par un caractère spécifique très-particulier, c'est qu'ils ont tous deux le bas du ventre & les cuisses garnies de plumes d'un roux

(b) Ce nom de *Hobreau*, appliqué aux Gentilshommes de campagne, peut venir aussi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étoient point assez riches pour entretenir une fauconnerie, se contentoient d'élever des hobreaux pour la chasse.

vif,

vif, & qui tranche beaucoup ſur les autres couleurs de cet oiſeau: il n'eſt pas même impoſſible que cette variété, dont toutes les différences ſe réduiſent à des nuances de couleurs, ne provienne de l'âge ou des différens temps de la mue de cet oiſeau; & c'eſt encore une raiſon de plus pour ne le pas ſéparer de l'eſpèce commune. Au reſte, le hobreau ſe porte ſur le poing, découvert & ſans chaperon, comme l'émérillon, l'épervier & l'autour; & l'on en faiſoit autrefois un grand uſage pour la chaſſe des perdrix & des cailles.



LA
CRESSERELLE (a).

LA Cresserelle *(planches 401 & 471)*, est l'oiseau le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, & sur-tout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente & qu'elle n'habite; c'est sur-tout le matin & le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, & on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit; elle a un cri précipité *plĭ, plĭ, plĭ* ou *prĭ, prĭ, prĭ*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, & qui effraie tous les petits oiseaux sur lesquels elle fond comme une flèche, & qu'elle saisit avec ses serres; si par hasard elle les manque du premier coup, elle

(a) En Grec, Κέγχρις ou Κένχρις; *Cenchris seu miliaria dicitur hæc avis, ait Gesnerus, quod punctis nigris milii æmulis insignis sit;* en Latin, *Tinnunculus;* en Italien, *Canibello, Tittinculo, Tintarello, Garinello;* en Espagnol, *Cernicalo* ou *Zernicalo;* en Allemand, *Roethel-weih* ou *Wannen-waeher, quod alas extendat* (ait Schwenckfeld) *ventiletque instar ventilabri quod vannum nominant;* en Polonois, *Pustolka;* en Anglois, *Kestril* ou *Kestrel. Nota.* Ce pourroit être de ce mot Anglois *Kestrel*, qu'est dérivé le nom *Cristel*, que les Bourguignons donnent à cet oiseau; en Écosse, *Stanchel* ou *Stannel* ou *Stonnegall;* on l'a aussi appelé en vieux François, & encore actuellement dans quelques provinces de France, *Cercerelle, Quercerelle, Écrecelle.* Salerne dit qu'on l'appelle en Sologne, *Mezy;* à Châlons-sur-Marne, *Rabaillet;* en Provence, *Ratier;* en Touraine, *Pitriou;* à Saumur, *Pitri;* en Beauce, *Preneur de mulots, &c...* Cresserelle *ou* Cercerelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 114. — *Tinnunculus seu Cenchris.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356. — Crecerelle. Albin, *tome I, page 8, pl. VII*, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle... Coq *de Windhover.* Albin, *tome III, planche V*, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle. — *Tinnunculus verus.* Frisch, *planche LXXXIV*, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle.... *Falco rufus.* Frisch, *planche LXXXVIII*, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle. — La Cresserelle, Brisson, *Ornithol.* tome I, page 393. — *Kestril.* Britisch Zoology, *planche A 8*, figure 1, *The male;* fig. 2, *The female:* ces deux figures sont coloriées.

les pourſuit ſans crainte du danger juſque dans les maiſons; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une creſſerelle & le petit oiſeau qu'elle pourſuivoit, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie, qui étoient éloignées de plus de cent toiſes des vieilles tours d'où elle étoit partie : lorſqu'elle a ſaiſi & emporté l'oiſeau, elle le tue & le plume très-proprement avant de le manger; elle ne prend pas tant de peine pour les ſouris & les mulots; elle avale les plus petits tout entiers, & dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la ſouris ſe digèrent dans l'eſtomac de cet oiſeau; mais la peau ſe roule & forme une petite pelote, qu'il rend par le bec, & non par le bas; car ſes excrémens ſont preſque liquides & blanchâtres : en mettant ces pelotes qu'elle vomit, dans l'eau chaude, pour les ramollir & les étendre, on retrouve la peau entière de la ſouris comme ſi on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buſes, & peut-être beaucoup d'oiſeaux de proie, rendent de pareilles pelotes dans leſquelles, outre la peau roulée, il ſe trouve quelquefois des portions les plus dures des os : il en eſt de même des oiſeaux-pêcheurs, les arêtes & les écailles des poiſſons ſe roulent dans leur eſtomac, & ils les rejettent par le bec.

La creſſerelle eſt un aſſez bel oiſeau; elle a l'œil vif & la vue très-perçante, le vol aiſé & ſoutenu : elle eſt diligente & courageuſe; elle approche par le naturel, des oiſeaux nobles & généreux; on peut même la dreſſer, comme les émérillons, pour la fauconnerie. La femelle eſt plus grande que le mâle, & elle en diffère en ce qu'elle a la tête rouſſe, le deſſus du dos, des ailes & de la queue rayé de bandes tranſverſales brunes; & qu'en même temps toutes les plumes de la queue ſont d'un brun roux plus ou moins foncé; au lieu que dans le mâle, la tête &

la queue ſont griſes, & que les parties ſupérieures du dos & des ailes ſont d'un roux vineux, ſemé de quelques petites taches noires; on peut voir les différences du mâle & de la femelle dans les planches que nous avons citées.

Nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver que quelques-uns de nos Nomenclateurs modernes *(b)*, ont appelé *épervier des alouettes*, la creſſerelle femelle, & qu'ils en ont fait une eſpèce particulière & différente de celle de la creſſerelle.

Quoique cet oiſeau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois; & lorſqu'il ne dépoſe pas ſes œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une eſpèce de nid très-négligé, compoſé de bûchettes & de racines, & aſſez ſemblable à celui des geais, ſur les arbres les plus élevés des forêts: quelquefois il occupe auſſi les nids que les corneilles ont abandonnés; il pond plus ſouvent cinq œufs que quatre, & quelquefois ſix & même ſept, dont les deux bouts ſont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, aſſez ſemblable à celle de ſon plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne ſont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des inſectes, & enſuite il leur apporte des mulots en quantité qu'il aperçoit ſur terre du plus haut des airs où il tourne lentement, & demeure ſouvent ſtationnaire pour épier ſon gibier ſur lequel il fond en un inſtant : il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus peſante que lui; ſouvent auſſi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais ſa proie la plus ordinaire après les mulots & les reptiles, ſont les moineaux, les pinçons & les autres petits oiſeaux : comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiſeaux

(b) Briſſon, *tome I, page 379.*

de

de proie, l'eſpèce eſt plus nombreuſe & plus répandue : on la trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède *(c)* juſqu'en Italie & en Eſpagne *(d)* ; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique ſeptentrionale *(e)*: pluſieurs de ces oiſeaux reſtent pendant toute l'année dans nos provinces de France; cependant j'ai remarqué qu'il y en avoit beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que pluſieurs quittent le pays, pour aller paſſer ailleurs la mauvaiſe ſaiſon.

J'ai fait élever pluſieurs de ces oiſeaux dans de grandes volières; ils ſont, comme je l'ai dit, d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent rouſſâtres & brunes en peu de jours : ils ſont robuſtes & aiſés à nourrir : ils mangent la viande crue qu'on leur préſente, à quinze jours ou trois ſemaines d'âge; ils connoiſſent bientôt la perſonne qui les ſoigne, & s'apprivoiſent aſſez pour ne jamais l'offenſer : ils font entendre leur voix de très-bonne heure, & quoiqu'enfermés, ils repètent le même cri qu'ils font en liberté: j'en ai vu s'échapper & revenir d'eux-mêmes à la volière, après un jour ou deux d'abſence, & peut-être d'abſtinence forcée.

Je ne connois point de variétés dans cette eſpèce que quelques individus qui ont la tête & les deux plumes du milieu de la queue griſes, tels qu'ils nous ſont repréſentés par M. Friſch *(planche LXXXV)* ; mais M. Salerne fait mention d'une creſſerelle jaune qui ſe trouve en Sologne, & dont les œufs ſont de cette même couleur jaune. « Cette creſſerelle, dit-il, eſt

(c) Linn. *Faun. Suec.* n.° 67.

(d) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356.

(e) Hans Sloane, *Jamaïc.* pag. 294.

» rare, & quelquefois elle ſe bat généreuſement contre le jean-» le-blanc, qui, quoique plus fort, eſt ſouvent obligé de lui » céder: on les a vus, ajoute-t-il, s'accrocher enſemble en l'air, » & tomber de la ſorte par terre comme une motte ou une pierre : » ce fait me paroît bien ſuſpect ; car l'oiſeau jean-le-blanc eſt non-ſeulement très-ſupérieur à la creſſerelle par la force ; mais il a le vol & toutes les allures ſi différentes, qu'ils ne doivent guère ſe rencontrer.



LE ROCHIER (a).

L'OISEAU qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier (planche 447)*, n'eſt pas ſi gros que la creſſerelle, & me paroît fort ſemblable à l'émérillon, dont on ſe ſert dans la fauconnerie; il fait, diſent les Auteurs, ſa retraite & ſon nid dans les rochers. M. Friſch eſt le ſeul avant nous, qui ait donné une bonne indication de cet oiſeau, & l'on peut comparer dans ſon ouvrage, la figure du rochier, *planche LXXXVII,* avec la nôtre, & auſſi avec les creſſerelles mâle & femelle, qui, toutes trois ſont aſſez bien rendues; leurs rapports de reſſemblance & de différence, ſont encore mieux exprimés dans nos planches: en conſidérant attentivement la forme & les caractères de cet oiſeau, & en les comparant avec la forme & les caractères de l'eſpèce d'émérillon, dont on ſe ſert dans la fauconnerie, & que nous avons fait repréſenter *n.° 468,* nous ſommes très-portés à croire que le rochier & cet émérillon ſont de la même eſpèce, ou du moins d'une eſpèce encore plus voiſine l'une de l'autre, que de celle de la creſſerelle. On verra dans l'article ſuivant, qu'il y a deux eſpèces d'émérillon, dont la première approche beaucoup de celle du rochier, & la ſeconde de celle de la creſſerelle; comme tous ces oiſeaux ſont à peu près de la même taille, du

(a) *Litho-falcus.* Geſner, *Avi.* pag. 75. — *Falco lapidarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 499. — *Dendro-falco ſive ſmerlus.* Émérillon. Friſch, *planche LXXXVII*, avec la figure coloriée. — Le faucon de roche ou rochier. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 349. *Nota.* Il me paroît qu'on doit rapporter à cette eſpèce le faucon de montagne cendré; Briſſon, *tome I, page 355,* ou le *Falconis montani ſecundum genus* d'Aldrovande; *Avi.* tom. I, pag. 79; & que ces Auteurs ont fait un double emploi en ſéparant ces deux eſpèces d'oiſeaux.

même naturel, & qu'ils varient autant & plus par le ſexe & par l'âge, que par la différence des eſpèces: il eſt très-difficile de les bien reconnoître, & ce n'eſt qu'à force de comparaiſons faites d'après nature, que nous ſommes parvenus à les diſtinguer les uns des autres.

L'ÉMÉRILLON (a).

L'OISEAU dont il eſt ici queſtion *(planche 468)*, n'eſt point l'émérillon des Naturaliſtes, mais l'émérillon des Fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos Nomenclateurs, cependant c'eſt le véritable émérillon dont on ſe ſert tous les jours dans la fauconnerie, & que l'on dreſſe au vol pour la chaſſe; cet oiſeau eſt, à l'exception des pie-grièches, le plus petit de tous les oiſeaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une groſſe grive, néanmoins on doit le regarder comme un oiſeau noble, & qui tient de plus près qu'un autre à l'eſpèce du faucon; il en a le plumage *(b)*, la forme & l'attitude; il a le même naturel, la même docilité, & tout autant d'ardeur & de courage: on peut en faire un bon oiſeau de chaſſe pour les alouettes, les cailles, & même les perdrix qu'il prend & tranſporte, quoique beaucoup plus peſantes que lui; ſouvent il les tue d'un ſeul coup, en les frappant de l'eſtomac, ſur la tête ou ſur le cou.

(a) En Grec, Αἰσάλων, *quod omni tempore appareat;* en Latin, *Æſalo;* en Italien, *Smerlo* ou *Smeriglio;* en Allemand, *Myrle* ou *Smyrlin;* en Pologne, *Orzemlik;* en Anglois, *Merlin:* en Écoſſe on appelle le mâle, *Jack;* en vieux François, *Loyette;* en quelques provinces de France, *Paſſetier, Preneur de Paſſe* ou *Paſſerets. — The Merlin.* Britiſch Zoology, *planche A 12.* — Friſch, *tome I, page 89.*

(b) Nota. Il reſſemble en effet par les nuances & la diſtribution des couleurs au faucon-ſors.

Cette

Cette petite espèce, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel *(c)*, ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure, & encore plus au rochier: on le distinguera cependant du hobreau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue, au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité; mais, comme nous l'avons déjà fait sentir dans l'article précédent, ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur & la longueur du corps; la forme du bec, des pieds & des serres; les couleurs du plumage, la distribution des taches, &c.... qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émérillon, ou du moins comme une espèce si voisine, qu'on doit suspendre son jugement sur la diversité de ces deux espèces: au reste l'émérillon s'éloigne de l'espèce du faucon & de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux; c'est que le mâle & la femelle sont dans l'émérillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle: cette singularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui distingue les oiseaux de proie des autres oiseaux; elle sembleroit d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pie-grièches, qui sont encore plus petites que les émérillons, le mâle & la femelle sont aussi de la même grosseur; tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons & les éperviers, le mâle est d'un tiers ou

(c) Plusieurs Auteurs ayant fait la remarque de la conformité de l'émérillon avec le faucon, l'ont appelé *petit faucon, falco parvus merlinus.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 349. — *Falconellus.* Rzaczynski, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 354.

d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi ſur cette ſingularité, & reconnu qu'elle ne pouvoit pas dépendre des cauſes générales, j'ai recherché s'il n'y en avoit pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet; & j'ai trouvé en comparant les paſſages de ceux qui ont diſſéqué des oiſeaux de proie, qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cœcum* aſſez gros & aſſez étendu; tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cœcum*, & quelquefois point du tout: cette différence de la conformation intérieure, qui ſe trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles, peut être la vraie cauſe phyſique de leur excès en grandeur. Je laiſſe aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait, qui ſeul m'a paru propre à rendre raiſon de la ſupériorité de grandeur de la femelle ſur le mâle, dans preſque toutes les eſpèces des grands oiſeaux de proie.

L'émérillon vole bas, quoique très-vîte & très-légèrement: il fréquente les bois & les buiſſons pour y ſaiſir les petits oiſeaux, & chaſſe ſeul ſans être accompagné de ſa femelle; elle niche dans les forêts en montagnes, & produit cinq ou ſix petits.

Mais indépendamment de cet émérillon dont nous venons de donner l'hiſtoire & la repréſentation, il exiſte une autre eſpèce d'émérillon mieux connue des Naturaliſtes, dont M. Friſch a donné la figure *(pl. LXXXIX)*, & qui a été décrit d'après nature par M. Briſſon, *tome I, page 382:* cet émérillon diffère en effet par un aſſez grand nombre de caractères de l'émérillon des Fauconniers; il paroît même approcher beaucoup plus de l'eſpèce de la creſſerelle, du moins autant qu'il nous eſt permis d'en juger par la repréſentation, n'ayant pu nous le procurer en nature; mais ce qui ſemble appuyer notre conjecture, c'eſt que

les oiſeaux d'Amérique qui nous ont été envoyés ſous les noms *d'émérillon de Cayenne (planche 444),* & émérillon de Saint-Domingue *(planche 465),* ne nous paroiſſent être que des variétés d'une ſeule eſpèce, & peut-être l'un de ces oiſeaux n'eſt-il que le mâle ou la femelle de l'autre ; mais tous deux reſſemblent ſi fort à l'émérillon donné par M. Friſch, qu'on doit les regarder comme étant d'eſpèce très-voiſine ; & cet émérillon d'Europe, auſſi-bien que ces émérillons d'Amérique dont les eſpèces ſont ſi voiſines paroîtront, à tous ceux qui les conſidèreront attentivement, beaucoup plus près de la creſſerelle que de l'émérillon des Fauconniers : il ſe peut donc que cette eſpèce ait paſſé d'un continent à l'autre ; & en effet M. Linnæus fait mention des creſſerelles en Suède, & ne dit pas que les émérillons s'y trouvent ; ceci ſemble confirmer encore notre opinion, que ce prétendu émérillon des Naturaliſtes n'eſt qu'une variété, ou tout au plus une eſpèce très-voiſine de celle de la creſſerelle ; on pourroit même lui donner un nom particulier, ſi on vouloit la diſtinguer, ſoit de l'émérillon des Fauconniers, ſoit de la creſſerelle, & ce nom ſeroit celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'émérillon, dit le P. du Tertre, que nos habitans appellent *gry gry,* à « cauſe qu'en volant il jette un cri qu'ils expriment par ces ſyllabes « *gry gry,* eſt un autre petit oiſeau de proie qui n'eſt guère « plus gros qu'une grive ; il a toutes les plumes de deſſus le dos « & des ailes rouſſes, tachées de noir, & le deſſous du ventre « blanc, moucheté d'hermine : il eſt armé de bec & de griffes « à proportion de ſa grandeur ; & il ne fait la chaſſe qu'aux « petits lézards & aux ſauterelles, & quelquefois aux petits « poulets quand ils ſont nouvellement éclos ; je leur en ai fait « lâcher pluſieurs fois, ajoute-t-il ; la poule ſe défend contre lui & «

» lui donne la chaſſe ; les habitans en mangent, mais il n'eſt pas bien gras *(d)* ».

La reſſemblance du cri de cet émérillon du P. du Tertre *(e)*, avec le cri de notre creſſerelle eſt encore un autre indice du voiſinage de ces eſpèces ; & il me paroît qu'on peut conclure aſſez poſitivement que tous ces oiſeaux donnés par les Naturaliſtes, ſous les noms d'*émérillon d'Europe*, *émérillon de la Caroline* ou *de Cayenne* ; & *émérillon de Saint-Domingue* ou *des Antilles*, ne font qu'une variété dans l'eſpèce de la creſſerelle à laquelle on pourroit donner le nom de *gry gry* pour la diſtinguer de la creſſerelle commune.

(d) Hiſt. nat. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, pages 253 & 254.*

(e) Nota. Le cri de la creſſerelle eſt *pri pri*, ce qui approche beaucoup de *gry gry*, qui eſt le nom qu'on donne aux Antilles à cet oiſeau à cauſe de ſon cri.



LES

LES

PIE-GRIÈCHES.

CES Oiſeaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu; & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiſeaux de proie, même des plus fiers & des plus ſanguinaires; on eſt toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les creſſerelles, tous oiſeaux beaucoup plus grands & plus forts qu'elle; non-ſeulement elle combat pour ſe défendre, mais ſouvent elle attaque, & toujours avec avantage, ſur-tout lorſque le couple ſe réunit pour éloigner de leurs petits les oiſeaux de rapine; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il ſuffit qu'ils paſſent à leur portée, pour qu'elles aillent au-devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des bleſſures cruelles, & les chaſſent avec tant de fureur, qu'ils fuient ſouvent ſans oſer revenir; & dans ce combat inégal contre d'auſſi grands ennemis, il eſt rare de les voir ſuccomber ſous la force, ou ſe laiſſer emporter; il arrive ſeulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiſeau contre lequel elles ſe ſont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux: auſſi les oiſeaux de proie les plus braves les reſpectent; les milans, les buſes, les corbeaux paroiſſent les craindre & les fuir plutôt que les chercher: rien dans la Nature ne peint mieux la puiſſance & les droits du courage, que de voir ce petit oiſeau qui n'eſt guère plus gros

qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air, ſans les redouter; & chaſſer dans leur domaine, ſans craindre d'en être punis; car quoique les pie-grièches ſe nourriſſent communément d'inſectes, elles aiment la chair de préférence: elles pourſuivent au vol tous les petits oiſeaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levreaux; les grives, les merles & les autres oiſeaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les ſaiſiſſent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur ſerrent & déchiquètent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aiſe, & en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiſeaux eſt compoſé d'un aſſez grand nombre d'eſpèces; mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat, la première eſt celle de la pie-grièche griſe, la ſeconde celle de la pie-grièche rouſſe, & la troiſième celle de la pie-grièche appelée vulgairement l'*écorcheur*. Chacune de ces trois eſpèces mérite une deſcription particulière, & contient quelques variétés que nous allons indiquer.

LA

PIE-GRIÈCHE GRISE (a).

CETTE Pie-grièche griſe *(planche 445)*, eſt très-commune dans nos provinces de France, & paroît être naturelle à notre climat, car elle y paſſe l'hiver & ne le quitte en aucun temps; elle habite les bois & les montagnes en été, & vient

(a) En Grec moderne, Κολλυελιων; en Latin, *Lanius;* en Italien, *Gaza ſperviera; Falconello, Oreſto, Caſtrica, Verla, Stragazzina, Ragazzoia;* en Savoie, *Montagaſſe,*

dans les plaines & près des habitations en hiver; elle fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes; ce nid eſt composé au dehors de mouſſe blanche entrelaſſée d'herbes longues, & au dedans il eſt bien doublé & tapiſſé de laine; ordinairement il eſt appuyé ſur une branche à double & triple fourche; la femelle qui ne diffère pas du mâle par la groſſeur, mais ſeulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou ſix & quelquefois ſept, ou même huit œufs, gros comme ceux d'une grive; elle nourrit ſes petits de chenilles & d'autres inſectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un ſoin & une diligence admirables; bien différente des autres oiſeaux de proie qui chaſſent leurs petits avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grièche garde & ſoigne les ſiens tout le temps du premier âge, & quand ils ſont adultes, elle les ſoigne encore; la famille ne ſe ſépare pas, on les voit voler enſemble pendant l'automne entier, & encore en hiver, ſans qu'ils ſe réuniſſent en grandes troupes: chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère & de cinq ou ſix petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur

Arneat; en Bourgogne, *Pouchari* ou *Bouchari,* mot qui vient de l'Anglois *Butcher, Butchery,* qu'on prononce en François *Boutcher, Boutchery, Boucher, Boucherie;* en Allemand, *Thorn-Kretzer, Thorn-Tracer; Walot-he, Warkengel; Nun-moerder, Nun-toeder;* en Polonois, *d'Zierzba, Strokos, Wiekſzy;* en Suède, *Warfogel;* en Anglois, *Butcher-bird, Adder-bird, Matagaſſe.* — *Lanius Cinereus.* Geſner, *Avi.* pag. 579. *Cum icone maris.* — *Collurio.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone fœminæ.* — Grande Pie-grièche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 126; *fig.* page 127. — *Caſtrica palumbina. Olina,* page 41, avec une figure. — Grand Écorcheur cendré. Albin, *tome II, page 9,* avec une figure coloriée, *planche* XIII. — *Lanius medius ſeu ſecundus. Pica mediæ magnitudinis.* Friſch, *tab.* LX. *Icones maris & fœminæ.*

arrive, vivent en paix, & chaſſent de concert, juſqu'à ce que le ſentiment ou le beſoin d'amour, plus fort que tout autre ſentiment, détruiſe les liens de cet attachement, & enlève les enfans à leurs parens; la famille ne ſe ſépare que pour en former de nouvelles.

Il eſt aiſé de reconnoître les pie-grièches de loin, non-ſeulement à cauſe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eſt ni direct, ni oblique à la même hauteur, & qui ſe fait toujours de bas en haut, & de haut en bas, alternativement & précipitamment; on peut auſſi les reconnoître, ſans les voir, à leur cri aigu *trŏuī trŏuī,* qu'on entend de fort loin, & qu'elles ne ceſſent de répéter lorſqu'elles ſont perchées au ſommet des arbres.

Il y a dans cette première eſpèce, variété pour la grandeur; & variété pour la couleur: nous avons au Cabinet une pie-grièche qui nous a été envoyée d'Italie, & qui ne diffère de la pie-grièche commune, que par une teinte de roux ſur la poitrine & le ventre *(planche 32, figure 1),* on en trouve d'abſolument blanches dans les Alpes *(b),* & ces pie-grièches blanches, auſſi-bien que celles qui ont une teinte de roux ſur le ventre, ſont de la même grandeur que la pie-grièche griſe, qui n'eſt elle-même pas plus groſſe que le *mauvis (c),* autrement la *grive-mauviette (d);* mais il s'en trouve d'autres en Allemagne

(b) *Lanius albus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 387. *Cum icone.*

(c) *Lanius major.* Geſner, *Avi.* pag. 581. *Cum Icone.* — *Pica cinerea ſeu lanius major.* Friſch, *tab. LIX,* avec des figures coloriées du mâle & de la femelle.

(d) *Nota.* Elle diffère de la première en ce qu'elle eſt plus grande & plus groſſe, & en ce qu'elle a les plumes ſcapulaires & les petites couvertures du deſſus des ailes d'une couleur rouſsâtre; mais comme elle reſſemble par tout le reſte à la pie-grièche commune, ces différences, qui peut-être ne ſont pas générales ni bien conſtantes, ne nous paroiſſent pas ſuffiſantes pour établir une eſpèce diſtincte & ſéparée de la première.

&

& en Suiſſe qui ſont un peu plus grandes, & dont quelques Naturaliſtes ont voulu faire une eſpèce particulière, quoiqu'il n'y ait aucune autre différence entre ces oiſeaux que celle d'un peu plus de grandeur, ce qui pourroit bien provenir de la nourriture, c'eſt-à-dire, de l'abondance ou de la diſette des pays qu'ils habitent; ainſi la pie-grièche griſe varie, même dans nos climats d'Europe, par la grandeur & par les couleurs : on ne doit donc pas être ſurpris ſi elle varie encore davantage dans des climats plus éloignés, tels que ceux de l'Amérique, de l'Afrique & des Indes; la pie-grièche griſe de la Louiſiane *(planche 476, figure 2)*, eſt le même oiſeau que la pie-grièche griſe d'Europe, de laquelle elle paroît différer auſſi peu que la pie-grièche d'Italie; on n'y remarqueroit même aucune différence bien ſenſible, ſi elle n'étoit pas un peu plus petite & un peu plus foncée de couleur ſur les parties ſupérieures du corps.

La pie-grièche du cap de Bonne-eſpérance *(e)*, *(planche 477, figure 1)*, la pie-grièche griſe du Sénégal *(pl. 297, fig. 1)* & la pie-grièche bleue de Madagaſcar *(planche 298, fig. 1)*, ſont encore trois variétés très-voiſines l'une de l'autre, & appartiennent également à l'eſpèce commune de la pie-grièche griſe

(e) Nota. C'eſt à cette eſpèce qu'on doit auſſi rapporter l'oiſeau des Indes orientales, que les Anglois qui fréquentent les côtes de Bengale ont appelé *Dial-bird* (l'horloge ou le cadran), & qui a été indiqué par Albin, *tome III, page 8*, avec des figures coloriées du mâle *(planche XVII)*, & de la femelle *(planche XVIII)*: « cette pie-grièche, dit-il, eſt grande à peu-près comme notre pie-grièche griſe, avec le bec noir, les coins de la « bouche jaunes, l'iris des yeux de la même couleur, les jambes & les pieds bruns: le mâle « a la tête, le cou, le dos, le croupion, les couvertures du deſſus de la queue, les plumes « ſcapulaires, la gorge & la poitrine noires; le ventre, les côtés & les couvertures du deſſous « de la queue blanches; toutes les plumes de la queue également longues, noires en deſſus « & blanches en deſſous: la femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les couleurs ſont moins « foncées. »

d'Europe; celle du Cap ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle a toutes les parties ſupérieures du corps d'un brun noirâtre; celle du Sénégal les a d'un brun plus clair, & celle de Madagaſcar a ces mêmes parties d'un beau bleu; mais ces différences dans la couleur du plumage, tout le reſte étant égal & ſemblable d'ailleurs, ne ſuffiſent pas à beaucoup près pour en faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées de la pie-grièche commune. Nous donnerons pluſieurs exemples de changemens de couleur tout auſſi grands dans d'autres oiſeaux, même dans notre climat; à plus forte raiſon, ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens & auſſi éloignés les uns des autres: l'influence de la température ſe marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laiſſer échapper; par exemple, nous trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui reſſemble le plus à notre pie-grièche d'Italie, eſt celle de la Louiſiane: or la température de ces deux climats n'eſt pas fort inégale; & nous trouvons au contraire que celle du Cap, du Sénégal & de Madagaſcar reſſemble moins, parce que ces climats ſont en effet d'une température très-différente de celle d'Italie.

Il en eſt de même du climat de Cayenne, où la pie-grièche prend un plumage varié ou rayé de longues taches brunes *(planche 297)*; mais comme elle eſt de la même grandeur que notre pie-grièche griſe, & qu'elle lui reſſemble à tous autres égards, nous avons cru pouvoir la rapporter avec fondement à cette eſpèce commune.

LA
PIE-GRIÈCHE ROUSSE (a).

CETTE Pie-grièche rousse *(planche 9, figure 2, le mâle; & planche 31, figure 1, la femelle)* est un peu plus petite que la grise, & très-aisée à reconnoître par le roux qu'elle a sur la tête, qui est quelquefois rouge & ordinairement d'un roux vif; on peut aussi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre; au lieu que la pie-grièche grise les a bruns; elle a aussi le bec & les jambes plus noires : le naturel de cette pie-grièche rousse est à très-peu près le même que celui de la pie-grièche grise : toutes deux sont aussi hardies, aussi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes, c'est que la première reste au pays toute l'année; au lieu que celle-ci quitte en automne, & ne revient qu'au printemps; la famille qui ne se sépare pas à la sortie du nid, & qui demeure toujours rassemblée, part vers le commencement de septembre, sans se réunir avec d'autres familles, & sans faire de longs vols : ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre, & ne volent pas de suite, même dans le temps de leur départ; ils restent pendant l'été dans nos campagnes, & font leur nid sur quelqu'arbre touffu; au lieu que la pie-grièche grise habite les

(a) *Collurionis primum genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I. pag. 389. *Cum icone maris.* — Écorcheur à tête rouge. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée du mâle, *planche XVI*. . . . Petit Écorcheur femelle. *Idem, ibidem*, avec une figure coloriée de la femelle, *planche XV*. — *Pica minima; Lanius minor seu tertius.* Frisch, *tab. LXI*, avec des figures coloriées du mâle & de la femelle. — *Ampelis dorso griseo maculâ ad oculos longitudinali* (fœmina). Linn. *Faun. Suec.* tab. 2, n.° 180. — *Lanius rufus.* La Pie-grièche rousse. Brisson, *tome II, page 147*.

bois dans cette même saison, & ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rousse est partie: on prétend aussi que de toutes les pie-grièches celle-ci est la meilleure, ou si l'on veut, la seule qui soit bonne à manger *(b)*.

Le mâle & la femelle sont à très-peu près de la même grosseur; mais ils diffèrent par les couleurs assez pour paroître des oiseaux de différente espèce: nous renvoyons sur cela aux planches que nous venons de citer, & qu'il suffira de comparer pour le reconnoître; nous observerons seulement au sujet de cette espèce & de la suivante appelée l'*écorcheur*, que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art & de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise; la mousse & la laine y sont si bien entrelassées avec les petites racines souples, les herbes fines & longues, les branches pliantes des petits arbustes, que cet ouvrage paroît avoir été tissu: ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, & quelquefois davantage; & ces œufs dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

(b) Lanius minor rutilus ad cibum aptior reliquis, delicatus & salubris. Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 292.

L'ÉCORCHEUR (a).

L'ÉCORCHEUR *(planche 31, figure 2; & planche 475, figure 1)*, est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, & lui ressemble assez par les habitudes naturelles, comme elle il arrive au

(a) Petite Pie-grièche, Pie-escrayère, Pie-ancrouelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 128; & *Portraits d'Oiseaux*, page 21, *recto*, avec figure. *Collurionis parvi tertium genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone . . . Merulæ congeneralia. Idem*, tom. II, pag.

au printemps, fait ſon nid ſur des arbres ou même dans des buiſſons en pleine campagne & non pas dans les bois, part avec ſa famille vers le mois de ſeptembre, ſe nourrit communément d'inſectes, & fait auſſi la guerre aux petits oiſeaux, en ſorte qu'on ne peut trouver aucune différence eſſentielle entr'eux, ſinon la grandeur, la diſtribution & les nuances des couleurs, qui paroiſſent être conſtamment différentes dans chacune de ces eſpèces, tant celles du mâle que celles de la femelle; néanmoins, comme entre le mâle & la femelle de chacune de ces deux eſpèces il y a dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une eſpèce à l'autre, on ſeroit très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, & à réunir ſous la même eſpèce, la pie-grièche rouſſe, l'écorcheur & l'écorcheur varié *(b)*, dont quelques Naturaliſtes ont encore fait une eſpèce diſtincte, & qui cependant pourroit bien être la femelle de celui dont il eſt ici queſtion; nous renvoyons aux planches pour en juger par la comparaiſon.

Au reſte, ces deux eſpèces de pie-grièches avec leurs variétés, nichent dans nos climats, & ſe trouvent en Suède comme en France; en ſorte qu'elles ont pu paſſer d'un continent à l'autre: il eſt donc à préſumer que les eſpèces étrangères de ce même genre, & qui ont des couleurs rouſſes, ne ſont que des variétés

pag. 625. *Cum alterâ icone.* — *Ampelis dorſo griſeo maculâ ad oculos longitudinali.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 180. *Cum icone maris non accuratâ. Nota.* M. Linnæus s'eſt trompé en prenant l'eſpèce précédente & celle-ci pour la femelle & le mâle de la même eſpèce. — Petit Écorcheur. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée, *planche XIV* . . . *Collurio.* L'Écorcheur. Briſſon, *tome II, page 151.*

(b) Collurionis parvi ſecundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone* . . . *Collurio varius.* L'Écorcheur varié. Briſſon, *tome II, page 154. An præcedentis fœmina? Idem, ibidem*, pag. 158.

de l'écorcheur, d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre, elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés, encore plus aisément que la pie-grièche qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver, que de les retrouver au Sénégal; la pie-grièche rousse *(planche 477, figure 2)*, nous a été envoyée par M. Adanson, & c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe; il y en a une autre *(planche 479)*, qui nous a été également envoyée du Sénégal, & qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce, puisqu'elle ne diffère des autres que par la couleur de la tête qu'elle a noire, & par un peu plus de longueur de queue, ce qui ne fait pas à beaucoup près une assez grande différence pour en former une espèce distincte & séparée.

Il en est de même de l'oiseau que nous avons appelé l'*écorcheur des Philippines (c) (planche 476, figure 1)*; & encore

(c) Nota. Il nous paroît que cet oiseau est le même que celui que M. Edwards a donné sous le nom de *pie-grièche rouge* ou *rousse huppée*. « Cet oiseau, dit-il, s'appelle *Charah*; » dans le pays de Bengale, & diffère de nos pie-grièches par une huppe qu'il porte sur la tête »; mais cette différence est bien légère, car cette huppe n'en est pas une, c'est seulement une disposition de plumes qui paroissent hérissées comme celle du geai lorsqu'il est en colère, & que M. Edwards avoue lui-même qu'il n'a vue que dans l'oiseau mort; en sorte qu'on ne peut pas assurer si ces plumes n'avoient pas été redressées par quelque froissement avant ou après la mort de l'oiseau, ce qui est bien différent d'une huppe naturelle. La preuve de ce que je viens de dire, c'est qu'on voit une semblable huppe sur la tête de la pie-grièche blanche & noire de Surinam, dont le même M. Edwards a donné la figure dans la première partie de ses Glanures*: or nous avons cette espèce au Cabinet du Roi, & il est certain qu'elle n'a point de huppe; dès-lors nous ne pouvons nous empêcher de présumer que cette apparence de huppe, ou plutôt de plumes hérissées sur la tête, qui se trouve dans ces deux

* Glanures d'Edwards, *partie I, page 35, planche CCXXVI.*

de celle que nous avons appelée *pie-grièche de la Louiſiane (planche 397)*, qui nous ont été envoyées de ces deux climats ſi éloignés l'un de l'autre, & qui néanmoins ſe reſſemblent aſſez pour ne paroître que le même oiſeau, & qui dans le réel ne ſont enſemble qu'une variété de notre écorcheur, à la femelle duquel cette variété reſſemble preſqu'en tout.

pie-grièches de M. Edwards, ne ſoit une diſpoſition accidentelle ou momentanée, & qui probablement ne ſe manifeſte que quand l'oiſeau eſt en colère; ainſi nous perſiſtons à croire que cette pie-grièche de Bengale n'eſt qu'une variété de l'eſpèce de la pie-grièche rouſſe ou de l'écorcheur d'Europe.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui ont rapport à la PIE-GRIÈCHE *grise & à l'*ÉCORCHEUR.

I.

LE FINGAH.

L'OISEAU des Indes orientales, appelé à Bengale *Fingah*, dont M. Edwards a donné la description sous le nom de *pie-grièche des Indes*, à queue fourchue, qui est certainement une espèce différente de toutes les autres pie-grièches. Voici la traduction de ce que dit M. Edwards à ce sujet : la forme du bec, les moustaches ou poils qui en surmontent la base, la force des jambes m'ont déterminé à donner à cet oiseau le nom de *pie-grièche*, quoique sa queue soit faite tout autrement que celle des pie-grièches dont les plumes du milieu sont les plus longues; au lieu que dans celle-ci elles sont beaucoup plus courtes que les plumes extérieures; en sorte que la queue paroît fourchue, c'est-à-dire, vide au milieu vers son extrémité : il a le bec épais & fort, voûté en arc, à peu près comme celui de l'épervier, plus long à proportion de sa grosseur, & moins crochu, avec des narines assez grandes ; la base de la mandibule supérieure est environnée de poils roides.... La tête entière, le cou, le dos & les couvertures des ailes sont d'un noir brillant, avec un reflet de bleu, de pourpre & de vert, & qui se décide ou varie suivant l'incidence de la lumière..... La poitrine est d'une couleur cendrée, sombre & noirâtre : tout le ventre, les jambes & les couvertures

couvertures du deſſous de la queue ſont blanches; les jambes, les pieds & les ongles ſont d'un brun noirâtre : je doutois, ajoute M. Edwards, ſi je devois ranger cet oiſeau avec les pie-grièches ou avec les pies; car il me paroiſſoit également voiſin de chacun de ces deux genres, & je penſe que tous deux pourroient n'en faire qu'un, les pies convenant en beaucoup de choſes avec les pie-grièches; quoique perſonne en Angleterre ne l'ait remarqué, il paroît qu'en France on y a fait attention, & qu'on a obſervé cette conformité de nature dans ces deux oiſeaux, puiſqu'on les a tous deux appelés *pies* *(a)*.

(a) Edwards, *Hiſt. nat. of birds, tom. II, pag. 56, planche* LVI, avec une figure bien coloriée.

II.

ROUGE-QUEUE.

L'OISEAU des Indes orientales, indiqué & décrit par Albin, ſous le nom de *Rouge-queue de Bengale;* il eſt de la même grandeur que la pie-grièche griſe d'Europe : le bec eſt d'un cendré brun; l'iris des yeux eſt blanchâtre, le deſſus & le derrière de la tête noirs; il y a au-deſſous des yeux une tache d'un rouge vif terminée de blanc, & ſur le cou quatre taches noires en portion de cercle; le deſſus du cou, le dos, le croupion, les couvertures du deſſus de la queue, celles du deſſous des ailes, & les plumes ſcapulaires ſont brunes; la gorge, le deſſus du cou, la poitrine, le haut du ventre, les côtés & les jambes ſont blanches; le bas du ventre & les couvertures du deſſous de la queue ſont rouges; la queue eſt d'un brun clair; les pieds & les ongles ſont noirs *(b)*.

(b) Rouge-queue de Bengale. Albin, *tome III, page 24, planche* LVI, avec une figure coloriée. — La Pie-grièche de Bengale. Briſſon, *tome II, page 175.*

III.

LANGRAIEN ET *TCHA-CHERT.*

LES oiſeaux *(planche 9, figure 1; & planche 32, figure 2)*, envoyés de Manille & de Madagaſcar, le premier ſous le nom de *langraien*, & le ſecond ſous celui de *tcha-chert*, que l'on a rapportés peut-être mal-à-propos au genre des pie-grièches *(c)*, parce qu'ils en diffèrent par un caractère eſſentiel, ayant les ailes, lorſqu'elles ſont pliées, auſſi longues que la queue; tandis que toutes les autres pie-grièches, ainſi que les oiſeaux étrangers que nous y rapporterons, ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion, ce qui pourroit faire croire que ce ſont des oiſeaux d'un autre genre: néanmoins, comme celui de Madagaſcar approche aſſez de l'eſpèce de notre pie-grièche griſe, à cette différence près de la longueur des ailes, on pourroit le regarder comme faiſant nuance entre notre pie-grièche & cet oiſeau de Manille, auquel il reſſemble encore plus qu'à notre pie-grièche; & comme nous ne connoiſſons aucun genre d'oiſeaux, auquel on puiſſe rapporter directement cet oiſeau de Manille, nous avons ſuivi le ſentiment des autres Naturaliſtes, en lui donnant le nom de *pie-grièche*, auſſi-bien qu'à celui de Madagaſcar; mais nous avons cru devoir ici marquer nos doutes ſur la juſteſſe de cette dénomination.

(c) Briſſon, *tome II, pages 180 & 195.*

IV.

BÉCARDES.

LES oiſeaux *(planches 304 & 377)*, envoyés de Cayenne; le premier *(planche 304)*, ſous le nom de *pie-grièche griſe*;

& le ſecond, ſous celui de pie-grièche tachetée, qui ſont d'une eſpèce différente de nos pie-grièches d'Europe, & que nous avons cru devoir appeler *bécardes*, à cauſe de la groſſeur & de la longueur de leur bec, qu'ils ont auſſi de couleur rouge; ces bécardes diffèrent encore de nos pie-grièches en ce qu'elles ont la tête toute noire, & l'habitude du corps plus épaiſſe & plus longue; mais d'ailleurs elles leur reſſemblent plus qu'à tout autre oiſeau. Au reſte, l'une nous paroît être le mâle & l'autre la femelle de la même eſpèce, ſur laquelle nous obſerverons qu'il ſe trouve encore d'autres eſpèces ſemblables par la groſſeur du bec dans ce même climat de Cayenne & dans d'autres climats très-éloignés, comme on le va voir dans les articles ſuivans.

V.

BÉCARDE À VENTRE JAUNE.

L'OISEAU envoyé de Cayenne *(planche 296)*, ſous le nom de *pie-grièche jaune*, qui par ſon long bec nous paroît être d'une eſpèce aſſez voiſine de la précédente, & que, par cette raiſon, nous avons appelé la *bécarde à ventre jaune*, car elles ne diffèrent guère que par les couleurs; les planches ſuffiront pour les faire reconnoître & diſtinguer aiſément l'une de l'autre.

VI.

LE VANGA OU BÉCARDE À VENTRE BLANC.

L'OISEAU *(planche 228)*, envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, ſous le nom de *Vanga*, & qui quoique différent par l'eſpèce de nos pie-grièches & de nos écorcheurs, peut-être

même étant d'un autre genre, a néanmoins plus de rapport avec ces oiseaux qu'avec aucun autre ; c'est pour cette raison que nous l'avons nommé sur les planches, *pie-grièche* ou *écorcheur de Madagascar*. Mais on pourroit à plus juste titre le rapporter au genre des bécardes dont nous venons de parler, & l'appeler *bécarde à ventre blanc.*

VII.

LE SCHET-BÉ.

L'OISEAU *(planche 298, figure 2)* envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *Schet-bé,* & dont l'espèce nous paroît si voisine de la précedente, qu'on pourroit les regarder toutes deux comme n'en faisant qu'une, si le climat de Cayenne n'étoit pas aussi éloigné qu'il est de celui de Madagascar. Nous avons appelé cet oiseau *pie-grièche rousse de Madagascar,* par la même raison que nous avons appelé le précédent *pie-grièche jaune de Cayenne ;* & il faut avouer que cette pie-grièche rousse de Madagascar, approche un peu plus que celle de Cayenne de nos pie-grièches d'Europe, parce qu'elle a le bec plus court, & par conséquent différent de celui de nos pie-grièches d'Europe ; au reste, ces deux espèces étrangères sont plus voisines l'une de l'autre, que de nos pie-grièches d'Europe.

VIII.

LE TCHA-CHERT-BÉ.

L'OISEAU *(planche 374),* envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *tcha-chert-bé,* & que nous avons nommé au bas de nos planches, *grande pie-grièche verdâtre,*
&

& qui ne nous paroît être qu'une eſpèce très-voiſine, ou même une variété d'âge ou de ſexe dans l'eſpèce précédente, dont elle ne diffère guère que parce qu'elle a le bec un peu plus court & moins crochu, & les couleurs un peu différemment diſtribuées. Au reſte, ces cinq oiſeaux étrangers & à gros bec; ſavoir, la pie-grièche griſe & la pie-grièche jaune de Cayenne, la pie-grièche rouſſe, l'écorcheur & la pie-grièche verdâtre de Madagaſcar, pourroient bien faire un petit genre à part auquel nous avons donné le nom de *bécardes*, à cauſe de la grandeur & de la groſſeur de leur bec, parce que dans le réel, tous ces oiſeaux diffèrent aſſez des pie-grièches pour devoir en être ſéparés.

I X.

LE GONOLEK.

L'OISEAU *(planche 56)*, qui nous a été envoyé du Sénégal par M. Adanſon, ſous le nom de *Pie-grièche rouſſe du Sénégal*, & que les Nègres, dit-il, appellent *gonolek*, c'eſt-à-dire, mangeur d'inſectes. C'eſt un oiſeau remarquable par les couleurs vives dont il eſt peint; il eſt à très-peu près de la même grandeur que la pie-grièche d'Europe, & n'en diffère, pour ainſi dire, que par les couleurs, qui néanmoins ſuivent dans leur diſtribution à peu près le même ordre que ſur la pie-grièche griſe d'Europe; mais comme les couleurs en elles-mêmes ſont très-différentes, nous avons cru devoir regarder cet oiſeau comme étant d'une eſpèce différente.

X.

LE CALI-CALIC ET LE BRUIA.

L'OISEAU *(planche 299, fig. 1, le mâle; & fig. 2, la femelle)* envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, tant le mâle que la femelle, le premier ſous le nom de *Cali-calic,* & le ſecond ſous celui de *Bruia,* que l'on peut rapporter au genre de notre écorcheur d'Europe, à cauſe de ſa petiteſſe; mais qui du reſte en diffère aſſez pour être regardé comme un oiſeau d'eſpèce différente.

X I.

PIE-GRIÈCHE HUPPÉE.

L'OISEAU *(planche 475, fig. 2)* envoyé du Canada ſous le nom de *Pie-grièche huppée,* & qui porte en effet, ſur le ſommet de la tête, une huppe molle & de plumes longuettes qui retombent en arrière; mais qui du reſte eſt une vraie pie-grièche, & aſſez ſemblable à notre pie-grièche rouſſe par la diſpoſition des couleurs, pour qu'on puiſſe la regarder comme une eſpèce voiſine, qui n'en diffère guère que par les caractères de cette huppe & du bec qui eſt un peu plus gros.



LES

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

LES yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paroissent être éblouis par la clarté du jour, & entièrement offusqués par les rayons du soleil : il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant; c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie, & ils font cette quête avec grand avantage; car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux & les petits animaux endormis, ou prêts à l'être : les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, & se pourvoient d'amples provisions : les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses; ils n'ont guère qu'une heure le soir & une heure le matin pour chercher leur subsistance; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux qui s'exerce si parfaitement à une foible lumière, puisse se passer de toute lumière, & qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, & ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui sortent le soir des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit : seulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir

dans le même lieu sans bouger, & que quand on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts & lents, de peur de se heurter; les autres oiseaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur situation, viennent à l'envi les insulter : les mézanges, les pinçons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, &c. arrivent à la file : l'oiseau de nuit perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux & son corps d'un air ridicule; il se laisse même assaillir & frapper, sans se défendre; les plus petits, les plus foibles de ses ennemis sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer : c'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle, qu'est fondé le petit art de la pipée; il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux *(a)* : il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chasse soit heureuse; car si l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit, avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient & le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement, & de déployer ses facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines restrictions qu'il est bon d'indiquer, 1.° toutes les espèces de hiboux &

(a) Nota. Cette espèce de chasse étoit connue des Anciens; car Aristote l'indique clairement dans les termes suivans: *Die cœteræ aviculæ omnes noctuam circumvolant, quod mirari vocatur, advolantesque percutiunt. Qua propter eâ constitutâ avicularum genera & varia multa capiunt.* Hist. anim. lib. IX, cap. I.

de

de chouettes, ne ſont pas également offuſquées par la lumière du jour; le grand duc voit aſſez clair pour voler & fuir à d'aſſez grandes diſtances en plein jour; la chevèche, ou la plus petite eſpèce de chouettes, chaſſe, pourſuit & prend des petits oiſeaux long-temps avant le coucher & après le lever du ſoleil. Les Voyageurs nous aſſurent que le grand duc ou hibou de l'Amérique ſeptentrionale *(b)*, prend les gélinottes blanches en plein jour, & même lorſque la neige en augmente encore la lumière; Belon dit très-bien dans ſon vieux langage *(c)*, que *quiconque prendra garde à la vue de ces oiſeaux, ne la trouvera pas ſi imbécille qu'on la crie;* 2.° il paroît que le hibou commun ou moyen duc voit plus mal que le ſcops ou petit duc, & que c'eſt de tous les hiboux celui qui eſt le plus offuſqué par la lumière du jour, comme le ſont auſſi le chat-huant, l'effraie & la hulotte; car on voit les oiſeaux s'attrouper également pour les inſulter à la pipée; mais avant de donner les faits qui ont rapport à chaque eſpèce en particulier, il faut en préſenter les diſtinctions générales.

On peut diviſer en deux genres principaux les oiſeaux de proie nocturnes, le genre du hibou & celui de la chouette, qui contiennent chacun pluſieurs eſpèces différentes; le caractère diſtinctif de ces deux genres, c'eſt que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête *(d)*, tandis que les chouettes ont la tête arrondie ſans

(b) Voyage à la baie de Hudſon, *tome I, page 56.*

(c) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 133. *Nota.* C'eſt en effet avec cette reſtriction qu'on doit entendre ce que diſent à cet égard la plupart des Écrivains, & entr'autres Schwenckfeld. *Noctu perſpicaciſſimè videntes, diu cæcutientes. Theriotrop. Sil.* pag. 308.

(d) Nota. Ces oiſeaux peuvent remuer & faire baiſſer ou élever ces aigrettes de plumes à volonté.

aigrettes & sans aucunes plumes proéminentes *(e)*; nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou. Ces trois espèces sont, 1.° le duc ou grand duc, 2.° le hibou ou moyen duc, 3.° le scops ou petit duc; mais nous ne pouvons réduire à moins de cinq les espèces du genre de la chouette, & ces espèces sont, 1.° la hulotte ou huette, 2.° le chat-huant, 3.° l'effraie ou fressaie, 4.° la chouette ou grande chevêche, 5.° la chevêche ou petite chouette : ces huit espèces se trouvent toutes en Europe & même en France; quelques-unes ont des variétés qui paroissent dépendre de la différence des climats; d'autres ont des représentans dans le nouveau continent; la plupart des hiboux & des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas assez de celles de l'Europe, pour qu'on ne puisse leur supposer une même origine.

Aristote fait mention de douze espèces d'oiseaux qui voient dans l'obscurité, & volent pendant la nuit; & comme dans ces douze espèces il comprend l'orfraie & le tette-chèvre ou crapaud volant, sous les noms de *phinis* & d'*ægotilas*; & trois autres sous les noms de *capriceps*, de *chalcis* & de *charadrios*, qui sont du nombre des oiseaux pêcheurs & habitans des marais ou des rives des eaux & des torrens; il paroît qu'il a réduit à sept espèces tous les hiboux & toutes les chouettes qui étoient connus en Grèce de son temps; le hibou ou moyen duc qu'il appelle Ὦτος, *otus*, précède & conduit, dit-il, les cailles, lorsqu'elles partent pour

(e) Il paroît que Pline avoit remarqué cette différence générique, lorsqu'il dit : *Pennatorum animalium buboni tantùm & oto plumæ velut aures.* Lib. XI, cap. 37. Et ailleurs : *Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde & nomen illi; quidam latinè asionem vocant.* Lib. X, cap. 23. *Nota.* Qu'il y a trois espèces de hiboux qui ont en effet des aigrettes de plumes, & que ces trois espèces sont le grand duc, *bubo*; le moyen duc, *otus*; & le petit duc, *asio*, que Pline confond avec l'*otus*.

changer de climat *(f)*, & c'eſt par cette raiſon qu'on appelle cet oiſeau *dux* ou *duc;* l'étymologie me paroît ſûre, mais le fait eſt plus qu'incertain : il eſt vrai que les cailles qui, lorſqu'elles partent en automne, ſont ſurchargées de graiſſe, ne volent guère que la nuit, & qu'elles ſe repoſent pendant le jour à l'ombre pour éviter la chaleur, & que par conſéquent on a pu s'apercevoir que le hibou accompagnoit ou précédoit quelquefois ces troupes de cailles; mais il ne paroît par aucune obſervation, par aucun témoignage bien conſtaté, que le hibou ſoit comme la caille un oiſeau de paſſage; le ſeul fait que j'aie trouvé dans les Voyageurs, qui aille à l'appui de cette opinion, eſt dans la Préface de l'Hiſtoire Naturelle de la Caroline, par Cateſby; il dit « qu'à vingt-ſix degrés de latitude nord, à peu près entre les deux continens « d'Afrique & d'Amérique, c'eſt-à-dire, à ſix cents lieues environ « de l'un & de l'autre, il vit en allant à la Caroline un hibou « au-deſſus du vaiſſeau où il étoit, ce qui le ſurprit d'autant plus « que ces oiſeaux ayant les ailes courtes, ne peuvent voler fort « loin, & ſont aiſément laſſés par les enfans, ce qui arrive tout au « plus à la troiſième volée; il ajoute que ce hibou diſparut après « avoir fait des tentatives pour ſe repoſer ſur le vaiſſeau *(g)* ».

On peut dire en faveur du fait, que tous les hiboux & toutes les chouettes n'ont pas les ailes courtes, puiſque dans la plupart de ces oiſeaux elles s'étendent au-delà de l'extrémité de la queue, & qu'il n'y a que le grand duc & le *ſcops* ou petit duc, dont les ailes, lorſqu'elles ſont pliées, n'arrivent pas juſqu'au bout de la queue; d'ailleurs on voit, ou plutôt on entend tous ces oiſeaux

(f) Cum coturnices adeunt loca, ſine ducibus pergunt; at cum hinc abeunt, ducibus lingulaca, oto & matrice proficiſcuntur. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. 12.

(g) Hiſt. nat. de la Caroline, par M. Cateſby. *Préface, page 7.*

faire d'aſſez longs vols en criant; dès-lors il ſemble que la puiſſance de voler au loin pendant la nuit leur appartient auſſi-bien qu'aux autres; mais que n'ayant pas d'auſſi bons yeux, & ne voyant pas de loin, ils ne peuvent ſe former un tableau d'une grande étendue de pays, & que c'eſt par cette raiſon qu'ils n'ont pas, comme la plupart des autres oiſeaux, l'inſtinct des migrations, qui ſuppoſe ce tableau pour ſe déterminer à faire de grands voyages; quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'en général nos hiboux & nos chouettes ſont aſſez ſédentaires: on m'en a apporté de preſque toutes les eſpèces, non-ſeulement en été, au printemps, en automne, mais même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver; il n'y a que le *ſcops* ou petit duc qui ne ſe trouve pas dans cette ſaiſon; & j'ai été en effet informé que cette petite eſpèce de hibou part en automne, & arrive au printemps; ainſi ce ſeroit plutôt au petit duc qu'au moyen duc qu'on pourroit attribuer la fonction de conduire les cailles; mais encore une fois ce fait n'eſt pas prouvé, & de même je ne ſais pas ſur quoi peut être fondé un autre fait avancé par Ariſtote, qui dit que le chat-huant *(glaux, noctua,* ſelon ſon interprète Gaza) *(h),* ſe cache pendant quelques jours de ſuite; car on m'en a apporté dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année, qu'on avoit pris dans les bois; & ſi l'on prétendoit que le mot *glaux, noctua,* indique ici l'effraie, le fait ſeroit encore moins vrai; car à l'exception des ſoirées très-ſombres & pluvieuſes, on l'entend tous les jours de l'année ſouffler & crier à l'heure du crépuſcule.

Les douze oiſeaux de nuit, indiqués par Ariſtote, ſont: *byas,*[1] *otos,*[2] *ſcops,*[3] *phinis,*[4] *ægotilas,*[5] *eleos,*[6] *nycticorax,*[7] *ægolios,*[8] *glaux,*[9]

(h) *Paucis quibuſdam diebus* (glaux) *noctua latet.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. 16.

charadrios,[10]

[10]*charadrios*, [11]*chalcis*, [12]*ægocephalos*, traduits en latin par Théodore Gaza.

[1]*Bubo*, [2]*otus*, [3]*asio*, [4]*ossifraga*, [5]*caprimulgus*, [6]*aluco*, [7]{*cicunia*, *cicuma*, *ulula*,} [8]*ulula*, [9]*noctua*, [10]*charadrius*, [11]*chalcis*, [12]*capriceps*; j'ai cru devoir interpréter en françois les neuf premiers comme il suit:

Le *duc* ou [1]grand *duc*, le *hibou* ou [2]moyen *duc*, le [3]petit *duc*, l'[4]*orfraie*, le *tette-chèvre* ou [5]*crapaud volant*, l'[6]*effraie* ou *fresaie*, la [7]*hulotte*, la *chouette* ou [8]grande *chevêche*, le [9]*chat-huant*.

Tous les Naturalistes & les Littérateurs conviendront aisément avec moi, 1.° que le *byas* des Grecs, *bubo* des Latins, est notre duc ou grand duc; 2.° que l'*otos* des Grecs, *otus* des Latins, est notre hibou ou moyen duc; 3.° que le *scops* des Grecs, *asio* des Latins, est notre petit duc; 4.° que le *phinis* des Grecs, *ossifraga* des Latins, est notre orfraie ou grand aigle de mer; 5.° que l'*ægotilas* des Grecs, *caprimulgus* des Latins, est notre tette-chèvre ou crapaud volant; 6.° que l'*eleos* des Grecs, *aluco* des Latins, est notre effraie ou fresaie; mais ils me demanderont en même temps par quelle raison je prétends que le *glaux* est notre chat-huant, le *nycticorax* notre hulotte, & l'*ægolios* notre chouette ou grande chevêche; tandis que tous les Interprètes & tous les Naturalistes qui m'ont précédé, ont attribué le nom *ægolios* à la hulotte, & qu'ils sont forcés d'avouer qu'ils ne savent à quel oiseau rapporter celui de *nycticorax*, non plus que ceux du *charadrios*, du *chalcis* & du *capriceps*, & qu'on ignore absolument quels peuvent être les oiseaux désignés par ces noms; & enfin ils me reprocheront que c'est mal-à-propos que je

tranſporte aujourd'hui le nom de *glaux* au chat-huant, tandis qu'il appartient de tout temps, c'eſt-à-dire, du conſentement de tous ceux qui m'ont précédé, à la chouette ou grande chevêche, & même à la petite chouette ou chevêche proprement dite, comme à la grande.

Je vais leur expoſer les raiſons qui m'ont déterminé, & je les crois aſſez fondées pour les ſatisfaire, & pour éclaircir l'obſcurité qui réſulte de leurs doutes & de leurs fauſſes interprétations. De tous les oiſeaux de nuit dont nous avons fait l'énumération, le chat-huant eſt le ſeul qui ait les yeux bleuâtres, & la hulotte la ſeule qui les ait noirâtres; tous les autres ont l'iris des yeux d'un jaune couleur d'or, ou du moins couleur de ſafran. Or les Grecs dont j'ai ſouvent admiré la juſteſſe de diſcernement & la préciſion des idées, par les noms qu'ils ont impoſés aux objets de la Nature, & qui ſont toujours relatifs à leurs caractères diſtinctifs & frappans, n'auroient eu aucune raiſon de donner le nom *glaux (glaucus)* vert de mer ou bleuâtre, à ceux de ces oiſeaux qui n'ont rien de bleuâtre, & dont les yeux ſont noirs ou orangés ou jaunes; & ils auront avec fondement impoſé ce nom à l'eſpèce de ces oiſeaux, qui parmi toutes les autres, eſt la ſeule en effet qui ait les yeux de cette couleur bleuâtre; de même ils n'auront pas appelé *nycticorax,* c'eſt-à-dire, corbeau de nuit, des oiſeaux qui ayant les yeux jaunes ou bleus, & le plumage blanc ou gris, n'ont aucun rapport au corbeau, & ils auront donné avec juſte raiſon ce nom à la hulotte, qui eſt la ſeule de tous ces oiſeaux nocturnes, qui ait les yeux noirs & le plumage auſſi preſque noir, & qui de plus approche du corbeau plus qu'aucun autre par ſa groſſeur.

Il y a encore une raiſon de convenance qui ajoute à la vraiſemblance de mon interprétation, c'eſt que le nycticorax chez les

Grecs, & même chez les Hébreux, étoit un oiſeau commun & connu, puiſqu'ils en empruntoient des comparaiſons (*ſicut nyčticorax in domicilio*); il ne faut pas s'imaginer, comme le croient la plupart de ces Littérateurs, que ce fût un oiſeau ſi ſolitaire & ſi rare, qu'on ne puiſſe aujourd'hui en retrouver l'eſpèce : la hulotte eſt par-tout aſſez commune ; c'eſt de toutes les chouettes la plus groſſe, la plus noire & la plus ſemblable au corbeau : toutes les autres eſpèces en ſont abſolument différentes ; je crois donc que cette obſervation, tirée de la choſe même, doit avoir plus de poids que l'autorité de ces Commentateurs, qui ne connoiſſent pas aſſez la Nature, pour en bien interpréter l'hiſtoire.

Or le *glaux* étant le chat-huant, ou ſi l'on veut, la chouette aux yeux bleuâtres, & le *nyčticorax* étant la hulotte ou chouette aux yeux noirs, l'*ægolios* ne peut être autre que la chouette aux yeux jaunes ; ceci mérite encore quelque diſcuſſion.

Théodore Gaza traduit le mot *nyčticorax*, d'abord par *cicuma*, enſuite par *ulula*, & enfin par *cicunia*; cette dernière interprétation n'eſt vraiſemblablement qu'une faute des Copiſtes, qui de *cicuma* ont fait *cicunia*; car Feſtus avant Gaza, avoit également traduit *nyčticorax* par *cicuma*, & Iſidore par *cecuma*, & quelques autres par *cecua*: c'eſt même à ces noms qu'on pourroit rapporter l'étymologie des mots *zueta* en italien, *chouette* en françois : ſi Gaza eût fait attention aux caractères du *nyčticorax*, il s'en ſeroit tenu à ſa ſeconde interprétation *ulula*, & il n'eût pas fait double emploi de ce terme, car il eût alors traduit *ægolios* par *cicuma*; il me paroît donc par cet examen comparé de ces différens objets & par ces raiſons critiques, que le *glaux* eſt le chat-huant, le *nyčticorax* la hulotte, & l'*ægolios* la chouette ou grande chevêche.

Il reſte le *charadrios*, le *chalcis* & le *capriceps*. Gaza ne leur donne point de noms latins particuliers, & ſe contente de copier le mot grec, & de les indiquer par *charadrius*, *chalcis* & *capriceps* : comme ces oiſeaux ſont d'un genre différent de ceux dont nous traitons, & que tous trois paroiſſent être des oiſeaux de marais, & habitant le bord des eaux, nous n'en ferons pas ici plus ample mention ; nous nous réſervons d'en parler lorſqu'il ſera queſtion des oiſeaux pêcheurs, parmi leſquels il y a, comme dans les oiſeaux de proie, des eſpèces qui ne voient pas bien pendant le jour, & qui ne pêchent que dans le temps où les hiboux & les chouettes chaſſent, c'eſt-à-dire, lorſque la lumière du jour ne les offuſque plus : en nous renfermant donc dans le ſujet que nous traitons, & ne conſidérant à préſent que les oiſeaux du genre des hiboux & des chouettes, je crois avoir donné la juſte interprétation des mots grecs qui les déſignent tous; il n'y a que la ſeule chevêche ou petite chouette dont je ne trouve pas le nom dans cette langue. Ariſtote n'en fait aucune mention nulle part, & il y a grande apparence qu'il n'a pas diſtingué cette petite eſpèce de chouette de celle du *ſcops* ou petit duc, parce qu'elles ſe reſſemblent en effet par la grandeur, la forme, la couleur des yeux, & qu'elles ne diffèrent eſſentiellement que par la petite plume proéminente que le ſcops porte de chaque côté de la tête, & dont la chevêche ou petite chouette eſt dénuée ; mais toutes ces différences particulières ſeront expoſées plus au long dans les articles ſuivans.

Aldrovande remarque avec raiſon, que la plupart des erreurs en Hiſtoire Naturelle, ſont venues de la confuſion des noms, & que dans celle des oiſeaux nocturnes, on trouve l'obſcurité & les ténèbres de la nuit; je crois que ce que nous venons de

dire

dire pourra les dissiper en grande partie : nous ajouterons, pour achever d'éclaircir cette matière, quelques autres remarques; le nom *ule, eule* en Allemand; *owl, houlet* en Anglois; *huette, hulotte* en François, vient du Latin *ulula,* & celui-ci vient du cri des oiseaux nocturnes de la grande espèce; il est très-vraisemblable, comme le dit M. Frisch, qu'on n'a d'abord nommé ainsi que les grandes espèces de chouettes, mais que les petites leur ressemblant par la forme & par le naturel, on leur a donné le même nom, qui dès-lors est devenu un nom général & commun à tous ces oiseaux; de-là la confusion à laquelle on n'a qu'imparfaitement remédié, en ajoutant à ce nom général une épithète prise du lieu de leur demeure ou de leur forme particulière, ou de leurs différens cris; par exemple, *stein-eule* en Allemand, chouette des rochers, qui est notre chouette ou grande chevêche; *kirch-eule* en Allemand, *churchowl* en Anglois, chouette des églises ou des clochers en François, qui est notre effraie, qu'on a aussi appelée *schleyer-eule,* chouette voilée, *perl-eule,* chouette perlée ou marquée de petites taches rondes; *ohr-eule* en Allemand, *horn-owl* en Anglois, chouette ou hibou à oreilles en François, qui est notre hibou ou moyen duc; *knapp-eule,* chouette qui fait avec son bec le bruit que l'on fait en cassant une noisette, ce qui néanmoins ne peut désigner aucune espèce particulière, puisque toutes les grosses espèces de hiboux & de chouettes font ce même bruit avec leur bec; le nom *bubo* que les Latins ont donné à la plus grande espèce de hibou, c'est-à-dire au grand duc, vient du rapport de son cri avec le mugissement du bœuf; & les Allemands ont désigné le nom de l'animal par le cri même, *uhu (ouhou), puhu (pouhou).*

Les trois eſpèces de hiboux & les cinq eſpèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations préciſes, & par des caractères auſſi précis, compoſent le genre entier des oiſeaux de proie nocturnes; ils diffèrent des oiſeaux de proie diurnes. 1.° Par le ſens de la vue, qui eſt excellent dans ceux-ci, & qui paroît fort obtus dans ceux-là, parce qu'il eſt trop ſenſible & trop affecté de l'éclat de la lumière; on voit leur pupille, qui eſt très-large, ſe rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats: la pupille des oiſeaux de nuit reſte toujours ronde en ſe rétréciſſant concentriquement; au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite & longue. 2.° Par le ſens de l'ouïe, il paroît que ces oiſeaux de proie nocturnes ont ce ſens ſupérieur à tous les autres oiſeaux, & peut-être même à tous les animaux; car ils ont, toute proportion gardée, les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux; il y a auſſi plus d'appareil & de mouvement dans cet organe, qu'ils ſont maîtres de fermer & d'ouvrir à volonté, ce qui n'eſt donné à aucun animal. 3.° Par le bec dont la baſe n'eſt pas comme dans les oiſeaux de proie diurnes, couverte d'une peau liſſe & nue, mais eſt au contraire garnie de plumes tournées en devant; & de plus ils ont le bec court & mobile dans ſes deux parties comme le bec des perroquets *(i)*, & c'eſt par la facilité de ces deux mouvemens, qu'ils font ſi ſouvent craquer leur bec, & qu'ils peuvent auſſi l'ouvrir aſſez pour prendre de très-gros morceaux que leur goſier auſſi ample, auſſi large que l'ouverture de leur bec, leur permet d'avaler tout

(i) *Utrumque roſtrum ſive mandibulæ ambæ mobiles ſunt; inſigneſque ſuperiori muſculi ab utrâque parte dati qui illud removeant adducantque ad inferius roſtrum relictus adductorum alter in uno latere ab occipite veniens tendinoſâ expanſione in palato deſinit.* Klein, *de Avib.* pag. 54.

entiers. 4.° Par les ſerres dont ils ont un doigt antérieur de mobile, & qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière, ce qui leur donne plus de fermeté & de facilité qu'aux autres pour ſe tenir perchés ſur un ſeul pied. 5.° Par leur vol qui ſe fait en culbutant lorſqu'ils ſortent de leur trou, & toujours de travers & ſans aucun bruit, comme ſi le vent les emportoit: ce ſont-là les différences générales entre ces oiſeaux de proie nocturnes & les oiſeaux de proie diurnes, qui, comme l'on voit, n'ont pour ainſi dire rien de ſemblable que leurs armes, rien de commun que leur appétit pour la chair & leur goût pour la rapine.



LE DUC (a).

OU

GRAND DUC.

Les Poëtes ont dédié l'Aigle à Jupiter & le Duc à Junon; c'eſt en effet l'aigle de la nuit, & le roi de cette tribu d'oiſeaux, qui craignent la lumière du jour, & ne volent que quand elle s'éteint : le duc *(pl. 435 & 385)*, paroît être au premier coup-d'œil auſſi gros, auſſi fort que l'aigle commun; cependant il eſt réellement plus petit, & les proportions de ſon corps ſont toutes différentes; il a les jambes, le corps & la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds : on diſtingue aiſément le duc à ſa groſſe figure, à ſon énorme tête, aux larges & profondes cavernes de ſes oreilles, aux deux aigrettes qui ſurmontent ſa tête, & qui ſont élevées de plus de deux pouces demi; à ſon bec court, noir & crochu; à ſes grands yeux fixes & tranſparens; à ſes larges prunelles noires & environnées d'un cercle de couleur

(a) En Grec, *βύας*; en Latin, *Bubo*; en Eſpagnol, *Buho*; en Portugais, *Mocho*; en Italien, *Duco*, *Dugo*; en Savoyard, *Chaſſeton*; en Allemand, *Uhu*, *Huhu*, *Schuffut*, *Bhu*, *Becghu*, *Huhuy*, *Hub*, *Huo*, *Puhi*; en Polonois, *Puhacz*, *Sowalezna*; en Suédois, *Uf*; en Anglois, *Great horn-owl*, *Eagle-owl*. — On l'appelle auſſi en François, *Grand Hibou cornu*; en quelques endroits de l'Italie, *Barbagiani*; en quelques endroits de la France, *Barbaïan*; & en Provence, *Petuve*. — *Bubo*. Geſner, *Avium*, pag. 233. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 502. — Grand duc. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, pag. 135. — Grand chat-huant. Albin, *tome II*, *page 5*, *planche IX*, avec une figure coloriée. — *Bubo noctua maxima*. Friſch, *pl. XCIII*, avec une figure coloriée. — Le Grand duc. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 477.

orangée;

orangée; à sa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches & décomposées qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées; à ses ongles noirs, très-forts & très-crochus; à son cou très-court, à son plumage d'un roux brun taché de noir & de jaune sur le dos, & de jaune sur le ventre, marqué de taches noires & traversé de quelques bandes brunes mêlées assez confusément; à ses pieds couverts d'un duvet épais & de plumes roussâtres jusqu'aux ongles *(b)*; enfin à son cri effrayant *hŭihōu, hŏuhōu, bŏuhōu, pŏuhōu (c)*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent; & c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit & les enlève, ou les met à mort pour les dépecer & les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite; aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées & situées au-dessus des montagnes: il descend rarement dans les plaines, & ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées & sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris qu'il avale tout entières, & dont il

(b) Nota. La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce que les plumes sur le corps, les aîles & la queue, sont d'une couleur plus sombre.

(c) Voici ce que rapporte M. Frisch au sujet des différens cris du *Puhu*, *Schuffut*, ou *Grand Duc*, qu'il a long-temps gardé vivant: Lorsqu'il avoit faim, dit cet Auteur, il formoit un son assez semblable à celui qui exprime son nom (en Allemand, *Puhu*) *Pouhou;* lorsqu'il entendoit tousser ou cracher un vieillard, il commençoit très-haut & très-fort, à peu-près du ton d'un paysan ivre qui éclate en riant, & il faisoit durer son cri *Ouhou* ou *Pouhou*, autant qu'il pouvoit être de temps sans reprendre haleine; il m'a paru, ajoute M. Frisch, que cela arrivoit lorsqu'il étoit en amour, & qu'il prenoit ce bruit qu'un homme fait en toussant, pour le cri de sa femelle: mais quand il crie par angoisse ou de peur, c'est un cri très-désagréable, très-fort, & cependant assez semblable à celui des oiseaux de proie diurnes. *Traduit de l'Allemand* de Frisch, article du *Bubo* ou *Grand Duc*.

digère la ſubſtance charnue, vomit le poil *(d)*, les os & la peau en pelotes arrondies ; il mange auſſi les chauve-ſouris, les ſerpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, & en nourrit ſes petits : il chaſſe alors avec tant d'activité, que ſon nid regorge de proviſions ; il en raſſemble plus qu'aucun autre oiſeau de proie.

On garde ces oiſeaux dans les ménageries à cauſe de leur figure ſingulière ; l'eſpèce n'en eſt pas auſſi nombreuſe en France que celle des autres hiboux, & il n'eſt pas ſûr qu'ils reſtent au pays toute l'année, ils y nichent cependant quelquefois ſur des arbres creux, & plus ſouvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes & vieilles murailles ; leur nid a près de trois pieds de diamètre, & eſt composé de petites branches de bois ſec entrelaſſées de racines ſouples, & garni de feuilles en dedans : on ne trouve ſouvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, & rarement trois ; la couleur de ces œufs tire un peu ſur celle du plumage de l'oiſeau ; leur groſſeur excède celle des œufs de poule : les petits ſont très-voraces, & les pères & mères très-habiles à la chaſſe qu'ils font dans le ſilence, & avec beaucoup plus de légèreté que leur groſſe corpulence ne paroît le permettre ; ſouvent ils ſe battent avec les buſes, & ſont ordinairement

(d) J'ai eu deux fois, dit M. Friſch, des grands Ducs vivans, & je les ai conſervés long-temps ; je les nourriſſois de chair & de foie de bœuf, dont ils avaloient ſouvent de fort gros morceaux ; lorſqu'on jetoit des ſouris à cet oiſeau, il leur briſoit les côtes & les autres os avec ſon bec, puis il les avaloit l'une après l'autre, quelquefois juſqu'à cinq de ſuite ; au bout de quelques heures, les poils & les os ſe raſſembloient, ſe pelotonnoient dans ſon eſtomac par petites maſſes, après quoi il les ramenoit en haut, & les rejetoit par le bec ; au défaut d'autre pâture, il mangeoit toute ſorte de poiſſons de rivière, petits & moyens, & après avoir de même briſé & pelotonné les arêtes dans ſon eſtomac, il les ramenoit le long de ſon cou, & les rejetoit par le bec : il ne vouloit point du tout boire, ce que j'ai obſervé de même de quelques oiſeaux de proie diurnes. *Nota.* Qu'à la vérité ces oiſeaux peuvent ſe paſſer de boire, mais que cependant, quand ils ſont à portée, ils boivent, en ſe cachant. *Voyez ſur cela l'article du* jean-le-blanc.

les plus forts & les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit, car ils sortent de meilleure heure le soir & rentrent plus tard le matin: on voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol & l'environnent par milliers; il soutient leur choc *(e)*, pousse des cris plus forts qu'elles, & finit par les disperser & souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse; quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas & à de petites distances dans les autres heures du jour: on se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan; on attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, & se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre; le milan qui l'aperçoit de loin, arrive & s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, & il se tient auprès de lui assez long-temps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite: la plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs dans un lieu découvert, afin que les corbeaux & les corneilles s'assemblent autour de lui, & qu'on puisse tirer & tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faisans; & pour ne pas effrayer les faisans, on tire les corneilles avec une sarbacane *(f)*.

(e) *Fortissima avis sæpius valde tumultuatur inter millenarii numeri cornices.* Klein, *Avi.* pag. 54 & suivantes.

(f) Voyez Frisch, à l'article du *grand Duc.*

On a observé à l'égard des parties intérieures de cet oiseau, qu'il a la langue courte & assez large, l'estomac très-ample, l'œil enfermé dans une tunique cartilagineuse en forme de capsule, & le cerveau recouvert d'une simple tunique plus épaisse que celle des autres oiseaux, qui, comme les animaux quadrupèdes, ont deux membranes qui recouvrent la cervelle *(g)*.

Il paroît qu'il y a dans cette espèce une première variété qui semble en renfermer une seconde : toutes deux se trouvent en Italie, & ont été indiquées par Aldrovande, on peut appeler l'un le *duc aux ailes noires (h)*, & le second le *duc aux pieds nus (i)*; le premier ne diffère en effet du grand duc commun que par les couleurs qu'il a plus brunes ou plus noires sur les ailes, le dos & la queue; & le second qui ressemble en entier à celui-ci par ces couleurs plus noires, n'en diffère que par la nudité des jambes & des pieds qui sont très-peu fournis de plumes; ils ont aussi tous deux les jambes plus menues & moins fortes que le duc commun.

Indépendamment de ces deux variétés qui se trouvent dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus éloignés : le duc blanc de Lapponie, marqué de taches noires, qu'indique

(g) Vide Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 308. *Nota.* Ceux qui voudront avoir des connoissances exactes sur la structure des parties intérieures des oiseaux de ce genre, les trouveront dans les observations 51 & 52 de Jean de Muralto. *Éphémérid. des curieux de la Nature, an. 1682; & Coll. Acad. part. étrangère*, tome III, pages 474 & 475.

(h) Bubo noster. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 508. — Grand duc aux ailes noires. Albin, *tome III, page 3.* — Le grand duc d'Italie. Brisson, *tome I, page 482.* — Le grand hibou cornu d'Athènes. Edwards, *Glanures*, page 37, planche CCXXVII.

(i) Bubo noster. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 508. — Le grand duc déchaussé. Brisson, *tome I, page 483.*

Linnæus

Linnæus *(k)*, ne paroît être qu'une variété produite par le froid du Nord; on ſait que la plupart des animaux quadrupèdes ſont naturellement blancs ou le deviennent dans les pays très-froids; il en eſt de même d'un grand nombre d'oiſeaux : celui-ci qu'on trouve dans les montagnes de Lapponie eſt blanc, taché de noir, & ne diffère que par cette couleur du grand duc commun; ainſi on le peut rapporter à cette eſpèce comme ſimple variété.

Comme cet oiſeau craint peu le chaud, & ne craint pas le froid, on le trouve également dans les deux continens au Nord & au Midi, & non-ſeulement on y trouve l'eſpèce même, mais encore les variétés de l'eſpèce : le jacurutu du Breſil *(l)*, décrit par Marcgrave, eſt abſolument le même oiſeau que notre grand duc commun; celui qui eſt repréſenté *(planche 385)*, & qui nous a été apporté des terres Magellaniques, ne diffère pas aſſez du grand duc d'Europe pour en faire une eſpèce ſéparée; celui qui eſt indiqué par l'Auteur du voyage à la baie de Hudſon, ſous le nom de *hibou couronné (m)*, & par M.

(k) Strix capite aurito, corpore albido. Linnæus, *Faun. Suec.* numero 46. — Le grand duc de Lapponie. Briſſon, *tome I, page 486.*

(l) Jacurutu *Braſilienſibus*, Buſo *Luſitanis noctua eſt; magnitudine æquat anſeres : caput habet rotundum inſtar felis : röſtrum aduncum nigrum, ſuperiori parte longius : oculos magnos, elatos, rotundos & ſplendentes inſtar criſtalli, in quibus interius circulus flavus verſus extrema apparet; latitudo oculorum aliquantò major groſſo miſnico; prope aurium foramina plumas habet duos digitos longas, quæ inſtar aurium in acutum deſinunt & attolluntur : cauda lata eſt, neque alæ pertingunt ad illius extremitatem; crura pennis veſtita uſque ad pedes, in quibus quatuor digiti, tres anterius, unus poſterius verſus, atque in quolibet unguis incurvatus, niger, pluſquam digitum longus & acutiſſimus; pennæ totius corporis variegantur e flavo, albo & nigricante perelegantèr.* Marcg. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 199.

(m) Le grand hibou couronné eſt fort commun dans les terres voiſines de la baie de Hudſon; c'eſt un oiſeau fort ſingulier, & dont la tête n'eſt guère plus petite que celle d'un

Edwards sous le nom de *duc de Virginie (n)*, sont des variétés qui se trouvent en Amérique les mêmes qu'en Europe; car la différence la plus remarquable qu'il y ait entre le duc commun & le duc de la baie de Hudson & de Virginie, c'est que les aigrettes partent du bec au lieu de partir des oreilles. Or on peut voir de même dans les figures des trois ducs, données par Aldrovande, qu'il n'y a que le premier, c'est-à-dire, le duc

chat; ce qu'on appelle ses cornes sont des plumes qui *s'élèvent précisément au-dessus du bec*, où elles sont mêlées de blanc, devenant peu à peu d'un rouge-brun marqueté de noir. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 55.*

(n) « Cet oiseau, dit M. Edwards, est de la plus grande espèce des hiboux & très- » approchant de la grandeur du hibou cornu, que nous appelons *hibou aigle* (grand duc); » sa tête est aussi grosse que celle d'un chat . . . . . le bec est noir, la mandibule supérieure » en est crochue & surpasse la mandibule inférieure comme dans les aigles; il est recouvert » d'une peau dans laquelle sont placées les narines, & qui est recouverte à la base par des » plumes grises qui environnent le bec; les yeux sont grands, & l'iris en est brillante & couleur » d'or . . . . . *Les plumes qui composent les cornes, prennent leur naissance immédiatement » au-dessus du bec*, où elles sont mélangées d'un peu de blanc; mais à mesure qu'elles » s'élèvent au-dessus de la tête, elles deviennent d'un rouge-brun & se terminent par du » noir au dehors; le dessus de la tête, du cou, du dos, des ailes & de la queue, sont » d'un brun obscur, taché & entre-mêlé assez confusément de petites lignes transversales » rougeâtres & cendrées . . . le haut de la gorge, sous le bec, est blanc; un peu plus bas, » jaune-orangé, taché de noir; le bas de la poitrine, le ventre, les jambes & le dessous » de la queue est blanc ou d'un gris-pâle, assez régulièrement traversé de barres brunes; le dedans » des ailes est varié & coloré de la même façon; les pieds sont couverts, jusqu'aux ongles, » de plumes d'un gris-blanc, & les ongles sont d'une couleur de corne brune & foncée: j'ai » dessiné, ajoute M. Edwards, cet oiseau vivant à Londres, où il étoit venu de Virginie: » j'en ai chez moi la dépouille d'un autre qui est empaillé, & qui a été apporté de la baie » de Hudson; il m'a paru qu'il étoit de la même espèce que le premier, étant de la même grandeur & n'en différant que par quelques nuances de couleur ». Je ne ferai qu'une réflexion sur cette description dont je viens de donner la traduction par extrait, c'est qu'il n'y a que le caractère des aigrettes partant du bec, & non pas des oreilles, qui puisse faire regarder cet oiseau d'Amérique comme faisant une variété constante dans l'espèce du grand duc; & que cette variété se trouvant en Europe aussi-bien qu'en Amérique, elle est non-seulement constante, mais générale, & fait une branche particulière, une famille différente dans cette espèce.

commun dont les aigrettes partent des oreilles; & que dans les autres, qui néanmoins sont des variétés qui se trouvent en Italie, les plumes des aigrettes ne partent pas des oreilles, mais de la base du bec, comme dans le duc de Virginie, décrit par M. Edwards: il me paroît donc que M. Klein a prononcé trop légèrement, lorsqu'il a dit que ce grand duc de Virginie étoit d'une espèce toute différente de l'espèce d'Europe, parce que les aigrettes partent du bec, au lieu que celles de notre duc partent des oreilles; s'il eût comparé les figures d'Aldrovande & celles de M. Edwards, il eût reconnu que cette même différence, qui ne fait qu'une variété, se trouve en Italie comme en Virginie, & qu'en général les aigrettes dans ces oiseaux ne partent pas précisément du bord des oreilles, mais plutôt du dessus des yeux & des parties supérieures à la base du bec.



LE HIBOU (a)
OU
MOYEN DUC.

LE Hibou, *Otus* ou moyen Duc *(planches 29 & 473)*, a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, & surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant *(b)*; mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand duc, & n'ont guère plus d'un pouce de longueur; elles paroissent proportionnées à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, & n'est pas plus gros qu'une corneille; il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc, qui est gros comme une oie, & de celle du scops ou petit duc, qui n'est pas plus grand qu'un merle, & qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque,

(a) En Grec, Ὦτος; en Latin, *Asio* ou *Otus*; en Italien, *Gufo*, *Barbagianni*; en Espagnol, *Mochuelo*; en Allemand, *Orheule* ou *Rautzeule*; *Ohrreutz*, *Kautzlein*; en Polonois, *Cluk-nocny* ou *Sowa-ursata*; en Suédois, *Horn-ugla*; en Anglois, *Horn-owl*; on l'appelle en quelques endroits *Chat-huant cornu*; en Bourgogne, *Choue Cornerote*; en Gascogne, *Duquet*, c'est-à-dire, *Petit Duc*; en Sologne, *Chat-huant de bruyères*, parce qu'il se tient dans les landes & bruyères; en Anjou & en Bretagne, *Chouant*, & dans quelques autres endroits *Cloudet*, à cause de son cri *clōū clōūd.*—*Asio.* Gesner, *Avi.* pag. 223.... .*Otus. Idem*, pag. 635.—Moyen Duc ou Hibou cornu. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 137.—Grand Duc. Albin, *tome I, page 6, planche X*, avec une figure coloriée.—*Noctua minor aurita. Scops.* Frisch, *planche XCIX*, avec une figure coloriée. — Le moyen Duc *ou* le Hibou. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 486. — *The long Eared owl.* Le Hibou à longues oreilles. Britisch Zoology. *Pl. B 4, fig. 1.*

(b) Nota. Aldrovande dit avoir observé que chaque plume auriculaire qui compose l'aigrette, peut se mouvoir séparément, & que la peau qui recouvre la cavité des oreilles naît de la partie intérieure la plus voisine de l'œil.

parce

parce qu'il y a des Naturalistes, qui n'ont regardé le moyen & le petit duc, que comme de simples variétés d'une seule & même espèce : le moyen duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, & cinq ou six pouces de longueur de queue; il a le dessus de la tête, du cou, du dos & des ailes rayé de gris, de roux & de brun; la poitrine & le ventre sont roux, avec des bandes brunes irrégulières & étroites; le bec est court & noirâtre, les yeux sont d'un beau jaune, les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands & d'un brun noirâtre; on peut observer de plus qu'il a la langue charnue & un peu fourchue, les ongles très-aigus & très-tranchans, le doigt extérieur mobile, & pouvant se tourner en arrière, l'estomac assez ample, la vésicule du fiel très-grande, les boyaux longs d'environ vingt pouces, les deux *cæcum* de deux pouces & demi de profondeur, & plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie. L'espèce en est commune & beaucoup plus nombreuse dans nos climats *(c)* que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année, & se trouve même plus aisément en hiver qu'en été : il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers *(d)*, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagnes, & ne descend guère dans les plaines; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien, & des griffes & du bec;

(c) Nota. Il est plus commun en France & en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très-fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne & dans les montagnes de l'Auvergne.

(d) Sta il Gufo nelle grotte, per le buche degli alberi, nell'antriaglie o crepature di muri e tetti di case disabitate, ne dirupi e luoghi eremi. Olina. *Ucceller.* fog. 56.

il ſe retourne auſſi ſur le dos, pour ſe défendre, quand il eſt aſſailli par un ennemi trop fort.

Il paroît que cet oiſeau, qui eſt commun dans nos provinces d'Europe, ſe trouve auſſi en Aſie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette eſpèce pluſieurs variétés dont la première ſe trouve en Italie, & a été indiquée par Aldrovande; ce hibou d'Italie eſt plus gros que le hibou commun, & en diffère auſſi par les couleurs : voyez & comparez les deſcriptions qu'il a faites de l'un & de l'autre *(e)*.

Ces oiſeaux ſe donnent rarement la peine de faire un nid, ou ſe l'épargnent en entier; car tous les œufs & les petits qu'on m'a apportés, ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, ſouvent dans des nids de pies, qui, comme l'on ſait, abandonnent chaque année leur nid, pour en faire un nouveau; quelquefois dans des nids de buſes, mais jamais on n'a pu me trouver un nid conſtruit par un hibou: ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs, & leurs petits qui ſont blancs en naiſſant, prennent des couleurs aú bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'eſt pas fort ſenſible au froid, qu'il paſſe l'hiver dans notre pays, & qu'on le trouve en Suède comme en France *(f)*, il a pu paſſer d'un continent à l'autre; il paroît qu'on le retrouve en Canada & dans pluſieurs autres endroits de l'Amérique ſeptentrionale *(g)*; il ſe pourroit même que le hibou

(e) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 519.

(f) Strix capite aurito, pennis ſex. Linn. *Faun. Suec.* n.° 47.

(g) Nota. 1.° C'eſt au hibou commun ou moyen duc qu'il faut appliquer le paſſage ſuivant. « On entend durant la nuit, preſque dans toutes nos îles, une ſorte de chat-huant » qu'on appelle *canot*, qui jette un cri lugubre, comme qui crieroit *au canot*, ce qui lui a » fait porter ce nom; ces oiſeaux ne ſont pas plus gros que des tourterelles, mais ils ſont

de la Caroline décrit par Catesby *(h)*, & celui de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée *(i)*, ne fussent que des variétés de notre hibou, produites par la différence des climats, d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur, & qu'ils ne diffèrent que par les nuances & la distribution des couleurs.

On se sert du hibou & du chat-huant *(k)* pour attirer les oiseaux à la pipée, & l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave & alongé, *clow, cloud,* qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, & que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui est

tout semblables en leur plumage aux hiboux que nous voyons communément en France; « ils ont deux ou trois petites plumes aux deux côtés de la tête, qui semblent être des « oreilles : ils se rassemblent quelquefois sept ou huit de ces oiseaux au-dessus des toits, où « ils ne cessent de crier pendant toute la nuit ». *Nota.* 2.° Par la comparaison de la grandeur de ce hibou avec une tourterelle, il sembleroit que c'est le scops ou petit duc; mais s'il a, comme le dit l'Auteur, plusieurs plumes éminentes aux côtés de la tête, ce ne peut être qu'une variété de l'espèce du moyen duc. Ce même Auteur ajoute que le chat-huant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite fraise blanche autour du cou & un cri particulier. *Histoire de la nouvelle France, par Charlevoix, tome III, page 56.*

(h) Voyez la description & la figure coloriée de cet oiseau dans l'Histoire Naturelle de la Caroline, par Catesby, *page 7, planche VII.*

(i) Bubo ocro-cinereus pectore maculoso. Feuillée, *Observ. Phisiq. pag. 59*, avec une figure. *Nota.* Il paroît qu'on peut rapporter à ce hibou de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée, celui dont Fernandès fait mention sous le nom de *Tecololt*, qui se trouve au Mexique & à la nouvelle Espagne; mais ceci n'est qu'une vraisemblance fondée sur les rapports de grandeur & de climat, car Fernandès n'a donné non-seulement aucune figure des oiseaux dont il parle, mais même aucune description assez détaillée pour qu'on puisse les reconnoître.

(k) Il Gufo altramente Barbagianni uccellaccio notturno in forma di civetta (chat-huant) *grosso quanto una gallina, con le penne dal lato del capo che paion due cornicine, di color giallo, mesticato con profilatura di nero. Con questo succella a animali grossi come cutte cornacchie e nibbii con la civetta a uccelletti d'ogni sorte.* Olina. *Uccceller.* fog. 56.

une voix haute, une eſpèce d'appel *hŏhō, hŏhō:* tous deux font pendant le jour des geſtes ridicules & bouffons en préſence des hommes & des autres oiſeaux. Ariſtote n'attribue cette eſpèce de talent ou de propriété qu'au hibou ou moyen duc, *otus;* Pline la donne au ſcops, & appelle ces geſtes bizarres, *motus ſatyricos;* mais ce ſcops de Pline eſt le même oiſeau que l'*otos* d'Ariſtote; car les Latins confondoient ſous le même nom ſcops, l'*otos* & le *ſcops* des Grecs, le moyen duc & le petit duc qu'ils réuniſſoient ſous une ſeule eſpèce, & ſous le même nom, en ſe contentant d'avertir qu'il exiſtoit néanmoins des grands ſcops & des petits.

C'eſt en effet au hibou, *otus*, ou moyen duc, qu'il faut principalement appliquer ce que diſent les Anciens de ces geſtes bouffons & mouvemens ſatyriques; & comme de très-habiles Phyſiciens & Naturaliſtes ont prétendu que ce n'étoit point au hibou, mais à un autre oiſeau d'un genre tout différent, qu'on appelle la *demoiſelle de Numidie*, qu'il faut rapporter ces paſſages des Anciens, nous ne pouvons nous diſpenſer de diſcuter ici cette queſtion, & de relever cette erreur.

Ce ſont M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences, qui dans la deſcription qu'ils nous ont donnée de la demoiſelle de Numidie, ont voulu établir cette opinion & s'expriment dans les termes ſuivans. « L'oiſeau (diſent-ils) que nous décrivons, eſt » appelé *demoiſelle de Numidie*, parce qu'il vient de cette pro- » vince d'Afrique, & qu'il a certaines façons par leſquelles on a » trouvé qu'il ſembloit imiter les geſtes d'une femme qui affecte » de la grâce dans ſon port & dans ſon marcher, qui ſemble » tenir ſouvent quelque choſe de la danſe : il y a plus de deux » mille ans que les Naturaliſtes qui ont parlé de cet oiſeau, » l'ont déſigné par cette particularité de l'imitation des geſtes & » des

des contenances de la femme. Ariſtote lui a donné le nom de « *bateleur*, de *danſeur* & de *bouffon*, contrefaiſant ce qu'il « voit faire........ Il y a apparence que cet oiſeau danſeur & « bouffon étoit rare parmi les Anciens, parce que Pline croit « qu'il eſt fabuleux, en mettant cet animal qu'il appelle ſaty- « rique au rang des pégaſes, des griffons & des ſirènes; il eſt « encore croyable qu'il a été juſqu'à préſent inconnu aux Mo- « dernes, puiſqu'ils n'en ont point parlé comme l'ayant vu, « mais ſeulement comme ayant lû dans les écrits des Anciens, la « deſcription d'un oiſeau appelé *ſcops* & *otus* par les Grecs, « & *aſio* par les Latins, à qui ils avoient donné le nom de *dan-* « *ſeur*, de *bateleur* & de *comédien*, de ſorte qu'il s'agit de voir « ſi notre demoiſelle de Numidie peut paſſer pour le *ſcops* & « pour l'*otus* des Anciens; la deſcription qu'ils nous ont laiſſée de « l'*otus* ou *ſcops*, conſiſte en trois particularités remarquables.... « la première eſt d'imiter les geſtes...... la ſeconde eſt d'avoir « des éminences de plumes aux deux côtés de la tête, en forme « d'oreilles....... & la troiſième eſt la couleur du plumage, « qu'Alexandre Myndien, dans Athénée, dit être de couleur « de plomb: or la demoiſelle de Numidie a ces trois attributs, « & Ariſtote ſemble avoir voulu exprimer leur manière de « danſer, qui eſt de ſauter l'une devant l'autre, lorſqu'il dit « qu'on les prend quand elles danſent l'une contre l'autre. Belon « croit néanmoins que l'*otus* d'Ariſtote eſt le hibou, par la ſeule « raiſon que cet oiſeau, à ce qu'il dit, fait beaucoup de mines « avec la tête; la plupart des Interprètes d'Ariſtote, qui ſont auſſi « de notre opinion, ſe fondent ſur le nom d'*otus*, qui ſignifie, « ayant des oreilles; mais ces eſpèces d'oreilles dans ces oiſeaux « ne ſont pas tout-à-fait particulières au hibou, & Ariſtote «

» fait assez voir que l'*otus* n'est pas le hibou, quand il dit » que l'*otus* ressemble au hibou, & il y a apparence que cette » vraisemblance ne consiste que dans ces oreilles : toutes les » demoiselles de Numidie, que nous avons disséquées, avoient » aux côtés des oreilles, ces plumes qui ont donné le nom à » l'*otus* des Anciens.... Leur plumage étoit d'un gris-cendré, tel qu'il est décrit par Alexandre Myndien dans l'*otus.* »

Comparons maintenant ce qu'Aristote dit de l'*otus*, avec ce qu'en disent ici M.rs de l'Académie : *otus noctuæ similis est, pinnulis circiter aures eminentibus prædituus, unde nomen accepit, quasi auritum dicas; nonnulli eum ululam appellant, alii asionem. Blatero hic est, & hallucinator & planipes, saltantes enim imitatur. Capitur intentus in altero aucupe, altero circumeunte ut noctua.* L'*otus*, c'est-à-dire le hibou ou moyen duc est semblable au *noctua*, c'est-à-dire au chat-huant; ils sont en effet semblables, soit par la grandeur, soit par le plumage, soit par toutes les habitudes naturelles ; tous deux ils sont oiseaux de nuit, tous deux du même genre & d'une espèce très-voisine, au lieu que la demoiselle de Numidie est six fois plus grosse & plus grande, d'une forme toute différente, & d'un genre très-éloigné, & qu'elle n'est point du nombre des oiseaux de nuit ; l'*otus* ne diffère, pour ainsi dire, du *noctua* que par les aigrettes de plumes qu'il porte sur la tête auprès des oreilles, & c'est pour distinguer l'une de l'autre qu'Aristote dit, *pinnulis circiter aures eminentibus præditus, unde nomen accepit quasi auritum dicas.* Ce sont des petites plumes, *pinnulæ,* qui s'élèvent droites & en aigrette auprès des oreilles, *circiter aures eminentibus*, & non pas de longues plumes qui se rabattent & qui pendent de chaque côté de la tête, comme dans la demoiselle

de Numidie ; ce n'eſt donc pas de cet oiſeau, qui n'a point d'aigrettes de plumes relevées & en forme d'oreilles, qu'a été tiré le nom d'*otus,* quaſi *auritus;* c'eſt au contraire du hibou qu'on pourroit appeler *noctua aurita,* que vient évidemment ce nom, & ce qui achève de le démontrer, c'eſt ce qui ſuit immédiatement dans Ariſtote, *nonnulli eum (otum) ululam appellant, alii aſionem.* C'eſt donc un oiſeau du genre des hiboux & des chouettes, puiſque quelques-uns lui donnoient ces noms ; ce n'eſt donc point la demoiſelle de Numidie auſſi différente de tous ces oiſeaux, qu'un dindon peut l'être d'un épervier. Rien, à mon avis, n'eſt donc plus mal fondé que tous ces prétendus rapports que l'on a voulu établir entre l'*otus* des Anciens, & l'oiſeau appelé *demoiſelle de Numidie*, & l'on voit bien que tout cela ne porte que ſur les geſtes & les mouvemens ridicules que ſe donne la demoiſelle de Numidie ; elle a en effet ces geſtes bien ſupérieurement au hibou, mais cela n'empêche pas que celui-ci, auſſi-bien que la plupart des oiſeaux de nuit, ne ſoit *blatero,* bavard ou criard *(l)*; *hallucinator*, ſe contrefaiſant ; *planipes,* bouffon. Ce n'eſt encore qu'au hibou qu'on peut attribuer de ſe laiſſer prendre auſſi aiſément que les autres chouettes, comme le dit Ariſtote, &c. Je pourrois m'étendre encore plus ſur cette critique, en expoſant & comparant ce que dit Pline à ce ſujet ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour mettre la choſe hors de doute, & pour aſſurer que l'*otus* des Grecs n'a jamais pu déſigner la

(l) M. Friſch, en parlant de ce hibou, dit que ſon cri eſt très-fréquent & fort, qu'il reſſemble aux huées des enfans lorſqu'ils pourſuivent quelqu'un dont ils ſe moquent ; que cependant ce cri eſt commun à pluſieurs eſpèces de chouettes. *Voyez Friſch, à l'article* des Oiſeaux nocturnes.

demoiſelle de Numidie, & ne peut s'appliquer qu'à l'oiſeau de nuit, auquel nous donnons le nom de *hibou* ou moyen *duc :* j'obſerverai ſeulement que tous ces mouvemens bouffons ou ſatyriques, attribués au hibou par les Anciens, appartiennent auſſi à preſque tous les oiſeaux de nuit *(m)*, & que dans le fait ils ſe réduiſent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête, en haut, en bas & de tous côtés, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes, & des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt, tantôt en arrière, & tantôt en avant, & qu'on peut aiſément remarquer tout cela en gardant quelques-uns de ces oiſeaux en captivité : mais j'obſerverai encore qu'il faut les prendre très-jeunes lorſqu'on veut les nourrir; les autres refuſent toute la nourriture qu'on leur préſente dès qu'ils ſont enfermés.

(m) Tous les hiboux peuvent tourner leur tête comme l'oiſeau appelé *torcol.* Si quelque choſe d'extraordinaire arrive, ils ouvrent de grands yeux, dreſſent leurs plumes & paroiſſent une fois plus gros; ils étendent auſſi les ailes, ſe baiſſent ou s'accroupiſſent, mais ils ſe relèvent promptement, comme étonnés; ils font craquer deux ou trois fois leur bec. *Idem, ibidem.*



LE

LE SCOPS (a).

OU

PETIT DUC.

VOICI (*planche 436*), la troisième & dernière espèce du genre des Hiboux, c'est-à-dire, des oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au-dessus de la tête, & elle est aisée à distinguer

(a) En Grec, Σκὼψ; en Latin, *Asio*; en Italien, *Zivetta* ou *Zuetta*, *Alochavello*; *Chivino*; en Allemand, *Stokeule*; en Polonois, *Sowka*; en Anglois, *Little horn-owl. Scops Aldrovandi. Avi.* tom. I, pag. 530. — Huette ou Hulotte ou Chouette, nommée par aucuns, *Petit Duc.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 141. Et Portraits d'oiseaux, *page 27.* — *Noctua minor, noctua aucuparia. Scops Plinii.* Rzac. *Hist. nat. Pol.* pag. 288. *Noctua minor. Scops Aldrovandi.* Rzac. *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 398. — *Scops Aldrovandi.* Willulghby, *Ornith.* p. 65, tab. XII. — Le petit Duc. *Pl. XXXVII, fig. 1. Ornith.* Brisson, *tome I, page 495.* — *The short eared owl.* Le Hibou à oreilles courtes. Britisch Zoology, *pl. B 3; & pl. B 4, fig. 2. Nota.* C'est pour ne rien omettre & pour tout indiquer, que je cite ici la Zoologie Britannique; car cet ouvrage, dont le principal mérite consiste dans les planches, est même à cet égard encore très-défectueux: par exemple, les aigrettes des hiboux, qui ne sont composées que de plumes, y sont représentées comme si c'étoit de vraies oreilles de chair, &c..... De même il est dit dans le texte que le hibou à oreilles courtes a treize pouces & demi Anglois de longueur, ce qui fait plus de douze pouces & demi de France: or ce même oiseau n'a que sept pouces & demi tout au plus; ainsi c'est probablement le moyen duc, que l'Auteur aura pris pour le petit duc; & ce qui prouve encore son peu de connoissance & d'exactitude, c'est d'avoir également indiqué ce même oiseau dans les *planches B 3* & *B 4, fig. 2.* On voit, au premier coup d'œil, que ce ne doit pas être le même oiseau, puisque la figure représentée dans la *planche B 4, fig. 2*, est d'un tiers plus petite que celle qui est représentée dans la *planche B 3*, & que le moyen duc qui est représenté dans la *planche B 4, fig. 1*, n'est pas plus grand que le petit duc, *B 4, fig. 2:* or le moyen duc ayant, comme le dit Willulghby, quatorze pouces & demi; si le petit duc en avoit treize & demi, comme le dit l'Auteur de la Zoologie Britannique, pourquoi ne pas appuyer sur ce fait & relever l'erreur de ceux qui ne lui donnent que sept pouces? ou bien dire qu'en Angleterre les petits ducs sont plus gros qu'ailleurs, ou bien encore que c'est une espèce particulière à la Grande-Bretagne: cela valoit bien la peine d'être discuté; mais cet Auteur ne discute rien, ne dit

des deux autres, d'abord par la petiteſſe même du corps de l'oiſeau, qui n'eſt pas plus gros qu'un merle, & enſuite par le raccourciſſement très-marqué de ces aigrettes qui ſurmontent les oreilles, leſquelles dans cette eſpèce ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, & ne ſont compoſées que d'une ſeule petite plume *(b)*; ces deux caractères ſuffiſent pour diſtinguer le petit duc du moyen & du grand duc, & on le reconnoîtra encore aiſément à la tête qui eſt proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres, & encore à ſon plumage plus élégamment bigarré & plus diſtinctement tacheté que celui des autres, car tout ſon corps eſt très-joliment varié de gris, de roux, de brun & de noir; & ſes jambes ſont couvertes juſqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris-rouſſâtre, mêlé de taches brunes; il diffère auſſi des deux autres par le naturel, car il ſe réunit en troupe en automne & au printemps, pour paſſer dans d'autres climats; il n'en reſte que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces, & on les voit partir après les hirondelles, & arriver à peu près en même temps; quoiqu'ils habitent de préférence les terreins élevés, ils ſe raſſemblent volontiers dans ceux où les mulots ſe ſont le plus multipliés, & y font un grand bien par la deſtruction de ces animaux qui ſe multiplient toujours trop, & qui, dans de certaines années, pullulent à un tel

rien de nouveau, ni même rien de moderne, car il paroît ignorer beaucoup de choſes qui ont été dites avant lui ſur les ſujets qu'il traite. L'ouvrage de M. Edwards eſt infiniment meilleur; car indépendamment de ce que les deſſins & les planches coloriées ſont plus correctes, c'eſt que ſes deſcriptions ſont plus exactes, ſes comparaiſons plus juſtes, & que par-tout il paroît avoir une pleine connoiſſance de ce qui a été fait avant lui ſur les objets qui ont rapport à ceux qu'il nous préſente.

(b) Aures vel plumulæ in aurium modum ſurrectæ, in mortuo vix apparent, in vivo manifeſtiores, ex unâ tantùm pinnulâ conſtantes. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 531.

point, qu'ils dévorent toutes les graines & toutes les racines des plantes les plus néceſſaires à la nourriture & à l'uſage de l'homme : on a ſouvent vu dans les temps de cette eſpèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, & faire ſi bonne guerre aux mulots qu'en peu de jours ils en purgent la terre *(c)*; les hiboux ou moyens ducs ſe réuniſſent auſſi quelquefois en troupe de plus de cent ; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires, mais ces aſſemblées ſont rares, au lieu que celles des ſcops ou petits ducs ſe font tous les ans; d'ailleurs c'eſt pour voyager qu'ils ſemblent ſe raſſembler, & il n'en reſte point au pays, au lieu qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout temps; il eſt même à préſumer que les petits ducs font des voyages de long cours, & qu'ils paſſent d'un continent à l'autre; l'oiſeau de la nouvelle Eſpagne indiqué par Nieremberg, ſous le nom de *talchicuatli*, eſt ou de la même eſpèce, ou d'une eſpèce très-voiſine de celle du ſcops ou petit duc *(d)*; au reſte, quoiqu'il voyage par troupes nombreuſes, il eſt aſſez

(c) Nota. 1.° Samuel Dale en cite deux exemples d'après Childrey, & il les rapporte dans les termes ſuivans. *In the year 1580 at hallontide an army of mices ſo overrun the marshes near ſouth-minſter that the eat up the graſſ to the very roots..... But at lenght a great number of* Strange painted *owls came and devoured all the* mice. *The like happened again in Eſſex anno 1648.* Childrey, *Britannia botanica*, pag. 100. — *Dale's appendix tho the hiſtory of Harwich.* London, 1732, pag. 397. *Nota.* 2.° Que quoique Dale rapporte ces faits à l'*otus* ou *moyen duc*, je crois qu'il faut les attribuer au ſcops ou petit duc, à cauſe de l'indication *Strange painted owls*, qui ſuffit pour faire reconnoître ici le ſcops ou petit duc.

(d) Exoticum oti genus talchicuatli videtur: cornuta avis eſt ſive auriculata, parva corpore; reſima, roſtro brevi, nigra lunine, luteâ erubeſcens iride fuſca & cinerea plumis uſque ad crura, atra & incurva unguibus. Cætera ſimilis noſtrati oto. Euſeb. Nieremberg, *Hiſt. nat.* Lib. X, cap. XXXIX, pag. 221.

rare par-tout, & difficile à prendre; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, & on a même de la peine à l'indiquer aux Chasseurs qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiseaux sont à peu près de la même grosseur, & que les petites plumes éminentes qui distinguent le petit duc sont très-courtes, & trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puisse reconnoître de loin.

Au reste, la couleur de ces oiseaux varie beaucoup suivant l'âge & le climat, & peut-être le sexe; ils sont tous gris dans le premier âge, il y en a de plus bruns les uns que les autres quand ils sont adultes, la couleur des yeux paroît suivre celle du plumage, les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle, les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noisette plus brune, mais ces légères différences ne suffisent pas pour en faire des espèces distinctes & séparées.



LA

LA HULOTTE (a).

LA Hulotte qu'on peut appeler auſſi la *chouette noire* (*planche 441*), & que les Grecs appeloient *nicticorax* ou le *corbeau de nuit*, eſt la plus grande de toutes les chouettes ; elle a près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles ; elle a la tête très-groſſe, bien arrondie & ſans aigrettes, la face enfoncée & comme encavée dans ſa plume, les yeux auſſi enfoncés & environnés de plumes griſâtres & décompoſées, l'iris des yeux noirâtre ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noiſette obſcure, le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, le deſſus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires & de taches blanchâtres ; le deſſous du corps blanc, croiſé de bandes noires tranſverſales

(a) En Grec, Νυκτικόραξ; en Latin, *Ulula*, & auſſi en Italien ſelon Geſner; *Alocho* & quelquefois *Lucharo* ſelon Aldrovande; en Portugais, *Coruſa*; en Catalogne, *Xura*, *Kuta*; en Allemand, *Huhu*; en Polonois, *Lelok*, *Sowka*, *Puſzzik*; en Anglois, *Howlet*; on l'appelle en Bourgogne *Choüe*, ce qui eſt un augmentatif de *Chouette*. Salerne dit qu'on l'appelle en Champagne le *Trembleur*, parce que cet oiſeau crie comme en friſſonnant & tremblant de froid. *Ulula*. Geſner. *Avi.* pag. 772. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538. — *Ulula Latinis*. Ray, *Syn. Avi.* pag. 26, n.° 4..... *Ulula Geſneri*, *idem*, *ibidem*, n.° 5. — *Ulula Aldrovandi*. Willulgh. *Ornith.* pag. 68. — Hibou ſans cornes ou Chat-huant. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 139.. . Hibou, Chat-huant appelé auſſi *Dame*. *Idem*. Portraits d'Oiſeaux, *page 26*, *A*. *Nota*. Cette dénomination *Dame* vient probablement de ce que cet oiſeau a la face environnée d'un collier & d'une eſpèce de chaperon aſſez ſemblable à ceux que portent les femmes pour ſe couvrir la tête; mais on peut dire la même choſe de l'effraie & du chat-huant. — *Ulula*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538 . . . *Aluco*. *Idem*, tom. I, pag. 534. — Chouette noire. Albin, *tome III*, *page 4*, *planche VIII*, avec une figure mal coloriée. *Nota*. Albin me paroît avoir fait une faute, en diſant dans ſa deſcription, que cet oiſeau a l'iris des yeux jaune, à moins qu'il n'appelle jaune le brun couleur de noiſette, couleur où il entre en effet un peu de jaune obſcur. — *Noctua major*. Friſch, *planche XCIV*, avec une figure bien coloriée. — La Hulotte. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 507.

& longitudinales ; la queue d'un peu plus de ſix pouces, les ailes s'étendant un peu au-delà de ſon extrémité, l'étendue du vol de trois pieds, les jambes couvertes juſqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs *(b)* ; ces caractères ſont plus que ſuffiſans pour faire diſtinguer la hulotte de toutes les autres chouettes ; elle vole légèrement & ſans faire de bruit avec ſes ailes, & toujours de côté comme toutes les autres chouettes ; c'eſt ſon cri *(c)*, *hoũ oũ oũ oũ oũ oũ oũ*, qui reſſemble aſſez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, heurler ou crier comme le loup, & c'eſt par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hũ hũ* ou plutôt *hoũ hoũ (d)*.

La hulotte ſe tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux ; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations, elle chaſſe & prend les petits oiſeaux, & plus encore les mulots & les campagnols ; elle les avale tout entiers, & en rend auſſi par le bec les peaux roulées en pelotons ; lorſque la

(b) On peut encore ajouter à ces caractères un ſigne diſtinctif, c'eſt que la plume la plus extérieure de l'aile eſt plus courte de deux ou trois pouces que la ſeconde, qui eſt elle-même plus courte d'un pouce que la troiſième, & que les plus longues de toutes ſont la quatrième & la cinquième, au lieu que dans l'effraie la ſeconde & la troiſième ſont les plus longues, & l'extérieure n'eſt plus courte que d'un demi-pouce.

(c) Cet oiſeau pouſſe la nuit, ſur-tout quand il gèle, une voix terrible, qui fait peur aux femmes & aux enfans. Salerne, *Ornithol* page 53.

(d) Nota. C'eſt d'après Geſner que je dis ici que les Allemands appellent cette chouette, *hu hu* ; cependant c'eſt le grand duc auquel appartient ce nom : il dit auſſi qu'ils l'appellent *ul* & *eul*. M. Friſch ne lui donne que le nom générique *eule*, & dit que les autres ſurnoms qu'on lui donne en Allemand ſont ſans fondement, comme celui de *knapp eule*, par exemple, qui exprime le craquement que cet oiſeau fait avec ſon bec, mais que toutes les eſpèces de chouettes font également ; & *nacht eul* qui ſignifie *chouette de nuit*, puiſque toutes les chouettes ſont également des oiſeaux de nuit.

chaſſe de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des ſouris & des rats; elle retourne au bois de grand matin à l'heure de la rentrée des lièvres, & elle ſe fourre dans les taillis les plus épais, ou ſur les arbres les plus feuillés, & y paſſe tout le jour, ſans changer de lieu: dans la mauvaiſe ſaiſon, elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, & n'en ſort qu'à la nuit; ces habitudes lui ſont communes avec le hibou ou moyen duc, auſſi-bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, ſur-tout dans ceux des buſes, des creſſerelles, des corneilles & des pies; elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris ſale, de forme arrondie, & à peu près auſſi gros que ceux d'une petite poule.



LE

CHAT-HUANT (a).

APRÈS la hulotte qui eſt la plus grande de toutes les chouettes, & qui a les yeux noirâtres, ſe trouvent le Chat-huant *(pl. 437)*, qui les a bleuâtres, & l'Effraie qui les a jaunes : tous deux ſont à peu près de la même grandeur ; ils ont environ douze à treize pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, ainſi ils n'ont guère que deux pouces de moins que la hulotte, mais ils paroiſſent ſenſiblement moins gros à proportion. On reconnoîtra le chat-huant d'abord à ſes yeux bleuâtres, & enſuite à la beauté & à la variété diſtincte de ſon plumage *(b)* ; & enfin à ſon cri *hŏhō, hŏhō, hŏhŏhŏhō*, par lequel il ſemble huer, hôler ou appeler à haute voix.

Geſner, Aldrovande, & pluſieurs autres Naturaliſtes après

(a) En Grec, Γλαὺξ; en Latin, *Noctua;* en Catalogne, *Cabeca ;* en Allemand, *Milchſanger, Kinder, Melcker, Stock-eule ;* en Anglois, *Common brown-owl* ou *Leech-owl.* — *Strix.* Geſner. *Avi*, pag. 738. — Aldrov. *Avi*, tom. I, pag. 561. — Chouette. Albin, *tome I, page 10, pl. IX*, avec une figure mal coloriée. — *Noctua major.* Friſch, *pl. XCVI*, avec une figure coloriée du mâle; *& planche XCV*, avec une figure coloriée de la femelle. — Le Chat-huant. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 500. — *The tawny owl.* Britiſch Zoology, *planche B 3. Nota.* Que faute d'exactitude, l'Auteur de la Zoologie Britannique a marqué du même *numéro B 3*, deux planches différentes, & que l'une de ces planches repréſente le hibou ou moyen duc, & l'autre le chat-huant dont il eſt ici queſtion.

(b) Voyez-en la deſcription très-détaillée & très-exacte dans l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome I, page 500 & ſuivantes :* il ſuffit de dire ici que les couleurs du chat-huant ſont bien plus claires que celles de la hulotte; le mâle chat-huant eſt à la vérité plus brun que la femelle, mais il n'a que très-peu de noir en comparaiſon de la hulotte, qui de toutes les chouettes eſt la plus grande & la plus brune.

eux ;

eux, ont employé le mot *ſtrix*, pour déſigner cette eſpèce, mais je crois qu'ils ſe ſont trompés, & que c'eſt à l'effraie qu'il faut le rapporter : *ſtrix*, pris dans cette acception, c'eſt-à-dire, comme nom d'un oiſeau de nuit, eſt un mot plutôt latin que grec; Ovide nous en donne l'étymologie, & indique aſſez clairement quel eſt l'oiſeau nocturne auquel il appartient par le paſſage ſuivant :

— Strigum
Grande caput, ſtantes oculi; roſtra apta rapinæ
Canities pennis, unguibus hamus ineſt.
Eſt illis ſtrigibus nomen, Sed nominis hujus
Cauſa quod horrenda ſtridere nocte ſolent.

La tête groſſe, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, ſont des caractères communs à tous ces oiſeaux; mais la blancheur du plumage, *canities pennis*, appartient plus à l'effraie qu'à aucun autre; & ce qui détermine ſur cela mon ſentiment, c'eſt que le mot *ſtridor*, qui ſignifie en latin un craquement, un grincement, un bruit déſagréablement entrecoupé & ſemblable à celui d'une ſcie, eſt préciſément le cri *grĕ*, *grĕi* de l'effraie; au lieu que le cri du chat-huant eſt plutôt une voix haute, un hôlement qu'un grincement.

On ne trouve guère les chat-huants ailleurs que dans les bois; en Bourgogne ils ſont bien plus communs que les hulottes, ils ſe tiennent dans des arbres creux, & l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, ce qui me fait préſumer qu'ils reſtent toujours dans le pays, & qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations. M. Friſch

donne le chat-huant comme une variété de l'eſpèce de la hulotte, & prend encore pour une ſeconde variété de cette même eſpèce le mâle du chat-huant : ſa *planche cotée XCIV*, eſt la hulotte ; la *planche XCV*, la femelle du chat-huant ; & la *planche XCVI*, le chat-huant mâle : ainſi au lieu de trois variétés qu'il indique, ce ſont deux eſpèces différentes, ou ſi l'on vouloit que le chat-huant ne fût qu'une variété de l'eſpèce de la hulotte, il faudroit pouvoir nier les différences conſtantes & les caractères qui les diſtinguent l'un de l'autre, & qui me paroiſſent aſſez ſenſibles & aſſez multipliés pour conſtituer deux eſpèces diſtinctes & ſéparées.

Comme le chat-huant ſe trouve en Suède & dans les autres terres du Nord *(c)*, il a pu paſſer d'un continent à l'autre ; auſſi le retrouve-t-on en Amérique juſque dans les pays chauds. Il y a au cabinet de M. Mauduyt, un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, qui ne nous paroît être qu'une variété de l'eſpèce d'Europe, dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs ſur la poitrine & ſur le ventre qui ſont rouſſes & preſque ſans taches, & encore par les couleurs plus foncées des parties ſupérieures du corps.

(c) *Strix capite lævi, corpore ferrugineo, remige tertiâ longiore.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 55.



L'EFFRAIE
OU
LA FRESAIE (a).

L'EFFRAIE qu'on appelle communément la chouette des clochers (*planches 474 & 440*), effraie en effet par ses soufflemens, *chẽ, chẽi, chẽũ, chiõũ*, ses cris âcres & lugubres *grẽĩ, grĕ, crẽĩ*, & sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit; elle est, pour ainsi dire domestique, & habite au milieu des villes les mieux peuplées; les tours, les clochers, les toits des églises & des autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, & elle en sort à l'heure du crépuscule, son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi en volant & en se reposant,

(a) En Grec, Ἐλέος; en Latin, *Aluco;* en Allemand & en Flamand, *Kirch-eule*, ce qui signifie *Chouette des églises; Schleyer-eule*, Chouette voilée, parce qu'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *Perl-eule*, parce que son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles ou des gouttes de liqueur; en Anglois, *White-owl*, Chouette blanche, *Nota.* Salerne dit qu'on l'appelle dans l'Orléanois, la Sologne, &c..... *Fréſaie;* en Poitou, *Préſaie;* en Gascogne, *Bresague* ou *Fresaco;* dans le Vendômois, *Chouart.* — Effraie ou Fréſaïe. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 142... Petit Chat-huant plombé. *Idem.* Portraits d'oiseaux, *page 26, B. Nota.* Il paroît que Belon confond, à quelques égards, l'effraie ou fresaie avec le tette-chèvre ou crapaud-volant, & Gesner le lui a reproché avec juste raison. — *Aluco minor.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 536. — *Ululæ genus alterum quod quidam flammeatum cognominant.* Gesner, *Avi.* pag. 774. — *Aluco minor Aldrovandi.* Willulgh. *Ornith.* pag. 67, tab. XIII. — Lucheran ou Chouette-blanche. Albin, *tome II, page 7, planche XI*, avec une figure coloriée. — *Noctua guttata.* Frisch, *pl. XCVII*, avec une figure coloriée. — Le petit Chat-huant. Brisson, *Ornith.* tome I, page 503. — *The White owl.* Britisch Zoology, *planche B.*

différens sons aigres, tous si désagréables que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières & des églises, & encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur & de la crainte aux enfans, aux femmes, & même aux hommes soumis aux mêmes préjugés, & qui croient aux revenans, aux sorciers, aux augures; ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort; ils croient que quand il se fixe sur une maison, & qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage; elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, & plus grande que la chouette proprement dite, dont nous parlerons dans l'article suivant; elle a un pied ou treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur; elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris & de brun, & taché de points blancs; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches & si fines, qu'on les prendroit pour des poils; l'iris d'un beau jaune, le bec blanc, excepté le bout du crochet qui est brun; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs & les ongles noirâtres; il y en a d'autres qui, quoique de la même espèce, paroissent au premier coup d'œil être assez différentes; elles sont d'un beau jaune sur la poitrine & sur le ventre, marquées de même de points noirs; d'autres sont parfaitement blanches sur ces mêmes parties, sans la plus petite tache noire; d'autres enfin sont parfaitement jaunes & sans aucune tache, telle que la *planche 440* la représente.

J'ai

J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes, il est fort aisé de les prendre, en opposant un petit filet, une trouble à poisson aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens; elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées, mais elles refusent toute nourriture, & meurent d'inanition au bout de ce temps; le jour elles se tiennent sans bouger au bas de la volière, le soir elles montent au sommet des juchoirs où elles font entendre leur soufflement, *chē, chēi,* par lequel elles semblent appeler les autres; j'ai vu plusieurs fois en effet, d'autres effraies arriver au soufflement de l'effraie prisonnière, se poser au-dessus de la volière, y faire le même soufflement, & s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âcre *(stridor), crēī, grēī* dans les volières; elles ne poussent ce cri qu'en volant & lorsqu'elles sont en pleine liberté; la femelle est un peu plus grosse que le mâle, & a les couleurs plus claires & plus distinctes; c'est de tous les oiseaux nocturnes celui dont le plumage est le plus agréablement varié.

L'espèce de l'effraie est nombreuse, & par-tout très-commune en Europe; comme on la voit en Suède aussi-bien qu'en France *(b),* elle a pu passer d'un continent à l'autre; aussi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du Nord jusqu'à celles du Midi. Marcgrave l'a vue & reconnue au Bresil, où les naturels du pays l'appellent *tuidara (c).*

L'effraie ne va pas comme la hulotte & le chat-huant, pondre dans des nids étrangers; elle dépose ses œufs à crud dans des

(b) *Strix capite lævi, corpore luteo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 49. *Nota.* M. Salerne s'est trompé lorsqu'il a dit que Linnæus n'en parle point, & qu'apparemment la fresaie ne se trouve point en Suède. *Voyez Salerne,* Ornithol. *page 50.*

(c) *Tuidara Brasiliensibus; ululæ est species, Germanis* SCHLEIER-EULE, *Belgis kerkuyle..... Describitur & à Gesnero.* Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 205.

trous de murailles, ou ſur des ſolives ſous les toits, & auſſi dans des creux d'arbres; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir; elle pond de très-bonne heure au printemps, c'ſt-à-dire, dès la fin de mars ou le commencement d'avril; elle fait ordinairement cinq œufs & quelquefois ſix & même ſept, d'une forme alongée, & de couleur blanchâtre; elle nourrit ſes petits d'inſectes & de morceaux de chair de ſouris; ils ſont tout blancs dans le premier âge, & ne ſont pas mauvais à manger au bout de trois ſemaines, car ils ſont gras & bien nourris; les pères & mères purgent les égliſes de ſouris; ils boivent auſſi aſſez ſouvent, ou plutôt mangent l'huile des lampes, ſur-tout ſi elle vient à ſe figer; ils avalent les ſouris & les mulots, les petits oiſeaux tout entiers, & en rendent par le bec les os, les plumes & les peaux roulées; leurs excrémens ſont blancs & liquides comme ceux de tous les autres oiſeaux de proie; dans la belle ſaiſon, la plupart de ces oiſeaux vont le ſoir dans les bois voiſins, mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment & ronflent juſqu'aux heures du ſoir; & quand la nuit arrive, ils ſe laiſſent tomber de leur trou, & volent en culbutant preſque juſqu'à terre: lorſque le froid eſt rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou ſix dans le même trou, ou cachées dans les fourrages, elles y cherchent l'abri, l'air tempéré & la nourriture, les ſouris ſont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps: en automne, elles vont ſouvent viſiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des *rejettoires* & des lacets pour prendre des bécaſſes & des grives *(d)*, elles tuent

(d) Rejettoire, baguette de bois vert courbée, au bout de laquelle on attache un lacet & qui par ſon reſſort en ſerre le nœud coulant & enlève l'oiſeau.

ſes bécaſſes qu'elles trouvent ſuſpendues, & les mangent ſur le lieu ; mais elles emportent quelquefois les grives & les autres petits oiſeaux qui ſont pris aux lacets, elles les avalent ſouvent entiers & avec la plume, mais elles déplument ordinairement, avant de les manger, ceux qui ſont un peu plus gros : ces dernières habitudes auſſi-bien que celle de voler de travers, c'eſt-à-dire, comme ſi le vent les emportoit, & ſans faire aucun bruit des ailes, ſont communes à l'effraie, au chat-huant, à la hulotte, & à la chouette proprement dite dont nous allons parler.



LA CHOUETTE
OU
LA GRANDE CHEVÊCHE (a).

CETTE eſpèce, qui eſt la Chouette proprement dite, & qu'on peut appeler la *chouette des rochers* ou la *grande chevêche (pl. 438)*, eſt aſſez commune, mais elle n'approche pas auſſi ſouvent de nos habitations que l'effraie; elle ſe tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés & éloignés des lieux habités: il ſemble qu'elle préfère les pays de montagne, & qu'elle cherche les précipices eſcarpés & les endroits ſolitaires; cependant on ne la trouve pas dans les bois, & elle ne ſe loge pas dans des arbres creux *(b)*, on la diſtinguera aiſément de la hulotte & du chat-huant par la couleur des yeux qui ſont d'un très-beau jaune, au lieu que ceux de la hulotte ſont d'un brun preſque noir, & ceux du

(a) En Grec, Αἰγώλιος; en Latin, *Cicuma;* en Allemand, *Stein-kutz* ou *Stein-eule;* en Polonois, *Sowa;* en Anglois, *Great Brown owl.* — *Noctua quam ſaxatilem Helvetii cognominant. Noctua ſaxatilis.* Geſner, *Avi.* pag. 622. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 545. — Grande Chevêche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 140. . . . Chevêche grimaut; Machette. *Idem,* Portraits d'oiſeaux, *page 27, A.* Grande Chouette brune. Albin, *tome III, page 4, pl. VII*, avec une figure mal coloriée. — *Ulula flammeata. Kutz* jaune ſans oreilles ou *Stein-eule.* Chouette ou Souette. Friſch, *planche XCVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La grande Chouette. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 511.

(b) Nous laiſſerons (dit M. Friſch) à cette Chouette ſon nom diſtinctif *Stein-eule;* parce que je ne l'ai jamais trouvée dans des arbres creux, mais ſeulement dans des bâtimens en ruines ou du moins abandonnés depuis long-temps, & dans les rochers. *Friſch,* article des *Oiſeaux nocturnes.*

chat-huant

chat-huant d'une couleur bleuâtre; on la diſtinguera plus difficilement de l'effraie, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaunes, environnés de même d'un grand cercle de petites plumes blanches; que toutes deux ont du jaune ſous le ventre, & qu'elles ſont à peu près de la même grandeur; mais la chouette des rochers eſt en général plus brune, marquée de taches plus grandes & longues comme de petites flammes; au lieu que les taches de l'effraie, lorſqu'elle en a, ne ſont, pour ainſi dire, que des points ou des gouttes, & c'eſt par cette raiſon qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata*, & la chouette des rochers dont il eſt ici queſtion, *noctua flammeata;* elle a auſſi les pieds bien plus garnis de plumes, & le bec tout brun; tandis que celui de l'effraie eſt blanchâtre, & n'a de brun qu'à ſon extrémité. Au reſte, la femelle, dans cette eſpèce, a les couleurs plus claires, & les taches plus petites que le mâle, comme nous l'avons auſſi remarqué ſur la femelle du chat-huant.

Belon dit que cette eſpèce s'appelle la *grande chevêche;* ce nom n'eſt pas impropre, car cet oiſeau reſſemble aſſez par ſon plumage & par ſes pieds bien garnis de duvet, à la petite chevêche que nous appelons ſimplement *chevêche;* il paroît être auſſi du même naturel, ne ſe tenant tous deux que dans les rochers, les carrières, & très-peu dans les bois: ces deux eſpèces ont auſſi un nom particulier, *kautz* ou *kautz-lein* en Allemand, qui répond au nom particulier, chevêche en François. M. Salerne dit que la chouette du pays d'Orléans eſt certainement la grande chevêche de Belon; qu'en Sologne on l'appelle *chevêche*, & plus communément *chavoche* ou *gaboche;* que les Laboureurs font grand cas de cet oiſeau, en ce qu'il

détruit quantité de mulots ; que dans le mois d'avril on l'entend crier jour & nuit *gout*, mais d'un ton aſſez doux, & que quand il doit pleuvoir, elle change de cri & ſemble dire *goyon ;* qu'elle ne fait point de nid, ne pond que trois œufs tout blancs, parfaitement ronds, & gros comme ceux d'un pigeon ramier; il dit auſſi qu'elle loge dans des arbres creux, & qu'Olina ſe trompe lourdement quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver : cependant ce dernier fait n'eſt pas éloigné du vrai ; non-ſeulement cette chouette, mais même toutes les autres pondent au commencement de mars, & couvent par conſéquent dans ce même temps ; & à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche dont il eſt ici queſtion, nous avons obſervé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux, comme l'aſſure M. Salerne, mais dans des trous de rochers & dans les carrières, habitude qui lui eſt commune avec la petite chevêche dont nous allons parler dans l'article ſuivant; elle eſt auſſi conſidérablement plus petite que la hulotte, & même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec juſqu'aux ongles.

Il paroît que cette grande chevêche qui eſt aſſez commune en Europe, ſur-tout dans les pays de montagnes, ſe retrouve en Amérique dans celles du Chily, & que l'eſpèce indiquée par le P. Feuillée ſous le nom de *chevêche-lapin (c)*, & à laquelle il a donné ce ſurnom de *lapin*, parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre, que cette eſpèce, dis-je, n'eſt

(c) Eſpèce de chevêche-lapin ou *ulula cunicularia.* Feuillée, *journal des Obſervations phyſiques,* page 562. — La chouette de Coquimbo. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 525; où l'on peut en voir la deſcription auſſi-bien que dans l'ouvrage du P. Feuillée.

qu'une variété de notre grande chevêche ou chouette des rochers d'Europe, car elle est de la même grandeur & n'en diffère que par la distribution des couleurs, ce qui n'est pas suffisant pour en faire une espèce distincte & séparée. Si cet oiseau creusoit lui-même son trou, comme le P. Feuillée paroît le croire, ce seroit une raison pour le juger d'une autre espèce que notre chevêche *(d)*, & même que toutes nos autres chouettes; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier, que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé; & ce qu'on en peut seulement induire, c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe, qui préfèrent constamment les trous, soit dans les pierres, soit dans les terres, à ceux qu'elles pourroient trouver dans les arbres creux.

(d) Nota. 1.° Le P. du Tertre, en parlant de l'oiseau nocturne appelé *diable* dans nos îles de l'Amérique, dit qu'il est gros comme un canard, qu'il a la vue affreuse, le plumage mêlé de blanc & de noir, qu'il repaire sur les plus hautes montagnes, qu'il *se territ comme le lapin dans les trous qu'il fait dans la terre*, où il pond ses œufs, les y couve & élève ses petits. . . . . qu'il ne descend jamais de la montagne que de nuit, & qu'en volant il fait un cri fort lugubre & effroyable. *Hist. des Antilles, tome II, page 257. Nota.* 2.° Cet oiseau est certainement le même que celui du P. Feuillée, & quelques-uns des habitans de nos îles se trouvera peut-être à portée de vérifier s'il creuse en effet un terrier pour se loger & y élever ses petits. Tout le reste des indications que nous donnent ces deux Auteurs, s'accorde à ce que cet oiseau soit de la même espèce que notre chevêche ou chouette des rochers.



LA CHEVÊCHE (a) OU PETITE CHOUETTE.

LA Chevêche & le Scops ou petit Duc *(planche 439)*, sont à peu près de la même grandeur : ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux & des chouettes ; ils ont sept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, & ne sont que de la grosseur d'un merle ; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, si l'on se souvient que le petit duc a des aigrettes, qui sont à la vérité, très-courtes & composées d'une seule plume, & que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes ; d'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la base & jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir ; elle en

(a) Nota. Les Grecs & les Latins n'ont pas distingué cette espèce par un nom particulier, & ils l'ont vraisemblablement confondue avec celle du scops ou petit duc, *Asio.* Il en est de même des Italiens qui les appellent tous deux *Zuetta* ou *Civetta ;* en Espagnol, *Lechuza ;* en Portugais, *Mocho ;* en Allemand, *Kutz* ou plutôt *Kautzlein ;* en Polonois, *Szowa ;* en Anglois, *Little owl. Noctuæ genus parvum.* Gesner, *Icon. Avi.* pag. 15. — Petite Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 140. — *Noctua.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 543. — Petite Chouette. Albin, *tome II, page 8, planche XII,* avec une figure coloriée. — Petit Hibou. Edwards, *Glanures,* page 39, *planche CCXXVIII,* avec une bonne figure coloriée. — La petite Chouette ou la Chevêche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 514. — *The Little owl.* Britisch Zoology, *planche B 5. Nota.* M. Edwards, M. Frisch & l'Auteur de la Zoologie Britannique ont chacun donné une planche coloriée de cet oiseau ; la meilleure & la plus ressemblante à la Nature, est celle de M. Edwards ; elle représente la femelle de cette espèce. La planche de la Zoologie Britannique & celle de M. Frisch représentent le mâle ; mais ce dernier Auteur a fait une faute en donnant des yeux d'un bleu noirâtre à cet oiseau, car il les a d'un jaune pâle.

diffère auſſi beaucoup par les couleurs, & peut aiſément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a ſur les ailes & ſur le corps, & auſſi par ſa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande chevêche, elle a un cri ordinaire *poŭpoŭ poŭpoŭ*, qu'elle pouſſe & répète en volant, & un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle eſt poſée, qui reſſemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrieroit, *aĭmĕ, hĕmĕ, ĕſmĕ* plusieurs fois de ſuite *(b)*; elle ſe tient rarement dans les bois, ſon domicile ordinaire eſt dans les maſures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, & reſſemble par toutes ces habitudes à la grande chevêche; elle n'eſt pas abſolument oiſeau de nuit, elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiſeaux nocturnes, & ſouvent elle s'exerce à la chaſſe des hirondelles & des autres petits oiſeaux, quoiqu'aſſez infructueuſement, car il eſt rare qu'elle en prenne; elle réuſſit mieux avec les ſouris & les petits mulots qu'elle ne peut avaler entiers & qu'elle déchire avec le bec & les ongles, elle plume auſſi très-proprement les oiſeaux avant de les manger; au lieu que les hiboux, la hulotte & les autres chouettes les avalent avec la plume,

(b) Nota. Étant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint ſe poſer un peu avant le jour, à trois heures du matin, ſur la tablette de la fenêtre de ma chambre, & m'éveilla par ſon cri *hĕmĕ*, *ĕdmĕ;* comme je prêtois l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus ſingulière qu'elle étoit tout près de moi, j'entendis un de mes gens, qui étoit couché dans la chambre au-deſſus de la mienne, ouvrir ſa fenêtre, & trompé par la reſſemblance du ſon bien articulé *ĕdmĕ*, répond à l'oiſeau; *qui es-tu là-bas, je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domeſtique croyoit, en effet, que c'étoit un homme qui en appeloit un autre, tant la voix de la chevêche reſſemble à la voix humaine & articule diſtinctement ce mot.

qu'elles vomiſſent enſuite, ſans pouvoir la digérer; elle pond cinq œufs qui ſont tachetés de blanc & de jaunâtre, & fait ſon nid preſqu'à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. M. Friſch dit que comme cette petite chouette cherche la ſolitude, qu'elle habite communément les égliſes, les voûtes, les cimetières où l'on conſtruit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiſeau d'égliſe* ou *de cadavre, kircken-oder, leichen-huhu,* & que comme on a remarqué auſſi qu'elle voltigeoit quelquefois autour des maiſons où il y avoit des mourans.... le peuple ſuperſtitieux l'a appelée *oiſeau de mort* ou *de cadavre,* s'imaginant qu'elle préſageoit la mort des malades. M. Friſch n'a pas fait attention que c'eſt à l'effraie, & non pas à la chevêche qu'appartiennent toutes ces imputations, car cette petite chouette eſt très-rare en comparaiſon de l'effraie; elle ne ſe tient pas comme celle-ci dans les clochers, dans les toits des égliſes; elle n'a pas le soufflement lugubre, ni le cri âcre & effrayant de l'autre, & ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi cette petite chouette ou chevêche eſt regardée en Allemagne comme l'oiſeau de la mort, en France c'eſt à l'effraie qu'on donne ce nom ſiniſtre. Au reſte, la chevêche ou petite chouette dont M. Friſch a donné la figure, & qui ſe trouve en Allemagne, paroît être une variété dans l'eſpèce de notre chevêche; elle eſt beaucoup plus noire par le plumage, & a auſſi l'iris des yeux noir, au lieu que notre chevêche eſt beaucoup moins brune, & a l'iris des yeux jaune : nous avons auſſi au cabinet une variété de l'eſpèce de la chevêche, qui nous a été envoyée de Saint-Domingue, & qui ne diffère de notre chevêche de France, qu'en ce qu'elle a un peu moins de blanc ſous la gorge, & que la poitrine & le ventre ſont rayés tranſverſalement de bandes

brunes assez régulières; au lieu que dans notre chevêche, il n'y a que des taches brunes semées irrégulièrement sur ces mêmes parties.

Pour présenter en raccourci, & d'une manière plus facile à saisir, les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes dont nous venons de parler, nous dirons : 1.° Que la hulotte est la plus grande & la plus grosse, qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, & le bec d'un blanc jaunâtre, qu'on peut la nommer la *grosse chouette noire aux yeux noirs :* 2.° Que le chat-huant est moins grand & beaucoup moins gros que la hulotte, qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc-verdâtre, & qu'on peut l'appeler la *chouette rousse & gris-de-fer aux yeux bleus :* 3.° Que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune-blanchâtre, varié de taches bien distinctes, & le bec blanc avec le bout du crochet brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette blanche* ou *jaune aux yeux orangés :* 4.° Que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse, qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune & le bec brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette brune aux yeux jaunes & au bec brun :* 5.° Que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres, qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle & le bec brun à la base, & jaune vers le bout, & qu'on peut l'appeler la *petite chouette brune aux yeux jaunâtres, au bec brun & orangé.* Ces caractères se trouveront vrais en général; les femelles & les mâles de toutes ces espèces se ressemblant assez

par les couleurs, pour que les différences ne ſoient pas fort ſenſibles; cependant il y a ici, comme dans toute la Nature, des variétés aſſez conſidérables, ſur-tout dans les couleurs, il ſe trouve des hulottes plus noires les unes que les autres, des chat-huants, plutôt couleur de plomb que gris-de-fer foncé, des effraies plus blanches ou plus jaunes les unes que les autres, des chouettes ou chevêches grandes & petites, plutôt fauves que brunes; mais en réuniſſant enſemble & comparant les caractères que nous venons d'indiquer, je crois que tout le monde pourra les reconnoître, c'eſt-à-dire, les diſtinguer les unes des autres ſans s'y méprendre.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui ont rapport aux HIBOUX *&* aux CHOUETTES.

I.

L'OISEAU appelé *Cabure* ou *Caboure* par les Indiens du Bresil, qui a des aigrettes de plumes sur la tête, & qui n'est pas plus gros qu'une litorne ou grive des genevriers; ces deux caractères suffisent pour indiquer qu'il tient de très-près à l'espèce du scops ou petit duc, si même il n'est pas une variété de cette espèce. Marcgrave est le seul qui ait décrit cet oiseau *(a)*, il n'en donne pas la figure; c'est, dit-il, une espèce de hibou de la grandeur d'une litorne *(turdela)*; il a la tête ronde, le bec court, jaune & crochu avec deux trous pour narines; les yeux beaux, grands, ronds, jaunes avec la pupille noire; sous les yeux & à côté du bec, il y a des poils longuets & bruns; les jambes sont courtes & entièrement couvertes, aussi-bien que les pieds, de plumes jaunes; quatre doigts à l'ordinaire, avec des ongles sémilunaires, noirs & aigus; la queue large, & à l'origine de laquelle se terminent les ailes; le corps, le dos, les ailes & la queue, sont de couleur d'ombre pâle, marquée sur la tête & le cou de très-petites taches blanches, & sur les ailes de plus grandes taches de cette même couleur; la queue est ondée de blanc, la poitrine & le ventre sont d'un gris-blanchâtre, marqué d'ombre pâle (c'est-à-dire d'un brun clair).

(a) Marcgrave, *Hist. Nat. Bras.* pag. 212.

Marcgrave ajoute que cet oiseau s'apprivoise aisément, qu'il peut tourner la tête & alonger le cou, de manière que l'extrémité de son bec touche au milieu de son dos; qu'il joue avec les hommes comme un singe, & fait à leur aspect diverses bouffonneries & craquemens de bec; qu'il peut outre cela remuer les plumes qui sont des deux côtés de la tête, de manière qu'elles se dressent & représentent de petites cornes ou des oreilles; enfin qu'il vit de chair crue: on voit par cette description, combien ce hibou approche de notre scops ou petit duc d'Europe, & je ne serois pas éloigné de croire que cette même espèce du Bresil se retrouve au cap de Bonne-espérance. Kolbe dit que les chouettes qu'on trouve en quantité au Cap, sont de la même taille que celles d'Europe, que leurs plumes sont partie rouges & partie noires, avec un mélange de taches grises qui les rendent très-belles, & qu'il y a plusieurs Européens au Cap, qui gardent des chouettes apprivoisées, qu'on voit courir autour de leurs maisons, & qu'elles servent à nétoyer leurs chambres de souris *(b)*: quoique cette description ne soit pas assez détaillée pour en faire une bonne comparaison avec celle de Marcgrave, on peut croire que ces chouettes du Cap, qui s'apprivoisent aisément, comme les hiboux du Bresil, sont plutôt de cette même espèce que de celles d'Europe, parce que les influences du climat sont à peu près les mêmes au Bresil & au Cap, & que les différences & les variétés des espèces sont toujours analogues aux influences du climat.

II.

L'OISEAU de la baie de Hudson, appelé dans cette partie de l'Amérique, *Caparacoch*, très-bien décrit, dessiné,

(b) Description du cap de Bonne-espérance, *tome III, pages 198 & 199.*

gravé & colorié par M. Edwards, qui l'a nommé *hawk-owl (c),* chouette-épervier, parce qu'il participe des deux, & qu'il semble faire en effet la nuance entre ces deux genres d'oiseaux; il n'est guère plus gros qu'un épervier de la petite espèce { *sparrow-hawk* / épervier des moineaux }, la longueur de ses ailes & de sa queue lui donne l'air d'un épervier; mais la forme de sa tête & de ses pieds démontre qu'il touche de plus près au genre des chouettes: cependant il vole, chasse & prend sa proie en plein jour, comme les autres oiseaux de proie diurnes; son bec est semblable à celui de l'épervier, mais sans angles sur les côtés; il est luisant & de couleur orangée, couvert presqu'en entier de poils, ou plutôt de petites plumes décomposées & grises, comme dans la plupart des espèces de chouettes; l'iris des yeux est de la même couleur que celle du bec, c'est-à-dire, orangée; ils sont entourés de blanc, ombragés d'un peu de brun moucheté de petites taches longuettes & de couleur obscure, un cercle noir environne cet espace blanchâtre, & s'étend autour de la face jusqu'auprès des oreilles; au-delà de ce cercle noir se trouve encore un peu de blanc; le sommet de la tête est d'un brun foncé, marqueté de petites taches blanches & rondes; le tour du cou & les plumes, jusqu'au milieu du dos, sont d'un brun obscur & bordées de blanc, les ailes sont brunes & élégamment tachées de blanc, les plumes scapulaires sont rayées transversalement de blanc & de brun; les trois plumes les plus voisines du corps ne sont pas tachées, mais seulement bordées de blanc; la partie inférieure du dos, le croupion & les couvertures du

(c) *The Little Hawk-owl.* Edwards, *Hist. of Birds*, tom. II, pag. 62, *planche* LXII, avec une bonne figure coloriée.

deſſus de la queue ſont d'un brun foncé, avec des raies tranſverſales d'un brun plus léger; la partie inférieure de la gorge, la poitrine, le ventre, les côtés, les jambes, la couverture du deſſous de la queue & les petites couvertures du deſſous des ailes ſont blanches, avec des raies tranſverſales brunes; les grandes ſont d'un cendré obſcur, avec des taches blanches ſur les deux bords; la première des grandes plumes de l'aile eſt toute brune, ſans tache ni bordure blanche, & il n'y a rien de ſemblable aux autres plumes de l'aile, comme on peut auſſi le remarquer dans les autres chouettes; les plumes de la queue ſont au nombre de douze, d'une couleur cendrée en deſſous, d'un brun obſcur en deſſus, avec des raies tranſverſales étroites & blanches; les jambes & les pieds ſont couverts de plumes fines, douces & blanches comme celles du ventre, traverſées de lignes brunes plus étroites & plus courtes; les ongles ſont crochus, aigus & d'un brun foncé.

Un autre individu de la même eſpèce étoit un peu plus gros, & avoit les couleurs plus claires, ce qui fait préſumer que celui qu'on vient de décrire eſt le mâle; & ce ſecond-ci la femelle; tous deux ont été apportés de la baie de Hudſon en Angleterre, par M. Ligth, à M. Edwards.

III.

LE HARFANG.

L'OISEAU *(planche 458)* qui ſe trouve dans les terres ſeptentrionales des deux continens, que nous appellerons *Harfang*, du nom *harfaong (d)*, qu'il porte en Suède, & qui par ſa

(d) Strix capite lævi, corpore albido. Harfaong, *Linn. Faun. Suec.* n.° 54 . . . . Nyctea. *Strix capite lævi, corpore albido, maculis lunatis diſtantibus fuſcis.* Idem. *Syſt. nat.* edit. x... *Noctua ſcandiana maxima ex albo & cinereo variegata.* Rudbeck cité par Linnæus. *Ibid.*

grandeur

grandeur eſt à l'égard des chouettes, ce que le grand duc eſt à l'égard des hiboux; car ce harfang n'a point d'aigrettes ſur la tête, & il eſt encore plus grand & plus gros que le grand duc; comme la plupart des oiſeaux du Nord, il eſt preſque par-tout d'un très-beau blanc, mais nous ne pouvons rien faire de mieux ici, que de traduire de l'Anglois la bonne deſcription que M. Edwards nous a donnée de cet oiſeau rare, & que nous n'avons pu nous procurer : « la grande chouette blanche, dit cet Auteur, eſt de la première grandeur dans le genre des oiſeaux de « proie nocturnes, & c'eſt en même-temps l'eſpèce la plus belle « à cauſe de ſon plumage qui eſt blanc comme neige; ſa « tête n'eſt pas ſi groſſe, à proportion, que celle des autres « chouettes; ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, ont ſeize pouces « (Anglois), depuis l'épaule juſqu'à l'extrémité de la plus « longue plume, ce qui peut faire juger de ſa grandeur: on « dit que c'eſt un oiſeau diurne, & qu'il prend en plein jour « les perdrix blanches dans les terres de la baie de Hudſon *(e)*, « où il demeure pendant toute l'année; ſon bec eſt crochu « comme celui d'un épervier, n'ayant point d'angles ſur les « côtés; il eſt noir & percé de larges ouvertures ou narines, « il eſt de plus preſqu'entièrement couvert de plumes roides, « ſemblables à des poils plantés dans la baſe du bec, & ſe « retournant en dehors; la pupille des yeux eſt environnée d'une « iris brillante & jaune, la tête auſſi-bien que le corps, les ailes « & la queue ſont d'un blanc pur; le deſſus de la tête eſt ſeu- « lement marqué de petites taches brunes, la partie ſupérieure « du dos eſt rayée tranſverſalement de quelques lignes brunes, «

(e) Nota. Que ces perdrix blanches des terres du nord de l'Amérique ne ſont pas des perdrix, mais des gélinotes.

» les côtés ſous les aîles ſont auſſi rayés de même, mais par » des lignes plus étroites & plus claires ; les grandes plumes » des aîles ſont tachées de brun ſur les bords extérieurs, il y » a auſſi des taches brunes ſur les couvertures des aîles, mais » leurs couvertures en deſſous ſont purement blanches, le bas » du dos & le croupion ſont blancs & ſans taches : les jambes » & les pieds ſont couverts de plumes blanches, les ongles » ſont longs, forts, d'une couleur noire & très-aigus : j'ai eu » un autre individu de cette eſpèce, ajoute M. Edwards, qui » ne différoit de celui-ci qu'en ce qu'il avoit des taches plus fréquentes & d'une couleur plus foncée » *(f)*. Cet oiſeau qui eſt commun dans les terres de la baie de Hudſon, eſt apparemment confiné dans les pays du Nord, car il eſt très-rare en Penſilvanie, dans le nouveau continent, & en Europe, on ne le trouve plus en-deçà de la Suède & du pays de Dantzick ; il eſt preſque blanc & ſans taches dans les montagnes de Lapponie. M. Klein dit que cet oiſeau qu'on appelle *hûrſang* en Suède, ſe nomme *weiſſebunte ſchlictete-eule* en Allemagne ; qu'il a eu à Dantzick le mâle & la femelle, vivans pendant pluſieurs mois *(g)*, en 1747. M. Ellis rapporte que le grand hibou blanc ſans oreilles (c'eſt-à-dire, cette grande chouette blanche), abonde auſſi-bien que le hibou couronné (c'eſt-à-

(f) Edwards, *Hiſt. of Birds*, tom. II, pag. 61, *planche LXI*, avec une bonne figure coloriée.

(g) — *Ulula alba maculis terrei coloris.* Hûrſang, *Suec.* Weiſſebunte Schlictete-eule. *Ejuſmodi avem anno 1747, 3 jan. infarctam inter curioſa ſocietatis Gûar repoſui. Pondus æquabat* $3\frac{1}{2}$ ℔ *poſteà marem & fœminam vivos obtinui, poſt menſes ſex fœminâ mortuâ, marem libertate donavi. Eadem apud Edwardum*, tom. II, pag. 61. *Ab unco roſtri ad exitum caudæ* $1\frac{1}{16}$ *ulnæ dant alis expanſis* $2\frac{3}{8}$, *roſtrum & ungues nigri ; genæ, alæ infernæ, uropygium pedes piloſa lactea ; truncus ſuperne ſuper albo ex cinereo marmoratus.* Klein, *Avi.* pag. 54.

dire, le grand duc), dans les terres qui avoiſinent la baie de Hudſon : il eſt, dit cet Auteur, d'un blanc éblouiſſant, & l'on a peine à le diſtinguer de la neige; il y paroît pendant toute l'année, il vole ſouvent en plein jour, & donne la chaſſe aux perdrix blanches *(h)* : on voit par tous ces témoignages, que le harfang, qui eſt ſans comparaiſon la plus grande de toutes les chouettes, ſe trouve aſſez communément dans les terres ſeptentrionales des deux continens *(i)*; mais qu'apparemment cet oiſeau craint le chaud, puiſqu'on ne le trouve dans aucun pays du Midi.

(h) Voyage de la baie de Hudſon, *tome I, pages 55 & 56. Nota.* J'ai déjà averti que ces perdrix étoient des gélinottes.

(i) Nota. On le trouve, comme on voit, en Lapponie, en Suède & dans le nord de l'Allemagne; on le trouve à la baie de Hudſon & en Penſilvanie; on le trouve auſſi en Iſlande, car Anderſon l'a fait deſſiner & graver. *Voyez la Deſcription de l'Iſlande, par Anderſon, tome I, page 85, planche 1*; & quoique Horrobous, qui a fait la critique de l'ouvrage d'Anderſon, aſſure qu'il n'y a aucun hibou ni chouette en Iſlande, ce fait négatif & général ne doit pas être admis ſur la parole d'un ſeul garant, dont il paroît que le but principal étoit de contredire Anderſon.

I V.

LE CHAT-HUANT de Cayenne.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *Chat-huant de Cayenne (planche 442)*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliſte; il eſt en effet de la grandeur du chat-huant, dont cependant il diffère par la couleur des yeux qu'il a jaunes, en ſorte qu'on pourroit peut-être le rapporter également à l'eſpèce de l'effraie; mais dans le vrai, il ne reſſemble ni à l'un ni à l'autre, & nous paroît être un oiſeau différent de tous ceux que nous avons indiqués : il eſt particulièrement remarquable

par son plumage roux, rayé transversalement de lignes en ondes brunes & très-étroites, non-seulement sur la poitrine & le ventre, mais même sur le dos, il a aussi le bec couleur de chair & les ongles noirs; cette courte description, avec la planche, suffira pour faire distinguer cette espèce nouvelle de toutes les autres chouettes.

V.

La CHOUETTE *ou grande* CHEVÊCHE *de Canada.*

CET oiseau qui a été indiqué par M. Brisson *(k)*, sous le nom de *Chat-huant de Canada*, nous a paru approcher beaucoup plus de l'espèce de la grande chevêche, & c'est par cette raison que nous lui en avons donné le nom; la planche qui le représente, comparée avec celle de notre chevêche & de notre chat-huant, suffit pour démontrer que cet oiseau a plus de rapport avec la première qu'avec le second, elle diffère néanmoins de notre chevêche, en ce qu'elle a sur la poitrine & sur le ventre des bandes brunes transversales, régulièrement disposées; & c'est une chose assez singulière, qui se trouve également dans la petite chevêche d'Amérique dont nous avons parlé à l'article de la chevêche ou petite chouette, & que nous n'avons considéré que comme une variété de cette petite espèce.

(k) Brisson, *Ornithol.* tome I, page 518, *planche XXXVII*, *figure 2*.

La

V I.

La CHOUETTE ou grande CHEVÊCHE de Saint-Domingue.

CET oiſeau nous a été envoyé de Saint-Domingue, & nous paroît être une eſpèce nouvelle, différente de toutes celles qui ont été indiquées par tous les Naturaliſtes; nous avons cru devoir la rapporter par le nom à celle de la chouette ou grande chevêche d'Europe, parce qu'elle s'en éloigne moins que d'aucune autre; mais dans le réel, elle nous paroît faire une eſpèce à part, & qui mériteroit un nom particulier; elle a le bec plus grand, plus fort & plus crochu qu'aucune eſpèce de chouette, & elle diffère encore de notre grande chevêche, en ce qu'elle a le ventre d'une couleur rouſſâtre, uniforme, & qu'elle n'a ſur la poitrine que quelques taches longitudinales; au lieu que la chouette ou grande chevêche d'Europe, a ſur la poitrine & ſur le ventre de grandes taches brunes, oblongues & pointues, qui lui ont fait donner le nom de chouette flambée, *noctua flammeata.*

FIN du tome Premier.

Avis pour l'ordre des Planches.

N.os	
410	*page* 66.
409	*page* 70.
411	*page* 80.
414	*page* 86.
112 415	*page* 96.
413	*page* 104.
416 417	*page* 112.
426	*page* 116.
425	*page* 124.
449	*page* 128.
427 428 187	*page* 142.
422 472	*page* 160.
419	*page* 162.
420	*page* 164.
459	*page* 168.
443 480	*page* 170.
460 424	*page* 172.
467 412	*page* 180.
461 418 423	*page* 186.

N.os	
464 473	*page* 188.
210 462 446	*page* 190.
470 421 430	*page* 210.
469 478	*page* 218.
431 432	*page* 220.
401 471	*page* 226.
447	*page* 228.
468 444 465	*page* 232.
445 32 477 297 298	*page* 238.
9 31	*page* 240.
479 397	*page* 242.

N.os	Page
304, 377, 296, 228, 374, 56, 299	page 250.
435, 385	page 270.
29	page 280.
436	page 284.
441	page 286.
437	page 290.
440	page 294.
438	page 298.
439	page 304.
458, 442, 463	page 312.

ERRATA.

PAGE 178, ligne 2 ; ôtez *466.*

Page 179, ligne 4; ôtez *(planche 466).*

Page 237, ligne 10; ôtez *(planche 476, fig. 2).*

Page 240, ligne 19; ôtez *(planche 475, fig. 1).*

Page 242, ligne 18; ôtez *(planche 476, fig. 1).*

Page 250, ligne 8; *(planche 475)*, liſez *(planche 479)*.

Page 272, ligne 1; *(planches 29 & 473)*, liſez *(planche 29)*.

Page 291, ligne 2; *(planches 474 & 440)*, liſez *(planche 440)*.

On n'a pas fait mention de la *planche 463* dans le corps de l'ouvrage, parce qu'il étoit imprimé quand on a fait graver cette planche : l'oiſeau qu'elle repréſente a beaucoup de rapport avec la grande Chouette, il n'en diffère que par la diſpoſition des couleurs & par la longueur de la queue; il ſe trouve en Sibérie.



